

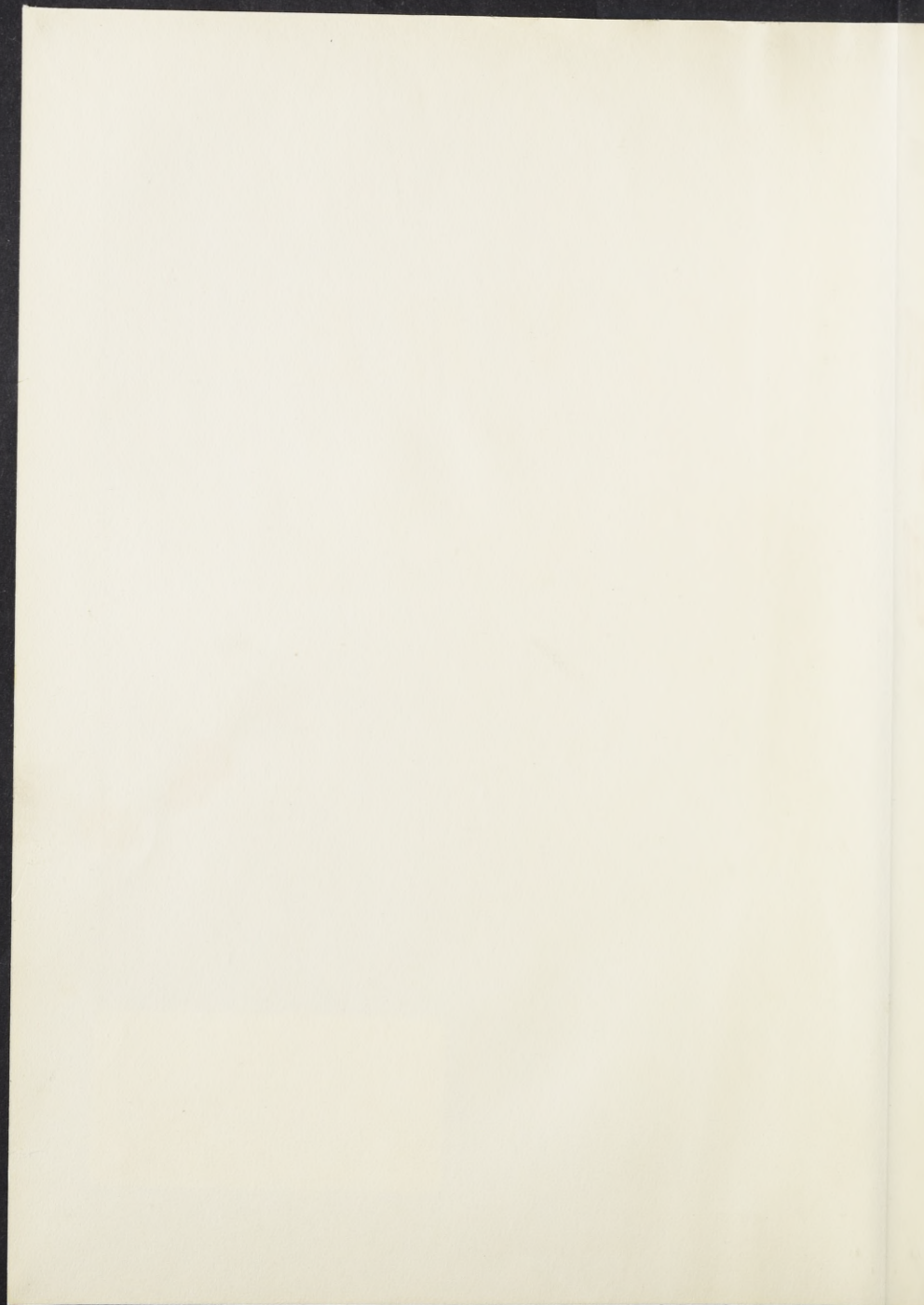
Reliure LAEDERER
Bd. du Théâtre, 10
GENÈVE

GE Biblioth. pub. et univ.



1061152780





a 9813

PIERRE CERESOLE

VIVRE
sa
VÉRITÉ

CARNETS DE ROUTE

A LA BACONNIÈRE

VINGT SA VÉRITÉ



PUBLICATIONS DE PIERRE CERESOLE

VIVRE SA VÉRITÉ

sur PIERRE CERESOLE

de M. H. BAST, de l'Institut de France
et de M. A. DARRAS, de l'Institut de France

sur SON ŒUVRE

de M. H. BAST, de l'Institut de France
et de M. A. DARRAS, de l'Institut de France
1930-1945. Paris. Librairie de la Sorbonne.
Service Civil International, 2 rue Gay-Lussac,
Paris.

PUBLICATIONS DE PIERRE CERESOLE

- Religion et patriotisme*, La Concorde, Lausanne.
Une autre patrie, Imprimerie populaire, Lausanne.
Emerson, Imprimerie coopérative, La Chaux-de-Fonds.
En Inde sinistrée, La Concorde, Lausanne.
En vue de l'Himalaya, La Concorde, Lausanne.
Aux Indes pour la paix vivante, La Concorde, Lausanne.

SUR PIERRE CERESOLE

- In memoriam*, Lausanne.
H. MONASTIER, *Un quaker d'aujourd'hui*, Lausanne.

SUR SON ŒUVRE

- A. DANAN, *L'armée des hommes sans haine*, Attinger, Paris et Neuchâtel.
E. BEST et B. PIKE, *International Voluntary Service for Peace 1920-1946*, Allan & Unwin, Londres.
Service Civil Volontaire International, 9, rue Guy-de-la-Brosse, Paris.





PIERRE CERESOLE

PIERRE CERESOLE

VIVRE SA VÉRITÉ

Carnets de route



A LA BACONNIÈRE, NEUCHÂTEL

5a 9813

PIERRE FERREZOLLE

VIVRE
SA VÉRITÉ

Œuvres complètes

52/269



Tous droits réservés

Copyright 1950 by les « Editions de la Baconnière »
à Boudry, Neuchâtel (Suisse).

A LA MÉMOIRE DE SA MÈRE
EMMA CERESOLE-SECRETAN

AVANT-PROPOS

« J'ai vraiment trop de respect pour les hommes pour écrire quoi que ce soit. Eh quoi ! je vous proposerais de me lire, d'entendre un écho... au lieu de trouver l'Éternel¹ en vous mêmes, directement ! »

Ces lignes qu'il a tracées expliquent pourquoi Pierre Ceresole ne s'est pas voulu écrivain. Cependant, au cours de sa vie d'action, en tous lieux, à toute heure du jour et de la nuit, il a noté pour lui-même des pensées, des réflexions, des scènes vécues ou des tableaux contemplés. Ces notes se sont accumulées dans plus de cent petits carnets, formant un ensemble de dix à quinze mille pages. C'est de ces carnets qu'a été tirée la matière du présent volume.

Nous publions les textes dans l'ordre chronologique. Il nous a paru préférable de ne tenter ni groupement ni commentaire. A plus forte raison nous sommes-nous interdit toute intervention

¹ Le mot « éternel » est le plus souvent écrit sans majuscule. Il désigne tout ce qui doit durer, tout ce qui est digne de durée.

qui eût ressemblé à une « censure » : Pierre Ceresole se révèle ici tel qu'il était. Il est libre devant un lecteur que son exemple convie à être libre. On a pleinement le droit de taxer d'outrances telles ou telles de ses assertions. Qu'on se souvienne qu'aucune de celles qu'on trouvera dans ces pages n'a été formulée en vue de la publication. Et qu'on soit juste en suivant jusqu'à son terme final la marche de cet homme affamé de justice.

La vie de Pierre Ceresole donne seule à ce qu'il a écrit sa pleine signification. Sans anticiper sur une biographie à venir, nous donnons en tête de chacun des chapitres où nous avons réparti nos textes quelques indications sommaires qui éclaireront le lecteur. Et puisque les Carnets antérieurs à 1909 ont été égarés ou détruits, nous commencerons par dire en quelques mots ce que fait à cette date, si loin de son pays et de ses études, cet ingénieur suisse âgé de trente ans.

Mais auparavant nous tenons à remercier ici tous ceux qui, par leurs récits, les lettres qu'ils nous ont confiées, leur aide pour dactylographier et pour choisir les pensées à publier, nous ont soutenus et encouragés dans notre travail. Nous adressons des remerciements très particuliers à M. Pierre Bovet et à M^{lle} Hélène Monastier pour leur précieuse collaboration.

ANNÉES D'ÉTUDES

Pierre Ceresole est né à Lausanne le 17 août 1879. Son père Paul Ceresole, qui fut colonel dans l'armée suisse, joua, dans le canton de Vaud, un rôle important. Juge au Tribunal fédéral et président de la Confédération suisse en 1873. Il avait épousé, en 1860, M^{lle} Emma Secrétan ; de cette union naquirent sept fils et trois filles. Pierre était l'avant-dernier. Il fut élevé dans une atmosphère de famille très chaude. Vie simple et gaie, largement ouverte aux choses de l'esprit.

Pierre perdit sa mère à l'âge de neuf ans. Blessure très profonde. Etudes classiques faites sans aucune peine — et sans aucune joie — au Gymnase de Lausanne.

En 1896, une expérience décisive que quarante-cinq ans plus tard il décrira comme une « consécration solennelle à la vérité »¹.

Dans l'automne 1897, Pierre Ceresole entre à Zurich à l'École polytechnique fédérale. Il y obtient au bout de quatre ans son diplôme d'ingénieur-mécanicien avec félicitations, et en 1903, le grade de docteur en philosophie, sur présentation d'une thèse sur un sujet de mécanique.

Son intérêt déjà avancé pour les grands problèmes de philosophie devient comme une obsession. Il entrevoit le moyen de démontrer par la voie des mathématiques l'inanité, l'impossibilité d'un déterminisme absolu. C'est là cet « argument » auquel ses Carnets font de fréquentes allusions et dont il poursuivra la mise en forme tout le long de sa vie en revenant toujours à ses études sur le calcul des probabilités.

A Göttingen, puis à Munich avec Röntgen, Ceresole poursuit ses études de mathématique et de physique. A son retour d'Allemagne, en 1908, il est chargé à Zurich, où son frère aîné professe depuis une douzaine d'années, d'un cours de mécanique rationnelle à l'École polytechnique. En mars 1909, on lui offre de continuer son enseignement : une belle carrière académique s'ouvre devant lui.

Il refuse, et saisit l'occasion qui se présente à lui de faire un séjour de quatre semaines aux États-Unis. Il quitte Lausanne le 13 octobre 1909 ; il ne rentrera en Suisse que cinq ans plus tard.

¹ Voir plus loin page 245.

AUTOUR DU MONDE : LES ÉTATS-UNIS, HONOLULU

Aux Etats-Unis, Pierre Ceresole est frappé par l'entrain, la joie de vivre de ce peuple. Dans ce milieu de gens « pratiques », il souffre de n'être qu'un « intellectuel ». Brusquement il décide de continuer son voyage vers l'Ouest en gagnant sa vie comme ouvrier.

Période d'abord très dure : il n'est qualifié pour aucun travail manuel.

Enfin à Petaluma en Californie, il est embauché dans une grande exploitation pour l'élevage des poulets. A Santa-Maria, aux gisements de pétrole, il fait du travail de nuit : surveiller, nettoyer, remettre en train les pistons de pompage qui s'encrassent.

Après plusieurs mois de travail, il a gagné de quoi s'embarquer comme passager sur le trois-mâts *R.P. Rithet*. Il quitte San-Francisco la dernière semaine de septembre et arrive à Honolulu le 15 octobre 1910.

Dans les îles Hawaï, impossible pour un blanc de trouver du travail manuel. Il commence donc par donner des leçons privées, puis on le charge d'un cours de littérature française au collège français de l'Université, et, bien vite, il est introduit dans la société américaine la plus brillante, la plus désœuvrée et la plus fortunée ; avec humour il note l'effet qu'il doit produire : « Pauvre garçon ! Il détonne en société comme une vérité dans un article nécrologique. »

Malgré l'effet déprimant que font sur lui la richesse fabuleuse de beaucoup d'hommes d'affaires et de grands propriétaires, et l'étalage de leur vie de luxe effrénée, Pierre s'éprend désespérément d'une femme mariée appartenant à ce milieu brillant et frivole. C'est la première fois qu'il aime : il a trente-deux ans, elle trente-six. Habitée à des hommages moins discrets, il semble qu'elle se soit fait un jeu cruel de cet amour si profond et si pur. La lecture des Carnets montrera à quel prix Pierre s'est arraché à cette passion et combien cette lutte déchirante l'a mûri.

Dans ce même milieu, avec plus de netteté qu'auparavant, il se rend compte de l'injustice sociale et commence à en ressentir, dans son cœur, le douloureux écho ; là aussi il a la première velléité de se débarrasser de son argent : chargé de donner des leçons de mathématiques à l'un des membres de l'ancienne famille royale dont le chef était le roi Kalakaua, il reçut de ce dernier une somme équivalant à une petite fortune. Ce n'était pas dans son programme, et il s'en défit en faveur d'une œuvre du pays. On trouve l'écho de ce geste dans deux petites notes de son journal : « Ces soixante-quinze mille francs que je donne — juste un petit grain de poussière comparé à ce que ces gens possèdent... — Un grain de poussière peut, à la rigueur, rompre l'équilibre et faire basculer les masses. » Et plus loin : « Je suis débarrassé de ces quinze mille dollars. »

1909.

◇ Le grand pouvoir est celui de l'esprit. Où est l'idéal ? Je ne sais, jugez-en vous-même, cherchez, allez au plus noble, — pas nécessairement le plus difficile.

◇ Les idées morales forment l'échafaudage qui soutient la vie ; l'échafaudage est horriblement compliqué ; il y a une grande quantité de pièces inutiles sans doute, et d'autant plus que la construction se développe. Ce qui était nécessaire ne l'est plus ; de nouveaux soutiens, en revanche, deviennent indispensables.

Il ne faut toucher à cet échafaudage qu'avec la plus grande circonspection. Il y a des gens qui devancent leur temps, et voient que telle règle jugée fondamentale n'est plus qu'un empêchement ; mais d'autres sont des ignares qui ne discernent pas l'importance de ce qu'ils enlèvent.

Enlevez les pièces avec une extrême prudence, par voie d'essai. Il faut des tempéraments révolutionnaires pour que de vieux échafaudages ne gênent pas les travailleurs ; il faut des conservateurs, pour que tout ne s'écroule pas d'un coup.

- ◇ La dialectique tue, la seule règle c'est de s'élever au-dessus de soi-même, de s'effacer devant qui peut mieux servir.
- ◇ La vérité est la jeunesse éternelle.

1910. *Honolulu.*

- ◇ L'ennui, c'est que je vais être payé pour admirer *Britannicus* et *Athalie*. Le cas ou jamais d'appliquer le principe : ne parler que de ce qu'on aime.
- ◇ On trouve dans toutes les professions mal payées le rebut intellectuel mêlé aux gens les plus nobles.
- ◇ Là-bas, c'était la mécanique à enseigner à des ânes ; ici, la littérature à enseigner à des femmes. Ça risque d'être épouvantable... Où est l'âne ? hélas !
- ◇ Il a de l'esprit ?
 - Non, mais il a longtemps vécu en Chine.
 - Il a des notions de sociologie ?
 - Non, mais il a dormi dans un *bunkhouse* en Californie.
 - C'est un géologue ?
 - Non, mais il a failli tomber dans un volcan.
 - Un métallurgiste ?
 - Non, mais il a vu les hauts fourneaux S.M.
 - Un ingénieur ?
 - Non, mais il a causé, assis dans un fauteuil rouge, avec M. Curtiss des turbines à vapeur, le soir des essais sur le *Dakota*.
 - Un électricien ?
 - Non, mais M. Puppin des Téléphones lui a parlé.
 - Un ami des pauvres ?
 - Non, mais M. Rath, directeur d'une maison d'accueil, lui a montré son système.

Un chrétien militant ?

— Non, mais le 18 décembre il fut trois fois au sermon en un seul dimanche.

Etc...., etc....

Il sait sourire ?

— Non, c'est un raseur.

◇ Le nom de Jésus-Christ a écrasé son œuvre : il est devenu notre idole ; votre idole, c'est le nom.

La meilleure justification de l'athéisme, c'est la révolte contre la vénération des mots.

Je propose qu'enfin nous renoncions à son nom, qui nous a divisés, et revenions à son œuvre, qui nous unira. ✕

◇ Les criminels, c'est vous et moi qui ne voulons rien faire, qui nous cramponnons à un sac d'écus comme planche de sauvetage — au lieu d'accepter les ailes de la justice pour monter dans le ciel —, qui frémissons parce que le pain sera moins blanc et la maison moins belle, et qui ne frémissons pas à l'idée que la lumière viendra, que le cœur s'ouvrira, que l'humanité verra sortir de son cœur même les fleurs que nous ne pourrons plus, peut-être, demander à la terre.

Eternel, donne-nous la volonté.

Eternel, donne-nous la force.

◇ Lâcher sa rente ! Lâcher sa rente ! C'est plus difficile encore que pour le chameau de lâcher sa bosse — et c'est ce qui empêche de passer par le trou de l'aiguille.

◇ Quel monde immense ce serait, où chacun pourrait regarder chacun dans le blanc des yeux avec la conscience qu'il ne lui vole rien, qu'il n'a pas mis le pied sur son dos ou sur le dos des siens pour s'élever à l'endroit où il est. La conscience qu'il a simplement fait fructifier le plus qu'il pouvait les dons que l'Eternel lui a faits, sans chercher à

étouffer autrui. Les passions de la lutte ne nous pousseront plus, mais la joie de la justice nous fera marcher ; on pourrait s'appeler frères sans grimace.

♦ *Beethoven dans le Pacifique.* — Un salon froid, porte vitrée en carreaux de couleur. Pas beaucoup de choses aux murs (grand avantage chinois et japonais).

De magnifiques meubles chinois, sculptés, lourds, avec des incrustations de nacre ; un petit dressoir, bonheur du jour, plus simple, avec des drôles de plaquettes en écaille, pas joli, mais antique et traditionnel, pour autant que je puisse risquer une opinion. Un cancrelat et un autre être rampant se poursuivent au plafond.

Monsieur est Américain. Madame est Chinoise et Hawaïenne. Mais la merveille, c'est cette enfant étrange qui doit avoir treize ans. Impossible d'apercevoir dans ce salon autre chose que sa figure et ses yeux, et quand je tâche de regarder ailleurs, j'ai l'impression que mes yeux tournent absurdement dans le vide.

Des cheveux superbes, bruns, serrés, abondants ; le teint légèrement bronzé, l'œil large, profond, bleu, d'un bleu qui fait penser absurdement qu'il doit être chinois parce qu'on ne sait à quoi le rattacher, les lèvres minces et fines, une voix sonore, pleine, lancée avec une magnifique impertinence d'enfant. Rien ne m'a jamais transpercé comme ce visage depuis que j'avais huit ans et suis tombé en admiration passionnée devant une ou deux figures.

M^{lle} K. jouait la *Sonate au clair de lune*.

Beethoven, la Chine, Hawaï, les lourds meubles incrustés de nacre, cette merveilleuse enfant.

Eternel, Eternel...

Cette figure était fabuleuse.

Sans doute, K. n'est pas la première interprète de Beethoven dans le monde, mais on le retrouvait.

A moi tout seul, en face d'un piano en pleine vieille Allemagne, j'étais incapable de le retrouver, et là c'était bien mieux que les restes immortels d'un musicien déchiré : c'était Beethoven.

Je l'ai entendu dans tant de circonstances ; chez M. dans sa chambre d'interne, dans la douce fumée des pipes et l'odeur du café, où les dimanches après-midi mortels étaient transfigurés ; chez L. à Paris, dans son appartement finement meublé de meubles du XVIII^{me} siècle ; à la grande salle de la Tonhalle, présenté par un chef d'orchestre scientifique, exigeant pour lui et le public ; à Munich ; à Chicago, où, en cercle, les musiciens célèbres, morts, figés, regardent avec sévérité ce qu'on fait de leurs œuvres.

Et maintenant, voilà Beethoven de nouveau, avec des palmiers et des cocotiers et des cancrelats, et le cratère de Diamond Head, et Kaimuki et Waikiki à l'horizon.

Beethoven, dont l'âme tourne à présent autour du mystère étrange de cette enfant de l'Asie, de l'Amérique et du centre du Pacifique. Elle est adorable.

Regarder si profondément, si profondément dans un éclair qu'il ne reste enfin et après qu'un éblouissement.

Elle a fait mine de partir. Elle s'est rassise ; jamais je n'ai ressenti d'une manière aussi impérieuse et embarrassante la nécessité absolue et l'impossibilité radicale en même temps de regarder ailleurs.

Elle est restée là un moment, si gracieuse, cette figure fascinante.

Elle est restée là, blanche et légère sur les lourdes sculptures chinoises noires, je pense juste le temps de sentir l'impression profonde qu'elle produisait. Conquérir, conquérir dès le début ! Un jour... Et elle est partie pour ne plus revenir, en sautant sur un pied.

1911.

- ◇ L'effort du rentier énergique : mettre son fils à l'abri des luttes !
- ◇ La honte d'avoir laissé à ses descendants de l'argent, au lieu d'une preuve de confiance en leur courage.
- ◇ Quand le socialisme serait économiquement idiot, votre conscience ne vous laisse pas le droit de reculer comme devant une bataille désespérée.
- ◇ Première règle : aucune expression d'idée ne peut constituer un blasphème.

◇ Depuis que j'ai fait des choses insensées humainement et qui ont été après coup ce que j'ai fait de mieux dans ma vie, je n'ai plus peur de suivre la poussée interne... en priant Dieu que ce soit bien Sa voix qui me fasse mouvoir et non celle de ma vanité.

Je ne reviendrai pas... ou je reviendrai un homme fort. C'est un beau combat. Nous vivons dans un temps merveilleux où de toute part ça craque, et les hommes commencent à comprendre... ils cessent d'être effrayés des choses puissantes, belles et nobles. Nous nous éveillons. La peur de changer d'univers, de se lancer, de croire, d'être enthousiaste, — Seigneur, que je puisse débarrasser des gens de cet horrible fardeau ! Je dois réussir... Et si je ne réussis pas, un autre réussira à ma place. La vérité est splendide comme le soleil.

- ◇ La peur, le principal ennemi ; surtout la peur de soi-même ; la peur de n'être pas à la hauteur, la peur de recommencer indéfiniment les mêmes fautes ; le plus grand danger c'est de pactiser avec l'ennemi qui est en soi :

Peur de lâcher son argent,
 Peur de sortir de son milieu,
 Peur de changer de métier,
 Peur de voir les choses comme elles sont,
 Peur des noms, des systèmes, des mots,
 Peur de la mort.

Je n'ai point de courage ; je veux en avoir ; j'en aurai,
 dussé-je tomber cent fois sur mon nez d'ici là.

Je suis une âme faible, mais qui voudrait être forte.

◇ J'ai encore un amour-propre autre que celui de marcher droit à la grande lumière... et cet amour-propre me trouble. Il faut s'en séparer.

Il faut consentir à se voir ridicule et à *côté*, longtemps encore. La poussière qui est sur mes souliers m'humilie trop, et l'air abruti que j'ai quand je suis fatigué.

◇ Si je ne désire que des choses nobles et grandes, je ne vois pas pourquoi je ne les obtiendrais pas. Je suis même sûr, en y réfléchissant, de les obtenir, car avec une idée noble de la vie, quoi qu'il arrive, c'est le résultat voulu... (Un peu mystique et nuageux, mais réel.)

◇ Je suis un peu fou sans doute, mais pas plus qu'il ne faut pour être le bon serviteur d'une noble cause.

◇ On peut être grand à perpétuité à condition de se cramponner obstinément à ce qu'on doit faire. C'est net et solide ; je sens ça comme un manche d'acier dans la main, comme une marche de granit sous le pied.

◇ Dans cette automobile, seul, je rattrape ces femmes japonaises en jupes courtes, les cheveux relevés enveloppés de toile, avec un chapeau de paille juché là-dessus ; toutes s'écartent, se rangent ; je rattrape des Japonais et des Chinois

empilés dans la diligence. L'automobile longue, propre, complète, bien construite — générations d'hommes qui ont travaillé pour arriver à ces écrous, à ces laitons bien montés, solides, honnêtes — court régulièrement sans secousse sur la route. Je passe devant une boutique... un homme salue. Est-ce un cabaretier qui soigne, en ma personne, sa clientèle riche supposée ? Je rattrape un vieux Hawaïen ; celui-ci salue encore... Le beau, le noble, le splendide salut de l'homme humble, sans envie, qui, voyant passer un riche dans son auto, — au lieu de se dire : « Voilà une canaille qui m'a volé » — se dit : « Voilà un homme supérieur qui, par son travail, s'est acquis une situation supérieure ; il honore l'humanité, il nous honore tous, saluons-le... »

Dans cette auto, touchant la vie libre et supérieure des gens qui parlent tranquillement de faire ceci ou cela sans rencontrer nulle part la barrière : « Et l'argent ? »... voyant la manière dont ils parlent, dont ils vivent, et pensant à ce que ces existences de Japonais, là, le long de la route, représentent d'efforts, de limites, de privations, — Mon Dieu, j'ai senti l'énormité, l'énormité de la grande entreprise à tenter.

Certitude grande et haute : c'est que l'entreprise ne réussira, ne « se mettra en branle », qu'entre les mains de celui qui en est digne. Vous, mes enfants, l'effort est trop grand pour vous, vous n'entrez pas dans cette terre promise, mais pourquoi ne prépareriez-vous pas vos enfants ? J'ai senti nettement — net comme la portière de l'automobile sous ma main — les efforts, les sacrifices énormes, inouïs, qu'il faudra que les riches fassent pour accepter cette réduction en faveur de ces malheureux Chinois et Japonais. La réduction juste seulement, mais quand même elle sera dure. Ils vont lutter, lutter à mort. Etrange ! j'ai senti là, comme physiquement, concrètement, comme si je l'avais dans la gorge, ou dans l'estomac, ou dans le poing — qu'il *faudra une lutte* lourde,

pénible, sanglante peut-être, pour les réveiller, pour les amener à marcher, à changer. C'est le glaive dont parle l'Évangile.

La justice, le devoir, l'idéal, le sacrifice : le cadeau le plus précieux qu'on puisse vous apporter.

◇ Mon Dieu ! ce que j'ai menti, menti, menti...

Cet après-midi, thé sur la véranda splendide de M. G.W. Causé, seuls ; une de ces conversations à prétention morale où on affecte de toucher de graves questions... Stérilité, stérilité... On sait que ça ne changera rien. Déshonorant.

Seigneur, fais-nous passer vivant à travers ces choses nauséabondes. Ah ! vous causez questions sociales — pour vous amuser — en souriant — sans être résolu à changer !

Il n'y a pas de droiture, pas de liberté. Ah ! sur cette véranda, devant ce service à thé charmant, et ces fleurs — et pendant que cette petite Japonaise, là dans le coin, attend vos ordres — ah ! nous parlons de la moralité du monde, de la société ! C'est un mensonge de plus.

Votre âme y succombera.

Comme je vous aime, vous, gens grossiers qui dites, aveuglés : « Cochons d'aristocrates, cochons de riches ! tire-toi ou je te casse la gueule ». Comme ces paroles sont saines et fraternelles et hautes au prix de ce robinet d'eau tiède que nous avons laissé couler.

C'est que je n'ai pas voulu leur faire de peine. Il y a du cœur, de l'âme, de l'affection chez ces gens, enfouis dans un profond, profond, profond fumier...

Oh ! Madame, à quelle déshonorante affaire je me suis laissé aller parce que, toute riche que vous êtes, vous êtes une âme sœur que je ne voulais pas blesser ; — pas le courage, naturellement. Le ciel m'est témoin que je n'y mettais pas d'autres pensées basses. Ce n'est pas de l'argent, de l'influence, une situation, que je sens. Non ; mais, plus horrible peut-être, je veux être « bienvenu », être apprécié, être « l'ami ».

Pour ne pas voir une figure froide se tourner vers moi, j'ai renié l'éternel ; j'ai souri, minaudé. Ah ! que ces contre-maîtres me fassent suer dans le fossé en me couvrant de leur mépris pour expier cette situation.

Eternel, éternel...

Imbécile, pauvre type... Sourire, sourire de traître qui me reste figé autour des lèvres... comme la graisse d'une horrible tartine, comme le collant infâme d'une dose d'huile de ricin.

◇ Ce Romain Rolland là-bas, c'est un roc. Nous pourrons à coup sûr y lancer notre ancre.

◇ Ce qu'il y a de plus dangereux chez l'ennemi, ce sont ses vertus, parce que, sur ce point, il nous a nous-mêmes comme alliés nécessaires.

◇ Si je ne puis rien faire avec harmonie, eh bien, je ferai « rien » avec harmonie.

◇ Il y a longtemps, pour moi, que le christianisme a abandonné, ou débordé, toutes les églises ; à elles de s'ajuster, si elles veulent.

◇ La meilleure musique pour moi, c'est celle que je n'entends pas, celle qui fait rêver.

◇ « Je crois en Dieu » ou « je n'y crois pas », « Il y a un Dieu » ou « il n'y en a point »... sont des expressions verbales éventuellement aussi excellentes l'une que l'autre pour signaler ce qui importe : la force morale, la foi, l'espérance, la charité. Je dirai donc : chaque fois qu'en écartant une formule vous sentez qu'une partie de votre force morale va chanceler, maintenez-la comme on maintient l'échafaudage aussi longtemps que la clé de voûte n'est pas posée, ou que le ciment armé n'a pas pris. Et tout aussi fort : Chaque fois qu'en maintenant une formule vous sentez que vous entamez votre force morale, que vous l'affaiblissez, démolissez-la sans pitié.

Ne tremblez donc pas : sachez que tous vos mots, toutes vos croyances exprimées sont des approximations éternellement inadéquates. Le crime est de vouloir fixer par l'autorité de l'église ou de la Bible. Il faut que l'homme s'habitue à voir le soutien matériel de sa foi morale devenir de plus en plus élevé, sublime. La marche vers l'agnosticisme pour une plus grande force morale est inéluctable. Notre rôle est de tâcher de secouer les échafaudages de temps en temps pour voir si nous ne pouvons pas maintenant dégager notre construction et la rendre plus spacieuse et plus noble.

◇ Parfois vraiment, il semble que l'éternel s'éclipse... la réalité est là, dure, froide : plus d'enthousiasme, plus de communication, la mort tout près... Hourrah ! c'est le moment de se cramponner ; et, puisqu'on a vu la lumière un moment, marcher droit sans elle, pour l'amour d'elle, quand bien même on ne devrait plus la revoir jamais — ce qui est impossible, senti impossible !

Toute pensée non égoïste fait revenir la lumière.

1912.

◇ Ces lumières sur les bas-fonds, des gens qui pêchent... A chaque lumière une âme correspond.

◇ On dit que chez les grands lycoperdons il y a *un* spore, sur les 100 millions ou milliards, qui aboutit à reproduire un champignon ; jugez maintenant la philosophie de ce système de spores : ces malheureux doivent se croire intégralement inutiles... Il n'y en a qu'un, rarissime, qui se doute à quoi la compagnie sert, et les autres se demandent, pessimistes : Seigneur, qu'est-ce que nous fichons là ? Pour les hommes c'est peut-être semblable ; sur plusieurs milliards, il y en a *un* qui a fait autre chose que naître, vivre et mourir (le Christ en deux ou trois mille ans).

Etre bas, bas, près de terre, près de l'éternel. La paix, la solitude.

◇ C'est facile d'avoir une vie régulière et ordonnée — autrement dit : de vouloir avec régularité — si on ne veut pas de grandes choses.

On ne peut fixer les itinéraires d'avance et marcher avec une régularité parfaite ailleurs que dans les pays parfaitement plats et sans obstacles.

◇ Toute l'éducation que vous donnez à vos enfants est viciée, non seulement par l'argent que vous leur laisserez, mais encore par celui dont ils vous voient jouir, sachant que vous ne l'avez pas gagné.

Money is a curse (l'argent est une malédiction).

Il y a ceux qui ne le disent, ni ne le croient.

Il y a ceux qui le disent, mais ne le croient pas.

Et il y en a peut-être qui le disent et qui le croient.

Y en a-t-il qui le croient sans le dire ?

◇ *1^{er} mars 1912. Sur un bateau, d'une île à une autre, dans l'archipel Hawaï.* — La *Claudine* commence à danser... Etendu sur le pont près d'un canot ; la mer vue entre le canot et le bordage paraît tout près, elle bondit vers moi, en écume blanche sous la lune brillante... à chaque instant il me semble qu'elle va m'atteindre.

Tout à coup, basculée générale, tout le monde balayé contre le bordage : matelas, Canaques, Japonais, récipients en fer blanc, planteurs... et moi j'y suis déjà ; un bonhomme s'assied sur moi... Je pense à mon rêve où le bateau basculait ; je pense à nager, je pense au froid et aux requins.

Peu importe ! sentiment curieux : oui, le bateau peut assez bien me verser dans la mer ; il n'en fera rien. J'ai bien des choses à faire encore. Le pont violemment s'incline vers l'avant, l'hélice vibre subitement, nous plongeons... on a

l'impression que la machine s'enfonce comme un bélier dans le sein de l'océan... on serre les dents, on voudrait entrer plus profond, à fond, dans cette masse résistante. Toute la machine se relève, repart, oscille en arrière en roulant sur le côté, mouvement hélicoïdal qui impressionne le système nerveux. Gémissements.

Me voilà dans le canal, entre Oahu et Mani : nuit superbe, l'étoile polaire brille souriante si loin de nous, qui a vu tant de naufrages. Je suis fatigué, tout s'efface, s'alourdit dans ma tête. La mer qui roule ; l'océan immense, la grandeur éternelle, l'océan qui vous soulève, qui vous roule sur le sommet et dans l'abîme... Puissance, harmonie prodigieuse.

◇ Dieu veut des hommes forts. Il se fiche pas mal des mazettes. Hardi, les mazettes !

◇ La prière sincère, c'est de retourner avec sincérité et détente à son travail.

◇ Le char embourbé près du haut de la pente ; beau de voir des hommes s'évertuer, apporter des planches, tirer le véhicule du pétrin. Faire ça !

◇ Vous ne pouvez vous tirer du pétrin que par la grâce de Dieu.

◇ Je consens absolument, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute ma pensée, et sans amertume, à être repoussé dans le coin, si telle est la loi.

◇ Les uns ont la pensée organisée comme la machine d'un transatlantique, par chaudière, tiges, pistons, manivelles ; le tout poussant toujours la même hélice et faisant avancer le bateau à toute vitesse vers un but donné.

D'autres ont un esprit semblable aux voiles qui sont sur les vaisseaux, attrapant les courants d'air voulus, marchant

paisiblement, un peu moins sûrs que les transatlantiques parce qu'ils dépendent plus des circonstances.

Et certains de ces vaisseaux à voiles sont manœuvrés par des marins qui changent d'idée à chaque instant, ne savent pas diriger leurs voiles et n'arrivent à aucun port.

Enfin il y a ceux qui n'ont ni vapeur, ni voile ; leur âme, c'est une vieille cargaison pourrie, et ils errent dans les mers jusqu'à ce que le sort ait pitié d'eux et les brise complètement sur un rocher furieux.

◇ Quel effort pour se tenir sur la ligne droite ! Cet effort marque un état anormal. La vraie bonté est naturelle.

◇ Sentiment absolu. Je ne l'aime pas pour ce que je ne vois pas, mais pour ce que je vois, quoi que puisse être le reste.

◇ Femme, j'ai vu là-bas, aux gisements de pétrole, autour des flammes immenses qui montaient sur la colline, au flanc des chaudières, dans la vapeur rugissante, des centaines et des centaines de pauvres papillons de nuit qui sortaient des ténèbres, — traits rapides, lancés vers la lumière en courbes étranges ; attirés, aveuglés, se précipitant et résistant... Courses effroyables, luttés entre des forces mystérieuses autour du pôle dangereux. Quelques-uns entraient, et quand même ce n'était que lumière et pureté ils mouraient là, par terre, les ailes brûlées, agonisant d'une mort horrible. D'autres, après des cercles, des cercles, s'éloignaient, revenaient, s'éloignaient et revenaient encore, et, avec des efforts terribles, s'arrachaient à la lumière et rentraient dans la nuit. — Rentrer dans la nuit... Eternel.

◇ Mettre l'amour avant tout, avant l'Eternel ?

Pauvre ami, jamais tu ne reverrais ta patrie ; ni la petite, ni la grande.

◇ Si la chasteté est une vertu pour l'homme, elle ne l'est que comme l'annonce d'une vue profonde, immense de l'amour.

◇ Il faut toujours traiter les gens avec lesquels on a des difficultés comme des êtres avec qui on se réconciliera un jour parfaitement, et respecter et aimer en eux d'avance l'ami qu'on retrouvera plus tard.

Eternel, extrais de nous ce qu'il y a de bon, et jette la lie au fossé ; Eternel, Eternel...

◇ La loi de Dieu n'est pas même dans les dix commandements ; elle est dans nos cœurs.

Dieu, c'est la recherche, l'effort, la vie ; ce n'est pas une certaine morale définie, mais c'est certainement la subordination de l'égoïsme de quelque intensité qu'il soit. Il ne faut attacher Dieu fixement à aucune autre chose.

◇ *Soir du 25 avril.* — Froid, froid et beauté. Un quart de lune sur les palmiers et l'océan. Quelle splendeur ! En rentrant, erré sous la lune ; arrivé au fond du jardin, près d'un feu ; sans bruit, une flamme sort d'un côté puis, soufflée par le vent, de l'autre. Feu silencieux, feu sacré, feu mystérieux, feu qui féconde ; feu qui détruit. Eternel, Eternel. Paix dans le silence, et la pureté, et la force.

◇ Un jour, un jour, de tout ce beau sentiment ne restera que poussière, un vague souvenir. S'il ne me fait rien faire de mal, ni penser rien de bas, il en restera *un parfum puissant* dans toute ma vie ; une force immense.

◇ J'ai le désir acharné de m'élever au-dessus de toutes les terreurs, de toutes les mesquineries, de toutes les laideurs, de toutes les trahisons, de tous les égoïsmes.

◇ Jamais rien, jamais, non jamais rien de mal ; non pas seulement parce que le retour est terrible, mais parce que c'est la vraie mort.

◇ La femme qui admire ses vertus est pire qu'une courtisane ; elle a organisé un petit temple individuel infime ; elle a fermé la porte à l'éternel.

L'autre a démolì toutes les murailles ; elle n'a rien bâti ni pour elle-même, ni pour Dieu. Bien mieux vaut un désert qu'une bâtisse mesquine. La femme qui a cédé à toutes ses passions, c'est comme un désert : le vent souffle puissamment où il veut. Mais un jour, sur cette vaste étendue, quelque chose peut apparaître.

Le Christ a senti cela parfaitement, quand il a accepté le parfum que la pécheresse a versé sur ses pieds.

Tous ces gens à morale sombre dont l'essence est le renoncement oublient complètement l'essentiel. L'essentiel n'est pas la morale, si indispensable, si absolument indispensable et respectable qu'elle soit,... l'essentiel c'est la joie, la splendeur, la magnificence de chacun, de tous.

La vertu n'est qu'un moyen, l'essentiel c'est la vie, la vie splendide.

Le fait considérable, c'est que la vertu est un élément essentiel de la vie. Sans dévouement, sans sacrifice, le terrain où la fleur de vie splendide apparaît est rapidement épuisé.

♦ Eternel Dieu, prends mes affaires entre tes mains, et conduis-moi à travers ces impasses en me laissant un cœur sans mesquineries et sans bassesses.

♦ Je serai content de fournir seulement un peu de boue pour le grand bâtiment.

♦ Un des grands plaisirs du diable sera d'avoir des églises partout, où l'on vénérera l'Eternel dans des cérémonies gratuites et grotesques, où tout le monde se croira sincère... et ne fera que des grimaces.

♦ Il n'y a pas d'erreur plus complète que de s'imaginer que l'Eternel regarde avec un sourire satisfait ces petites vertus pâles. Ce que l'Eternel aime, c'est la vie belle, puissante, intense, et tout ce qui est de nature à l'affermir, à la faire durer dans le monde, forte et active avant tout.

◇ Je sens avec une netteté féroce l'incompatibilité de la règle chrétienne de fraternité avec cette manière de vivre sur le dos des ouvriers.

◇ Le devoir. Mot sec et affreux. Je ne veux pas servir un mot ; je veux obéir à une force.

◇ Qu'ainsi toutes ces choses soient dispersées, mortes ; que cet amour soit vain, que rien n'en puisse sortir, qu'il ne puisse s'épanouir, c'est une nécessité mystérieuse, comme la mort elle-même. J'y suis habitué. Il faut voir ça et glorifier l'Eternel.

La souffrance de cet amour est comme celle de la mort. Il faut la regarder en face. L'accepter, accepter la solitude. Eternel ! Eternel.

◇ Mon Dieu, quelle solitude dans un espace où il y avait quelque chose de si beau ! Comme si la mort avait passé.

◇ Cet homme ne veut pas mentir... Il est dangereux !

◇ Il faut vivre avec un seul grand bonheur : la foi ou quelque chose de ce genre ; et dédaigner le reste.

◇ Ce qui prouve combien le métier de pasteur est horrible, c'est qu'après le sermon, en déjeûnant chez le ministre, chacun sent qu'il est de mauvais goût de parler religion, de s'entretenir de l'esprit, — pauvre homme, il doit en être fatigué ! — de mauvais goût comme de parler toujours à un épicier de ses macaronis et de ses pruneaux secs.

◇ Le mot de *devoir*, ou même d'impératif catégorique, m'horripile. Je ne suis plus un enfant ; je veux maintenant qu'on me montre autre chose que ce mannequin, utile pour des esprits primitifs. Je ne nie absolument rien de son contenu, mais je veux lui voir une raison positive. Cette raison, c'est *l'amour*, l'amour profond, étendu à tous.

Pas une seule fois, le Christ n'a eu ce mot de devoir à la bouche. Aimer Dieu.

- ◇ Je veux servir l'esprit, et non des préjugés. Acier.
- ◇ Vous ne combattrez l'amour que par une autre splendeur, par un amour plus haut.
- ◇ Vous dites : Quelle tristesse de penser que l'altruisme le plus beau n'est autre chose, après tout, que de l'égoïsme raffiné.

Je dis : Quelle joie de penser que l'égoïsme, quand il est raffiné et cesse d'être imbécile, est identique à l'altruisme le plus beau.

Vous avez dit : Quelle tristesse de penser que le pur diamant, quand on va au fond des choses, n'est que du vil charbon.

Je dis : Quelle joie de penser que le vil charbon, quand on considère sa nature essentielle, nous fournit tout ce qu'il faut pour faire un pur diamant.

- ◇ Faire, faire. On ne combat pas la tendance à une mauvaise action en tâchant de ne pas la faire, mais en en faisant une autre bonne. Appeler Dieu à son secours pour l'action.
- ◇ La joie de pouvoir être votre frère, de vous parler à tous, ô hommes.
- ◇ Sois frère, agis en frère avec les autres hommes, et partout tu seras chez toi, chez tous les honnêtes gens ; et la terre t'appartient.
- ◇ Il faut toujours que j'aie des « explications » avec les gens. Ça prouve combien ma façon est désordonnée, rocailleuse, absurde ; pas douce, continue, harmonieuse.

Renoncer à ce système ; aller doucement de l'avant.

◇ L'église, c'est une voie de garage où on a remis le christianisme pour l'empêcher de gêner la circulation des affaires sur la grande voie. Le mécanicien du train remisé fait parfois des efforts pour se remettre en marche (d'autres boivent des chopes), et, quand il est très audacieux, il siffle !

◇ Plus on aime, plus l'idée qu'on pourrait ternir son idéal devient odieuse.

◇ Du temps où il y avait des esclaves, les bonnes gens comme vous, au cœur large, bon et généreux, ne voyaient pas non plus la nécessité morale de supprimer l'esclavage.

◇ Il n'y a que la droiture et la sincérité. Le reste est souffrance horrible.

◇ Comme c'est triste, les grandes choses souillées.

◇ Emerson a une parole grande et assez dangereuse : *The only sin is limitation* (le seul péché est la limitation, la restriction). Je sens ça si vivement ! Admettre la liberté, même là où je ne puis l'approuver.

◇ La terre est un poème, un poème immense..., que les gens n'ont pas le temps de lire parce qu'ils sont occupés au bureau.

◇ Cette habitude de servilité affreuse à l'égard de la Bible, de l'évangile ; ce parti pris d'admirer, d'adorer tout le détail ; ce rejet du sens critique, de la liberté, de la souveraineté personnelle ! Incroyable et détestable.

Ils ont le parti pris de tout trouver admirable dans ce livre ; c'est une insulte à la vérité, à la raison, un premier crime fondamental... et ils prêchent !

◇ Ce qu'il faut pour la conversation mondaine, c'est du sable fin pour remplir des trous minuscules ; de petites

pensées. Ce malheureux garçon n'a à sa disposition que des blocs durs, et n'arrive pas à en placer un seul de toute la soirée.

◇ Je suis incapable de faire de l'argent, mais je sens qu'il convient de ne pas m'en glorifier trop.

◇ « Pourquoi dans tel ou tel cas se bien conduire ? » — Pour une mélodie de Beethoven, haute et noble.

◇ Pousser ses racines très profond, tous les jours un peu.

◇ A Dieu : Je ne suis qu'un crétin, mais en toi je puis tout être et tout comprendre ; je saisis les choses qui m'échappent. En toi je deviens universel... Laisse-moi aller et faire mon petit ouvrage, bien, consciencieusement, et ainsi je participerai...

◇ Il ne faut pas prétendre dire à la rose comment s'arranger ; mais on peut être la brise ou le souffle chaud qui passe, murmure son opinion, et modifie ses formes, un peu.

◇ *Sur mer, en route pour le Japon.* — Un missionnaire sombre, ascète, qui joue de l'harmonium, pendant qu'une troupe de comédiens joue de la guitare et chante sur le pont.

Je ne sais pas si je me suis joint à cette société de théâtre par goût, par principe, par faiblesse, ... ou par esprit de contradiction.

Le désir humain que rien d'humain ne me reste étranger.

Il y a longtemps que je suspecte la vraie religion d'être du côté des troupes de comédiens plutôt que du côté des théologiens.

◇ Les Français sont, au point de vue des idées, dans un état de révolution, de guerre perpétuelle ; ils vivent sous la tente, perpétuellement en campagne ; ils n'ont pas le bienfait de la paix ; mais aucune crise ne les surprend.

AU JAPON

Le 3 septembre 1912, Pierre Ceresole quitte Honolulu, sur un vapeur cette fois, pour arriver au Japon après une traversée de trois semaines. Il débarque à Yokohama : « Une seule chose l'emporte sur l'hospitalité des Américains, celle des Suisses à Yokohama. »

A Tokio, il observe, et éprouve bien vite de la sympathie pour le peuple japonais. En mars 1913, il entre comme ingénieur dans la succursale de la maison suisse Sulzer frères à Kobé : « Ces gens et ces machines vont me rapprendre la régularité et la vie ; une belle machine Sulzer. — C'est parce que je me sens camelote que je suis content de vendre des machines qui n'en sont pas. » Il note avec humour le grand soin qu'on prend de son titre de docteur, comme d'une propriété de la *firma*. « Elle le ramasse chaque fois que je le laisse tomber. » C'est la première fois qu'il est en contact direct avec la grande industrie.

Mais l'horizon international s'assombrit de plus en plus. Ceresole voit avec tristesse l'énorme poids militaire qui pèse sur le Japon. Et la guerre éclate. Pendant un voyage de vacances, à Tokio, il décide de retourner en Suisse, où il pense pouvoir travailler pour son pays. Il quitte le Japon le 19 août 1914, s'embarquant à Nagasaki sur le *Katori-Maru*.

Au Japon

◇ La royauté des hommes blancs dans cette salle à manger, méritée par quoi ?

Tout ce qu'on peut dire contre les Japonais, c'est que les mystères de l'excentrique et du tiroir à vapeur ont dû leur être révélés par l'Occident.

Nous sommes des barbares agressifs et mécaniciens qui façonnons des machines et n'avons pas réalisé l'harmonie entre les hommes.

◇ Seigneur, que le monde est grand ! Mais l'âme est plus grande encore. Seigneur, à toi ce qui est fort, ce qui est droit, ce qui est grand, — ce qui est assez grand pour se mettre en révolte sincère contre toi. — Que d'idées, de possibilités, de moralités différentes... Allez-y carrément ! La seule ressource, c'est d'être soi-même.

◇ Dans le tram : cette foule de figures tristes, absorbées — lutte pour la vie — qui vous regardent un instant comme un objet curieux, sans fraternité.

◇ L'homme ne vaut pas par son passé, mais par le futur. Et l'étrange, c'est que le futur des Japonais paraît grand. Vois la force et l'ordre de ces soldats en kaki, col rouge, qui passent près du nouveau palais impérial.

Songe que leur système moral, si différent du nôtre, ne les a pas détruits le moins du monde, socialement ; ils ont leurs concubines assez régulièrement, mais sont solides, énergiques. Le roman de l'amour n'existe pas dans leur vie... C'est peut-être pour cela que le trait d'idéalisme, de générosité, qui marque surtout les Germains et les Anglo-Saxons, semble leur manquer : le grand cœur, la large humanité de l'Anglo-Saxon fait défaut ici.

Etrange tourbillon ; gens qui, avec les Chinois, doivent avoir plus de foi dans le progrès que n'importe qui, puisqu'ils en ont vu les résultats, et en même temps plus d'attachement aux traditions que n'importe qui, puisqu'ils en ont vu les résultats aussi.

Nous avons une masse de choses à prendre d'eux. Ils croient à l'utilité et à la possibilité de changements, même radicaux.

◇ (A l'exposition de sculpture.) Un dieu du bonheur debout, sur son sac de riz, agite les mains en levant son bâton, souriant, éclatant. Les veines du bois sont admirablement utilisées, faisant un effet comique au nombril et sur le nez ; tout à fait en harmonie avec le caractère général de cette statuette rabelaisienne.

On voudrait mettre cette œuvre dans le salon d'un certain nombre de gens inutilement sérieux, qui ne se doutent pas que tout sourire possible et manqué est un crime contre eux-mêmes, l'humanité et l'éternel ; que tout sourire est un devoir, un état supérieur, quand il n'amène pas le chagrin de quelqu'un d'autre. Ce dieu du bonheur est excellent.

◇ Le goût remarquable de cette race apparaît dans le fait que les femmes ne posent pas ; simplicité et naturel.

Ce qu'il y a de jolis sourires d'enfants échelonnés le long de la route quand je rentre chez moi par un beau soir de printemps !

L'expression de joie humaine la plus profonde que je me souvienne avoir vue, c'était dans les yeux d'une fillette de dix ans, dans le faubourg industriel d'Osaka, près des aciéries de Sulzer, dans cet affreux quartier. Elle jouait dans la rue ; et ce bonheur d'enfant rayonnait comme un éclair dans toute cette poussière de charbon.

◇ La force avec laquelle les gens affirment est en raison inverse de la solidité de leurs preuves.

C'est une nécessité mécanique ; puisque l'édifice de la pensée se soutient en fait par l'affirmation et par la démonstration ; si la dernière est faible, il faut que la première la remplace.

◇ C'est un devoir, et la gloire de l'homme, et son bonheur, d'admirer passionnément ce qui est beau.

Ce papillon blanc sur la paroi, ce papillon dit : « Admire la beauté ».

◇ Avons-nous le droit de prêcher, même par l'exemple ? En tout cas pas consciemment. Quelle attitude misérable de prêcher, quand on ne vous demande que de vivre !

Vivre fortement, droitement, largement, humainement, sans écraser les autres ; pour l'esprit, pour l'âme, non pour nous-mêmes.

◇ C'est pour être libre que j'ai dû, ici, me mettre en pièces.

◇ Tu n'as le droit de lutter contre ta nature que pour la passion d'arriver à une nature plus forte. Tout doit être fait avec courage, avec amour, — même le sacrifice.

◇ On ne peut pas demander à l'âme d'une fleur d'être la même que l'âme d'une racine.

C'est une folie pernicieuse de vouloir que tous les individus s'organisent sur un même schéma, avec un même idéal ; l'idéal de la fleur, la constitution qu'elle tend à réaliser, ne peut être la même que pour la racine.

Et, de ce point de vue, l'idée que Kant a donné, comme fondement de la morale, une loi que l'on puisse proclamer universelle, paraît absurde ; mais il veut une inspiration générale commune.

Quelle est cette inspiration ? que peut-il y avoir de commun entre la fleur et la racine ? La fleur qui dure une saison n'a aucune espèce de motif de songer au futur ; elle vit pour le moment, pour l'heure, pour la minute de soleil. La racine, elle, dure aussi longtemps que l'arbre ; il faut qu'elle songe aux autres saisons, à la manière dont l'arbre croîtra, etc. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun ?

Peut-être rien de saisissable à notre intellect, à notre intuition même (celle-ci n'ayant à nous renseigner précisément que sur notre rôle pratique concret en tant que fleur, ou que racine). La seule règle serait de dire : à chacun sa vérité, qu'il doit trouver dans sa conscience, dans son intuition ;

ou encore que chacun aille suivant la ligne maxima qu'il trouve en lui, avec naturel.

Si votre conscience ne vous reproche rien quand vous faites des choses « basses », — bien, bien : ça signifie que vous êtes à votre niveau et à votre place en faisant ces choses basses ; faites-les.

Je m'attriste par moment parce que telle personne n'a pas l'idéal qui est le mien ; mais, imbécile, cet idéal particulier qu'elle n'a pas, c'est un idéal relatif à toi-même.

La poutre qui supporte le plancher du salon s'affligera-t-elle de la flexibilité de la tige des fleurs qui en font l'ornement ?

Ce que l'on peut demander à tous, c'est la religion, la largeur d'esprit, le sens qu'ils appartiennent à un tout qui les dépasse et qu'ils doivent servir.

Vouloir concilier en soi-même l'idéal de plusieurs parties différentes, c'est vouloir être fleur et racine en même temps, et cela est impossible.

On peut aspirer au rôle puissant, plus universel, d'être sève qui circule, qui passe par la racine, puis dans la fleur, puis s'en va ; mais cette sève change tout le temps ; il ne faut pas qu'elle devienne quelque chose de stable, une institution. Son rôle est toujours de charrier les produits à transporter.

Cette vue me paraît apaisante, elle fait comprendre les tendances différentes, les réunit dans une unité supérieure, et fait cesser l'affliction.

Le seul vrai crime en toute position, c'est l'égoïsme ; mais autrement, suivre son instinct — le vrai instinct, pas seulement l'instinct brutal — c'est la seule loi infiniment variée, qui, à chacun, dictera une conduite différente mais utile à l'ensemble.

En fait, nos instincts ne sont pas les mêmes, ils sont au contraire infiniment différents. Suivez l'instinct, car l'instinct vrai vous demandera éventuellement de grands efforts ; voyez le chasseur qui court après le chamois ; le mathématicien après la solution...

Mais si la racine ne veut plus tenir, et si la fleur ne veut plus former de graine ?...

La fleur, comme la racine, doit servir.

La beauté de l'arbre ne se dégage pas seulement des belles couleurs et formes de la fleur, mais de la force même des racines. En un mot : de la vie née de l'unité et de tout ce qui l'entretient.

◇ Ce qui est impossible à pardonner, c'est l'égoïsme et le mensonge qui le couvre.

◇ Tout admirer, mais choisir son chemin.

◇ La cigale qui chante dans la nuit d'été, qui fait sa partie étrange dans cette œuvre d'art immense, inconsciente... — tout à fait comparable à ce prêtre bouddhiste, avec son grand bonnet à élytres vertes, qui chante sa chanson rythmée, cadencée, accélérée.

Seigneur, que d'étranges choses ! Comme l'esprit se manifeste par des institutions bizarres ! Et tous ces moutards japonais le long des chemins...

◇ Toutes ces différences de costumes, d'usages, de langues, de salamalecs, détails assommants. La vérité, c'est l'homme qui, dans un autre homme, doit retrouver lui-même, son frère.

J'ai senti ce matin combien *les autres sont moi*. Je dois toujours agir et penser comme si leurs actes étaient mes actes.

◇ Là vie n'a commencé à devenir tolérable que le jour où j'ai cessé de vouloir devenir un homme illustre.

◇ L'égoïsme dangereux, ce n'est pas l'égoïsme direct. C'est celui qu'on a pour les siens, parce qu'on l'excuse.

L'héritage est immoral parce qu'il est immoral qu'on aide celui qui a ; il est surtout immoral que celui-ci accepte qu'on l'aide quand d'autres n'ont rien. Héritage, premier pas.

◇ Vous dites : l'héritage met souvent l'argent entre les mains de celui qui a la bonne éducation, pour en faire le meilleur usage. — L'argent, il est vrai, est une arme, mais en même temps, et plus encore, une cuirasse ; et la cuirasse est détestable pour le moral des gens ; elle empêche ceux qui ont été munis de moyens alertes et d'honnêteté libre, de développer ces qualités.

◇ Pauvres gens ! Votre argent, vous le payez cher, habiles commerçants. Vous avez vendu votre âme et vous ne vous en doutez même pas ! C'est ce qu'on appelle : connaître bien sa marchandise et les conditions du contrat.

◇ Peu à peu, tout le poids de l'impératif moral se déplace, pour moi, du domaine sexuel vers le domaine économique.

◇ Les cérémonies de la mort — beau, profond, mais au fond impie et faux. C'est attacher une importance énorme à une boîte vide.

Le vrai culte de la mort, c'est de se retourner avec force et élan, immédiatement, vers *ce qui vit*.

◇ Partout où il y un effort d'harmonie, quelque chose de bien ou de beau, vous retrouverez ce qui doit survivre de ceux qui ne sont plus. C'est là que je voudrais être toujours.

◇ Vieille Odysée ! Tous ces beaux mythes, ces vieux mythes, ces vieilles expériences, ne sont pas assez beaux pour moi. Je suis neuf, je veux du neuf. La vie invente.

◇ Se mettre au-dessus des préjugés, de la morale, de la religion, c'est en vérité une liberté magnifique. Mais si les hommes la pratiquaient systématiquement, ils n'auraient plus bientôt que la liberté des bêtes féroces, vivant isolément chacune dans son antre.

◇ Demander avec obstination ; prier sans relâche ; ne pas s'effrayer des abîmes de misère que l'on trouve en soi.

◇ Egards, des égards, vous demandez toujours des égards. Ce sont des gens faibles qui veulent cela. Je voudrais pouvoir vivre sans égards de personne ; seulement avec des *vérités*.

◇ Cinq ans de voyage pour se décrasser d'une vanité personnelle, longuement mijotée au collège, de par un système d'émulation absurde !

◇ Que les Eglises produisent ces types mielleux ! Horrible ! Comme S. est préférable, qui se baigne avec soin avant d'entrer dans ce *yoshivara* (maison de prostitution), par respect pour ces femmes.

◇ Dans le *Who's who*, X. a mis : « A telle date, refusé une décoration ». Se faire une décoration d'en avoir refusé une !

◇ Dieu n'est pas dans une église ; une église est une chose fermée. Un symbole important, c'est que l'édifice soit ouvert : une porte immense par où la vérité puisse entrer, toujours.

Dieu est dans chaque brin d'herbe qui vit, qui est beau ; dans chaque bonne et noble pensée ; dans chaque regard droit ; dans tout ce qui tend à établir l'harmonie entre les êtres ou les parties d'un être, l'art, la science. Dieu ne plane pas au-dessus de tout cela, c'est tout cela. Seul un homme droit, fort, intelligent, sincère peut, à ses meilleurs moments, se dire : Oui, Il est bien là, Il est avec moi, Il est moi, Il est ce que j'ai fait là. Aimer !

Que de platitude dans notre forme traditionnelle d'adoration ! Cet être qui nous guette comme un « pion » alors qu'Il est tout ce qui a réussi en nous à prendre une forme nouvelle, vraie, bonne. Et *rien que ça*.

Cesser de trembler, et faire qu'à chaque instant Il soit un peu plus dans ce que nous avons fait.

◇ L'air, c'est la vie pour les forts, la mort pour les faibles. Donc, donnez-nous de l'air, qui que nous soyons.

- ◇ C'est bien étrange que ce qui est vieux dans les choses ait, pour un goût formé, impartial, une grâce que le neuf n'a pas ; comme si les choses s'étaient humanisées.
- ◇ Je ne cherche pas à être adroit ; je vais à chaque instant comme je peux ; c'est le seul moyen à ma portée ; autrement, je me perds.
- ◇ Chacun fait ce qu'il peut ; c'est encore assez bien, si je peux faire avec une géométrie un peu irritée ce que les autres font avec le calme du cœur.
- ◇ Il faut que chaque jour soit un recommencement, en amour surtout ; que hier ne donne jamais un droit pour demain, que hier ne lie pas demain ; et laisser aller à la grâce de Dieu.
- ◇ Il n'y a que les rêves des enfants qui soient à la hauteur du mien. La vie ne m'a pas encore guéri ; j'espère qu'elle ne me guérira jamais.
- ◇ C'est la jeunesse qui a la vérité ; elle a l'espoir, la foi, qui valent mieux que l'expérience.
- ◇ Les hommes ont presque toujours de la platitude dans leur admiration, et de la joie dans leurs critiques. Au lieu de sentir que leur propre cœur est celui même de l'homme qu'ils admirent ou critiquent ! Pauvres amis, ne voyez-vous pas que vous êtes fragments d'un « ensemble analytique » ? Quand vous méprisez un criminel, que vous triomphez d'un imbécile, que vous dominez une âme basse, vous êtes comme un arc de parabole qui, très loin du sommet, et presque droit, blâmerait un arc, voisin du foyer, d'être courbe. Dans votre droiture soigneusement examinée, vous trouverez tous les éléments qui impliquent la courbure forte du prochain. Elles sont toutes mathématiquement en vous, ces fautes ; vous ne pouvez changer la courbe tout entière qu'avec les autres

hommes. Votre salut isolé ne vaut guère. Il est impossible. Tant qu'il y a un seul homme hors de sa voie, c'est que vous êtes, vous aussi, dans l'erreur ; pour tout arranger, il faudra nécessairement repêcher Judas lui-même des enfers, — ou ne pas l'y envoyer.

♦ Je demande : Si telle chose m'arrive, si elle m'arrivait maintenant, juste Ciel, qu'est-ce que je ferais ? Mais c'est absurde ; justement elle n'arrive pas, la loi supérieure y pourvoit. Fais à chaque instant ton devoir, c'est la meilleure préparation pour supporter ce qui doit venir plus tard. Si l'épreuve sérieuse vient, tu seras préparé.

La confiance, c'est précisément le moyen d'établir une communication. Je suis faible quand je m'agite, au lieu de faire à chaque instant, paisiblement, ce qui est droit devant moi, ce qu'un conseiller paisible me suggère.

Nous ne sommes pas seuls du tout.

♦ Ces mots, ces mots ! Plus les instructions sont graves, plus il est difficile de les écouter et de les lire. Parce qu'il faudrait les lâcher et agir. Vous laissez commettre un crime grave à ces gens : ils n'agissent pas, ils s'habituent à entendre et à ne pas faire. Ils sont plus bas après qu'avant, car leur oreille s'est durcie.

Séparer la pensée de l'action est dangereux. Ainsi, en chemin de fer, allant à l'ouvrage, j'écris ces réflexions avec moins de scrupules qu'autrement. Les meilleures idées que j'ai me viennent pendant que je travaille, quand je fais du bon ouvrage — et je m'arrête volontiers pour les noter.

♦ Ce qui paraît une erreur essentielle dans la vie du Christ, c'est qu'il n'ait pas réussi, ni apparemment même cherché, à éviter les malentendus avec les Juifs, les sacrificateurs ; qu'il n'ait pas pu les éclairer et leur épargner ce sort terrible : commettre le crime de tuer l'homme sans défense et qui veut le bien uniquement.

Il est impossible que ces hommes aient été si parfaitement irréductibles. Comment a-t-il pu laisser se noyer aussi complètement les tendances bonnes qui devaient être en eux ?

◇ *Noté après un entretien.* — Vous critiquez les règlements contre les bordels ; et vous pouvez avoir raison. Mais la chose essentielle, vous n'en dites pas un mot : l'idéal, vous le traînez dans la boue. C'est le malheur, l'ordure naturelle d'une civilisation peu développée encore.

...Je n'ai pas parlé ; je n'ai à parler au nom de personne. J'aurais pu dire mon sentiment, mais quel est-il ? Existe-t-il vraiment, indépendamment de toute arrière-pensée de vanité ou de prosélytisme injuste ? Je me méfie que je vais ouvrir la bouche au nom d'un principe, et c'est exécrable. Il faut parler conformément à sa nature et non conformément à ses principes.

Que dire ?... Ça me dégoûte d'une manière atroce, ça me paraît répugnant, et pire encore : faux. Mais je ne peux rien dire ; je ne me possède pas encore assez. Je leur donnerais, je leur dirais la leçon, seulement si je la savais bien moi-même.

Ma nature est encore bien incertaine. Tais-toi. Parle de vie, d'expérience tant que tu voudras, mais pas autrement.

Vis en paix et courageusement.

◇ Laissez monter l'eau dans le réservoir, en paix. Quand elle sera à la hauteur, il débordera. Tant qu'il ne déborde pas, c'est qu'il n'est pas lui-même assez plein.

◇ Ce qui aide à supporter les choses désagréables que les gens peuvent vous faire, à les supporter paisiblement sans se croire obligé de se regimber, c'est le souvenir de ce qu'on a pu soi-même faire de bien pour eux. Il faut donc s'empressez de faire du bien à ceux avec lesquels on prévoit qu'on aura des difficultés.

◇ Le diable se venge des braves gens en les faisant bavarder. J'ai amplement, moi aussi, donné dans le panneau.

◇ Pourquoi la forêt est-elle si belle ? Parce qu'elle vit, sans rien faire, par la grâce de Dieu ; sa seule occupation est de vivre.

◇ *En voyant le « Mandchouria » dans le port de Kobé.* — Pour un coup de sifflet, ça, c'est un coup de sifflet raté ! Oui, si c'était un coup de sifflet... Mais c'est le grincement de la mécanique d'un char qui descend la pente à côté de l'hôtel — et pas la sirène du bateau.

C'est ainsi que nous comprenons et critiquons souvent, non seulement les inventions mécaniques, mais les pensées et les mœurs des gens...

◇ Vous êtes areligieux, mais dogmatique. Sans vouloir manquer à la charité chrétienne, on peut bien dire que c'est le comble de l'horreur.

◇ Lisez Emerson et... ne le prenez pas pour un prophète ; mieux que ça, bien mieux, apprenez de lui que vous êtes un prophète vous-même, chaque fois que vous faites un effort — si bas, si profondément bas que vous soyez.

◇ Ceux qui croient au salut par les œuvres ont toujours l'air de couper du bois à la tâche.

Ils se représentent l'Éternel les guettant à l'entrée du paradis et leur demandant à chacun : « Toi, qu'as-tu fait ? » Et si l'homme est bon et qu'il peut donner une bonne réponse, il se frotte l'estomac avec satisfaction après avoir vu que sa réponse était acceptée, en se disant : Moi, on me permet d'aller du bon côté ; et il pense avec un frisson confortable aux autres, aux pauvres diables qu'on envoie dans le feu et le soufre... Quel paganisme ! Aucun ne sera sauvé si tous ne sont pas sauvés. Il faut convertir les criminels par la bonté (en les mettant hors d'état de nuire, si vous voulez).

◇ L'avantage de déchirer le cœur, c'est que ça l'ouvre.

◇ Ces sociétés secrètes, comme engagement d'être bon et secourable vis-à-vis des autres membres de cette société, c'est remarquable.

Comme engagement ou intention de ne pas être aussi bon vis-à-vis des personnes qui ne sont pas membres, ce n'est pas bon.

Une société secrète n'est recommandable que si elle comprend le monde entier.

◇ On peut comprendre que ceux qui n'ont pas connu l'aisance, la richesse, soient impatients d'y parvenir. Mais que ceux qui ont expérimenté la vanité du mirage s'y cramponnent, c'est invraisemblable.

◇ Notre destinée n'est pas du tout d'être *un exemple* (c'est cette erreur fondamentale qui rend les gens d'église et de la tempérance si souvent et si profondément antipathiques) ; non plus que la destinée d'une fleur perdue dans la montagne, ou d'un petit oiseau rouge de la forêt d'Hawaï, n'est d'être regardé par quelqu'un. L'éternel est parfaitement heureux dans ces êtres sans que vous vous en mêliez ; l'éternel n'est heureux en vous que si vous leur ressemblez — et si vous êtes d'église, et tempérant, et tout le diable, sans vous poser en affiche le long des chemins (une affiche est d'essence abominable).

Et c'est pour ça que ces mots « pieux » et « pur » sont parmi les plus atroces : ils représentent le reflet, dans l'œil de quelqu'un, d'une chose que toute espèce de regard déforme et corrompt.

Malheureux imbécile dont on dit : Il est pieux, il est pur ! (Ou même : « Elle est pure », ça ne va pas davantage, c'est odieux.)

Une fleur qui s'efforce de se pencher par-dessus l'abîme pour que ceux d'en bas l'aperçoivent, est grotesque, elle est rejetée du royaume des choses gracieuses et vraies.

La vraie morale, c'est celle qui fait des êtres rayonnants, et non pas des fourreaux de parapluie ; fermeture d'un objet déjà fermé.

◇ Je me sens en plus profonde communion d'esprit avec ma vieille cuisinière superstitieuse, qui sent l'éternel tout autour d'elle, qu'avec les physiologistes qui savent tout, qui vont tout compter tout à l'heure ; qu'avec Herschel, Comte, etc., les matérialistes, l'école de la vibration satisfaite d'elle-même. Ce ne sont pas des pauvres en esprit. Newton était un pauvre en esprit. Poincaré peut-être aussi. Bergson m'en a donné l'impression aussi.

◇ Joie de n'être ni plus ni moins vivant que le moindre de ces moutards japonais, en habit bariolé, qui va et s'exclame, et tend ses bras vers l'oiseau de proie brun qui vient de descendre de la forêt.

◇ Dans cette vie japonaise, celle du peuple au moins, les enfants semblent avoir, naturellement, la même importance que les adultes ; et pour cette raison très simple, très bonne et très profonde que l'essentiel pour ces gens n'est pas de *faire* grand'chose, d'arriver à tel ou tel résultat, mais tout simplement de vivre le jour que l'éternel leur donne, heureusement et dans un joyeux labeur. Or, si l'essentiel est de vivre et non pas de faire, comme l'enfant vit tout aussi intensément que l'adulte, il se trouve que son rôle est tout aussi bien rempli que celui de l'adulte. Chez nous au contraire, l'enfant est considéré comme un être pas à la hauteur, pas arrivé encore à ce qui doit être.

Dans la vie sociale du Japon, l'enfant est en plein l'égal de l'adulte. Ça se sent partout.

1914.

- ◇ Je me suis toujours senti une âme avec les socialistes — les paisibles — ; quand je vois ces gens, je me sens une âme avec les violents, les féroces, aussi les jaloux (la bosse atroce qui correspond au mauvais creux que ces riches ont creusé).
- ◇ Vous pouvez critiquer ces Japonais. Il est impossible de vivre avec eux sans leur reconnaître une âme douce, bienveillante, charmante. Nous les forçons, nous, à s'armer, à tuer le mieux possible. Et s'ils le font, ils le font bien aussi.
- ◇ Ma cuisinière vient me demander grâce pour dix minutes de retard à son dîner, avec une si jolie révérence, une attitude si gentiment gracieuse, que j'ai de la peine à faire même semblant d'être contrarié.
- ◇ Je souffre de ne pas être *tous* les hommes.
- ◇ A la confirmation, heureusement, on nous faisait dire, après la déclaration d'aller à l'église régulièrement toutes les fois que l'occasion se présenterait : « Le promettez-vous ? » — « Oui, avec l'aide de Dieu », ce qui signifiait implicitement que Dieu serait toujours partisan de m'envoyer à l'église. Mais l'esprit, sinon la lettre de cette déclaration, est bien que si par hasard Dieu vous déclarait que ces églises sont les endroits les plus ennuyeux et fâcheux de la terre, et qu'il est impie de s'y rendre, il faudrait avec son aide n'y plus remettre les pieds.
- ◇ Cet Eternel qu'on voit dans les églises, il est laid, il est poussiéreux, il a des bancs usés, il chante faux.
- ◇ Ceux qui ne savent plus aimer ont le plus besoin d'être aimés — âmes qui errent en dehors du paradis, dans l'ombre et le froid.

◇ Il ne faut pas en croire ce qu'on raconte. Mais un être d'une parfaite grandeur, ouverture infinie, douceur, humilité, a dû faire ranger les pierres et le fer à sa voix. Pourquoi a-t-il été puni ? C'est incroyable qu'il ait commis quoi que ce soit qui mérite vraiment la croix. Et pourtant, pour les hommes ou pour lui, il a été mis en croix.

On est frappé, si on juge sans prévention, du peu de peine que Jésus-Christ s'est donné pour dissiper les malentendus. Il semble qu'il les ait créés exprès, il le dit même formellement à propos des paraboles.

D'autre part, on sent que c'est un malentendu irréductible ; ces pharisiens, comme ceux d'aujourd'hui, des gens absolument encroûtés dans leur tradition, pétrifiés ; on sent qu'un homme ordinaire ne pouvait pas les convaincre. Mais ce Christ qui pouvait faire marcher les rochers, pouvait faire entendre la vérité à ces gens. Comment ne le pouvait-il pas ?

◇ Il vaut mieux ne pas laver la vaisselle du prochain que de la laver en se disant en son cœur : « Seigneur, vois les mérites de ton serviteur qui fait une besogne crasseuse et répugnante », comptant que pour cela on l'introduira dans la gloire. Il ne faut laver la vaisselle du prochain que si par hasard elle vous tombe entre les mains, si vous n'avez rien de mieux à faire, et éprouvez une joie directe à la propreté, à la satisfaction, à l'aisance universelle ; et alors faites-le avec grâce ; autrement, laissez.

◇ « Etre utile », qu'est-ce que ça veut dire ? Auriez-vous l'audace par hasard de déclarer que les chardons bleus qui se chauffent au soleil là-haut sur une « vire » inaccessible, dans les contreforts de l'Argentine ¹, sont inutiles parce qu'il n'y a que le soleil et les étoiles pour les voir, les admirer ? La rosée du matin seule pour les embrasser ? Parce qu'il n'y a point

¹ *Sommité des Alpes suisses.*

de savant à lunettes qui vienne avec sa loupe et sa boîte verte les mettre dans ses papiers ? Pas d'école du dimanche en promenade qui vienne en faire des bouquets et répandre des papiers d'étain, des écorces d'oranges et de vieilles boîtes de sardines à leurs pieds ? Utilité ! Eternel. — Vous vous faites une singulière illusion ; l'Eternel ne vous a pas donné ça du tout pour faire des bouquets. Vous deviez regarder en tremblant et vous éloigner sur la pointe des pieds pour ne pas troubler la majesté charmante de ces objets qui chantent l'hymne éternel.

◇ Si vous êtes malade, et bête, et triste, eh bien, réjouissez-vous de la santé, de l'intelligence, de la gaieté des autres. Il y a toujours une masse énorme de santé, d'intelligence, de gaieté, de génie dans le monde. Et vous êtes bien, bien misérable, si vous ne possédez que ce qui a été donné à votre individu seul !

◇ Quand le monde entier serait d'un côté, avec les plus riches, les plus beaux, les plus intelligents, les meilleurs..., et de l'autre un seul paria, le plus misérable de tous ; et que le monde déclare au paria : « Tu ne nous appartiens plus, nous sommes différents de toi », l'Eternel est avec Judas, et le monde, par sa déclaration, est enfermé dans un cercle qui est l'enfer : en proclamant la division irréductible, ils ont nié l'éternel.

◇ *A propos d'une cérémonie religieuse dans un temple bouddhiste, à Kioto.* — Etrange être éternel qui partout, quand la doctrine se décompose et se complique, la fait fleurir de la même façon en une douce et incompréhensible beauté ! La messe, l'hymne bouddhique sont tellement semblables comme caractère général, qu'un protestant (qui ne peut juger l'une et l'autre que de l'extérieur) n'aperçoit, au premier abord, aucune distinction essentielle. La statue de la vierge près de

l'autel étonne davantage que toutes les dorures bouddhistes, acheminant le regard, dans une profondeur de perspective où il devine plutôt qu'il n'aperçoit les choses, vers une idole qui n'est souvent qu'un miroir vous renvoyant votre image. Etrange, étrange être qui fleurit ainsi partout de la même façon. Il me semble tout à coup que ces prêtres qui chantent : « ô, ô, tô, mi, moto, mo, hô, tama... », que ces gens qui ont étudié, pensé, travaillé, dans des domaines si différents du nôtre, sont, comme les prêtres catholiques, l'expression, le symbole, la manifestation d'un courant puissant dans le monde des esprits... Le chant monte, le chant descend ; il se ralentit, il s'accélère. Ces prêtres, comme les prêtres catholiques, ont poussé — organisés peu à peu à travers les âges en un chœur splendide — à l'endroit où la parole est morte ; elle a fleuri en beauté quand on a oublié son sens ; le peuple la retrouve là en fleur. Il n'y comprend plus rien, mais saisit un écho.

Chef d'école du dimanche de chez moi, il ne faut pas dire, comme nos pauvres esprits l'ont fait si longtemps : « C'est Satan qui a succédé à l'Éternel, et qui séduit les hommes par des formes superbes ! »

L'Éternel n'a certainement pas cédé à Satan le manie-ment de la beauté ; là où il y a beauté, l'Éternel y est en personne. Cher ami, tu ne changeras pas ça. Tu t'es fait mépriser à travers les âges, à juste titre, pour avoir ainsi blasphémé.

Aux Indes, en Chine, au Thibet, au Japon, infailliblement l'esprit fait chanter les hommes en chœurs profonds et doux, avec des inflexions, des intonations mystérieuses ; et le peuple sent l'âme qui palpite.

Oui, aimer ces catholiques, aimer ces bouddhistes : il faut adorer ces formes superbes. Il ne faut détester, et détester à mort, que l'étouffement de l'esprit, le refus de la liberté. Comme ils sont au-dessus des dogmes, et de leurs niais conciles

et papes, et de ces inepties raisonnées dont ils giflent les nations, quand ils chantent la messe en surplus, avec l'enfant de chœur qui secoue la sonnette.

Messe plus haute encore, celle de l'astronome qui regarde dans la nuit et qui calcule l'harmonie sur son papier. Affaire de tempérament, d'heures, de moments. Laissons-les chanter tous l'esprit comme ils peuvent. Ne refuse ton cœur à aucune forme qui lui parle, qui le dilate comme l'air du matin.

Pourquoi détester la rose à cause du serpent qui s'y cache ?

Eternel, tu étais visiblement dans ce beau matin de Kioto, dans l'air qui vibre, dans la brume sur la cité, près de la corne recourbée du grand toit.

Quand la vérité s'endort, elle devient beauté. Donc, n'oubliez pas que la beauté, c'est de la vérité qui dort et qu'il suffit de la réveiller.

Bouddha, le Christ, ne se manifestaient pas de leur vivant par tant de magnificence. C'est sur leur tombe que la magnificence a poussé.

Avril 1914.

◇ On nous a toujours dit qu'il fallait aimer la patrie, et chacun reconnaîtra qu'il y a quelque chose de beau en effet dans ce sentiment. Pourtant, comme il arrive souvent, on finit par fausser absolument le sens d'une religion.

Et maintenant nous sommes des idolâtres et nous adorons un faux dieu, l'étroite idée nationale que nous avons. La loi suprême pour le Suisse, c'est de *tout* sacrifier à l'indépendance de notre pays, quoi qu'elle coûte.

C'est une erreur effroyable, une erreur criminelle qu'on enseigne à l'école, qui écrase, qui risque de tuer, qui tuera certainement beaucoup d'hommes si elle persiste. Une idole qui demandera du sang.

Toutes les nations de l'Europe sont armées jusqu'aux dents maintenant. Un craquement n'importe où, et voilà toutes ces nations qui vont tomber les unes sur les autres dans un bain de sang qu'il faudra bien, bien longtemps pour réparer.

Et pendant ce temps, nous Suisses, nous répétons avec un air satisfait notre dogme : « Armons-nous à la frontière pour protéger notre terre ».

Ainsi, nous manquerons l'essentiel ; nous oublions complètement notre mission, la seule raison qui justifie l'existence de la Suisse.

La Suisse, c'est l'harmonie réalisée entre des gens, ennemis héréditaires. La Suisse, c'est le commencement du miracle.

Nous l'oublions, et si ça continue on s'apercevra que l'existence de la Suisse ne rime à rien, et elle disparaîtra comme il faut, sûrement : fromages, montres, machines, ça ne fait pas une nation.

Maintenant, nous suivons le mouvement au lieu de le diriger à notre façon. Ils arment, nous armons : c'est une erreur. Comme Winkelried a risqué sa vie pour les Confédérés, c'est la Suisse maintenant qui doit risquer son indépendance, et s'il faut, la donner, pour que la sombre folie qui sévit toujours, cesse de ruiner les peuples. Personne n'a dit que Winkelried était fou ; nous ne le serons pas davantage en l'imitant.

Cette indépendance, dans les conditions actuelles, qu'est-ce que vous voulez que nous en fassions ? Elle est amère et sans joie quand on voit qu'elle va aboutir à l'abîme.

La vie d'une nation qui se maintient dans l'égoïsme n'est pas plus intéressante que la vie d'un homme.

Si une guerre commence dans quelques mois entre les Français et les Allemands, ce sera une guerre d'extermination. Chacun sent que cela ne peut pas continuer ainsi indéfiniment ; dans le style actuel, l'un doit être saigné pour que ça finisse, quand même ce serait la fin de tout.

Croyez-vous que moi, Suisse français, qui dois tout ce que j'ai appris de beau et de précieux dans ma langue à ce grand peuple désordonné mais si merveilleusement doué, si humain, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer, croyez-vous que je vais les laisser mourir sans bouger ? et vous, Suisses allemands, verrez-vous en souriant qu'on démolisse et bâillonne l'Allemagne ?

Impossible... En présence d'une pareille guerre, nous cessons immédiatement, pour des raisons profondes et les plus respectables, d'être Suisses. Il n'y aura plus de Suisse à ce moment. La Suisse ne restera, profondément, que si la paix se maintient à tout prix. Ce n'est pas : pour la paix sacrifier la Suisse, mais : par la paix, saisir la dernière chance de sauver la Suisse, notre union, notre fraternité.

Nous voulons bien être germanisés, mais que ce soit par leur intelligence, leur vérité supérieure, non par le sort des batailles.

La paix à tout prix : il n'y a que nous aujourd'hui, que nous en Europe, dans le monde, qui puissions parler ainsi sans lâcheté, sans renoncement : pas de haine à venger, pas de conquêtes à défendre, pas de vieille querelle envenimée contre personne, et la réputation de n'être pas des lâches.

On proposera dans quelque temps une initiative supprimant toutes les armes de l'armée fédérale, excepté le génie ; tous les Suisses y feront leur service et les autres armes seront supprimées jusqu'à ce qu'une cour d'arbitrage européenne nous demande de fournir notre part dans la force nécessaire à faire exécuter ses décisions.

Si l'expérience d'une nation employant ses forces à faire des travaux puissants, au lieu du pas de l'oie, peut durer quelques mois, elle conquerra le monde par une conquête éternelle.

◇ Nous avons une loi contre l'abattage des bœufs à la mode juive ; nous pourrions en avoir une contre celui des hommes à la mode chrétienne.

◇ *Ogi*. Cerisiers sur la ligne bleue de l'Océan, sous la ligne bleue du ciel. Soleil d'or dans la verdure foncée. Sourire d'argent des cerisiers. Temple solitaire.

Les dieux sont morts : la beauté reste. L'éternel est sauvé.

Cerisiers d'argent, cerisiers d'argent, branche folle qui lance ses étoiles blanches à travers la verdure sombre et sérieuse des arbres solennels...

Une lanterne d'étoffe se balance au souffle du vent ; les coolies pleins de saké sont partis ; le feu s'est éteint. Solitude ; l'Esprit se réjouit d'être seul.

Laisser l'éternel seul se réjouir d'être beau. Il n'a pas besoin de nous. De là, calme immense pour le servir, l'aimer.

...Maintenant, la lune orangée émerge de la brume au-dessus des pins.

◇ L'eau de l'égoût, elle aussi, fait une gentille musique, et sa part de l'harmonie universelle.

◇ Ces bons types allemands ; ce sont des individualités acharnées, tourmentées par l'angoisse de ne pas pouvoir sortir d'eux-mêmes, et tourmentant les autres comme tous ceux qui sont tourmentés inconsciemment.

◇ Je suis porté à cette distance formidable par l'énergie, la mâchoire serrée, de tous les ouvriers qui ont planté des rails dans les déserts, de tous les ouvriers qui ont forgé des machines, assemblé des coques de navires, de tous les ingénieurs qui les ont dirigés, de tous les chercheurs qui ont trouvé les grands secrets de la physique. A cette armée immense, je dois la conquête aisée de cette immense étendue, qui se poursuit sans relâche pendant des semaines, mètre par mètre, à une vitesse qui tuerait, exaspérerait, anéantirait tous les poumons d'hommes ; cette vitesse, obtenue sans trêve, sans merci, c'est l'extrait, le concentré d'efforts de tous ces hommes ; ils vivent puissamment, tous ces hommes qui sont morts. Leur effort triomphe.

◇ Dieu n'existe pas ; il domine toute existence, et l'idée qu'il peut devenir réalité au lieu de rester éternellement esprit conduit aux idolâtries multiples. Dieu n'est pas dans ce bois doré, pas dans ce drapeau ; il n'est pas dans ces institutions démocratiques ou monarchiques ; il n'est pas non plus, suprême erreur, dans tel commandement moral. (Ils ont adoré ces règles morales.)

Dieu, c'est une volonté d'harmonie.

◇ Le frère de tous, du moindre grain de poussière ; — regarde la manière dont les fumées, dont personne ne s'occupe puisqu'il n'y a plus d'argent à en tirer, se déroulent dans l'air, fumées qui roulez et vous perdez ; — le frère de celui qui est fatigué de boire du whisky et de se traîner d'un ennui à l'autre ; le frère des morceaux de papier et des débris de verre qui s'ennuient dans les cours, en automne, au pied d'un lilas écorché qui n'a jamais de fleurs et presque point de feuilles ; et des torchons qui pendent aux cuisines.

Il faut garder son âme propre pour rester le frère de toutes ces choses et s'arranger avec elles quand la réconciliation sera venue.

Il faut se supporter les uns les autres et arriver enfin, cahin-caha, — comme des coolies qui ont trop bu de saké et qui s'avancent en se maintenant par collisions réciproques au milieu du chemin, — jusqu'à la porte illustre du royaume des cieux.

◇ Ce qui est au fond du cœur de la plupart des hommes, c'est le plus souvent une peine, un regret, un deuil ; et c'est là la grande insulte à l'éternel. Cela prouve qu'ils sont fermés, qu'ils ne communiquent pas avec lui, car s'ils communiquaient, ce qu'on trouverait au fond, ce serait l'éternel lui-même, c'est-à-dire la joie.

Ils ont vraiment enterré, et à jamais, ceux qu'ils aimaient, dans leur cœur, au lieu de les laisser ressusciter, et de ressusciter avec eux dans l'éternel.

◇ *Kobé*. — Derrière la barrière de la ménagerie, les femmes parées, dorées, enrubannées, attendent qu'un homme vienne donner son argent pour avoir le droit de les prendre ; un vieux Japonais, propriétaire, fait l'article : « Jolies femmes, bière, etc. » Là-bas au fond, dans une maison plus fermée, de nouveau elles attendent ; le commerce semble languir ce soir ; elles sont en rang, elles sont enrubannées, il y a des azalées fleuris dans la maison.

On peut voir ça sous l'angle horrible, — c'est le plus évident ; on peut essayer de le voir sous l'angle heureux : la joie de la vie ; mais il n'y en a qu'un bien léger morceau, et de qualité atroce, et cette joie n'est pas même sincère chez le vieux qui propose avec un air alléchant ces femmes et sa bière ; et elle est nulle chez ces femmes elles-mêmes. Vision horrible.

Et jamais mieux qu'en présence de ce spectacle infâme, la vieille voix hindoue : « C'est toi-même », ne s'est fait entendre. C'est étrange : toute cette réalité, c'est moi ; je suis là-bas derrière les grilles en bois, en papier, à demi-éclairées ; maisons à plusieurs étages, jardin d'azalées, écrans dorés, vieilles araignées postées au coin, femmes rangées là : tout ça, c'est la prolongation de ma personne, c'est une manifestation du même être auquel je tiens par mes racines. Ces femmes déjà épaisses qui ont l'air de se réjouir encore, tout ça, c'est ma réalité. C'est aussi celle du plus saint des évêques de l'Eglise d'Angleterre, du Pape, c'est notre réalité ; si ce n'était pas ainsi, cela n'apparaîtrait pas. C'est l'expression de l'être profond, de l'éternel, encore mal arrangé ; c'est moi... un miroir... un symbole.

Eternel, accepter.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce monde tel qu'il est, avec ces bordels, ces dorures, cette infamie, je ne l'échangerais pour rien au monde contre un paradis arrangé par des ministres du saint évangile, ou des curés.

Il est bon, tant que mon âme est crasseuse, qu'elle manifeste sa crasse.

Si vous en êtes encore là, il faut retourner dans la crasse, mes bons amis, avec toute votre nature, et remonter lentement la pente ; et après avoir versé des larmes pour remplir les quatre grands océans, vous ne manquerez pas d'arriver, à la fin, à l'éternel.

Ces femmes infâmes, c'est un contrepoids réconfortant contre ces églises fausses.

L'étalage de cette dernière joie brutale, déjà fatiguée, est infiniment moins désagréable que l'étalage de cette piété à bout, car l'une est encore assez sincère et spontanée, produit de nécessités immédiates ; l'autre fausse et hypocrite, produit de mensonge, faiblesse et bêtise combinés.

Ce qui précède traduit confusément cette impression de fait, très nette et très précise, qu'en dépit de la tradition — et du fond de mon âme — ces bordels me sont moins pénibles que ces églises.

Ces femmes, c'est un spectacle désagréable, mais ça ne produit pas l'impression de *honte cuisante* d'une prière pour le Conseil d'Etat, ou de remerciements à Dieu parce qu'il n'a pas démoli la dernière récolte, — avec ce commentaire qu'Il ne nous devait rien.

- ◇ Le monde n'est pas dieu, et le panthéisme semble une erreur ; mais le monde est plongé dans l'éternel comme un diamant dans la solution où il se dissout ; Dieu est partout, non pas dans le monde, mais précisément où il cesse, à sa limite.
- ◇ C'est une erreur d'avoir mis Judas si profond en enfer, car il faudra nécessairement l'en retirer un jour ; nous avons besoin de lui et du dernier des goujats pour achever l'univers.
- ◇ Il faudra, Monsieur, que vous fassiez un gentilhomme — et un meilleur que vous-même, éventuellement — de votre

laquais, de votre cocher de fiacre et de votre barbier, pour que l'arrangement final se produise.

◇ L'enfer, c'est une invention de bonnes gens faibles, pour se débarrasser de leur devoir le plus important, le plus lourd et le plus difficile... qui est de s'arranger avec les canailles et de rétablir l'harmonie.

◇ Il ne faut pas convertir les gens, mais simplement les aider. Eux seuls peuvent savoir la direction, et par conséquent la conversion, qui leur convient.

◇ J'ai laissé cette fleur légère, à sabots blancs, vivre là-haut dans la montagne, quand même j'avais envie de l'emporter dans ma chambre. Ainsi, je vis mieux et plus près d'elle quand je la sens en vie, là-haut, dans sa liberté.

◇ J'entends comme un grand concert tout le temps. Quand je me mets à causer, ou écrire — ou les autres — c'est comme si tout s'arrêtait...

◇ Il n'y a rien dans ce monde de si parfaitement vulgaire et infâme, rien non plus de si parfaitement beau, dont je ne sois, bon gré mal gré, le frère.

◇ Deux grands amis, avec bien d'autres, qui jamais ne m'inviteront à dîner, jamais ne me raconteront leurs potins, ni l'épicier chez qui ils se servent et le vin qu'ils boivent : c'est le Christ et Emerson. Ce ne sont pas des bavards.

◇ Cette atmosphère odieuse, non pas de simple satisfaction, mais de « volonté de se dire content », — autrement dit de mensonge, — qu'il y a dans certains cercles pseudo-chrétiens, ... et ils se croient admirables ! Quand on est laid et bête, on n'est pas content, on ne peut pas être content, on ne doit pas être content. Il y a simplement à attendre l'éternel — sans autre agitation.

◇ Le passé rigide, invariable — impliqué dans le présent définitif — n'existe qu'en gros. Si on descend jusqu'aux détails, et si on met chaque point particulier en relation avec les mouvements causés dans le présent par ma volonté, on voit que ce passé n'existe pas, ne s'impose pas. On le construit de plus en plus perfectionné, d'après ce qu'on décide dans le présent.

◇ Un de ces malheureux qui s'obstine à être quelqu'un — quelqu'un d'autre, même !

◇ Eglises : on vous exècre dans l'univers et c'est joliment bien fait. Quelle confiance voulez-vous qu'on ait dans une armée de traîtres ? tous ces gens qui prient l'Éternel assis sur de riches coussins posés sur le dos d'un ouvrier suant.

J'appartiens à une église où il n'y a ni harmoniums, ni chaises, mais cette loi : N'en sont que ceux qui vivent de leur travail et acceptent le salaire que la société leur paie pour leur ouvrage.

◇ Le perpétuel recours des Eglises à leur bible, leurs dogmes, leurs rites, c'est précisément leur grand manque de foi qui s'étale, dégoûtant.

Ils ne volent pas, ils rampent et restent fichés dans un trou.

Comme vous nous fatiguez ! comme nous en avons assez de votre fatras d'Abraham et de Jacob !

◇ La récompense de ceux qui *veulent* être en exemple aux autres, c'est une belle nécrologie.

◇ La vertu immobile est inférieure à tous égards à la canaillerie en marche.

◇ Le devoir, prêcher le devoir ! quelle erreur, et que l'irritation du monde contre ce mot est juste ! Si vous n'avez pas de plaisir à être en chemise propre, mettez-en donc une sale,

pour l'amour de l'Éternel. Si vous n'avez pas de plaisir à être ouvert, et libre, et en harmonie avec les braves gens et les enfants sans méchanceté, mentez donc. Les inconvénients du mensonge vous guériront un jour.

◇ Avez-vous observé comme il est agaçant, et en dernière analyse impossible, de chercher à dérouler un papier qui a été longtemps dans la même position roulée ? Ainsi les discussions théologiques. Lâchez le rouleau, toc, infailliblement ça revient. Tenez-le ici : il se tord d'une manière exaspérante vers sa position traditionnelle. Pourquoi ? Parce que cette position est la vraie, la plus rationnelle, la meilleure ? C'est absurde, ça n'a même pas de sens. Parce qu'elle a été ; et le papier ne veut plus, ne peut plus s'adapter au nouvel usage pour lequel on veut l'employer. Il n'y a qu'à le jeter au feu.

◇ Ce qu'il faut, ce n'est pas tant de donner l'argent aux pauvres, que de guérir le riche de cette idiote, inutile, pernicieuse, désastreuse manie d'accaparer, où il croit, l'imbécile, avoir son bonheur.

◇ Ils s'imaginent qu'on pouvait jouer avec le feu, prendre les milliards et les meilleures forces du peuple pour la préparation d'œuvres meurtrières, sans jamais arriver à l'œuvre même. Ils y sont ; la logique des choses les y a poussés. On ne peut pas plaisanter avec ces objets. Allez, mes amis, vous avez arrangé votre paix ridicule en préparant la guerre ; vous l'avez. Allez ; tristement des milliers d'hommes forts et intelligents, heureux de vivre, vont mourir.

◇ Le Christ n'a jamais dit à personne : *Tu es faible, tu es mauvais* ; c'était une *race* qui était une race de vipères ; une manière d'être.

Dans tout individu qui vit encore, il y a une chance pour l'éternel ; au fond de tout individu, il y a l'éternel qui essaie encore.

RETOUR EN SUISSE

Pierre Ceresole quitte un pays auquel il s'est attaché pour rentrer dans une Europe déchirée par la guerre.

Il passe une journée à Changhaï et visite la ville chinoise ; une journée aussi à Hongkong.

Le 23 août 1914, le *Katori Maru* touche Singapour.

Le 3 septembre, Ceylan est à l'horizon. On y fait escale et Pierre va visiter la cité ancienne d'Anuradhapura.

Il rentre en Suisse les derniers jours de septembre 1914, et, six semaines après, écrit au Conseil fédéral une lettre dont on trouve le brouillon dans ses carnets.

En janvier 1915 il entre comme ingénieur chez Brown Boveri à Baden. Il y passera toute l'année.

◆ J'ai laissé ces livres, j'ai lâché ces amis, tant d'amis !

Eternel ! Sacrifier, aller, avancer à la grande réunion de tout ce qu'il y a d'heureux et de bon.

◆ Embouchure du Yangtsé par un beau soleil ; spectacle radieux : le cercle jaune de la mer, le liseré vert et la coupe bleue du ciel ; les nuages qui viennent voir au bord de cette coupe, passants curieux, curieux passants.

L'horizon coupé ça et là par la voile d'une jonque. Ce qu'il y a de beaux endroits dans ce monde, et de choses fortes à faire !

◆ Changhaï ; nous avançons lentement dans un chenal marqué de lumières. Cette eau qui descend, énorme comme le peuple même de cette immense terre, emportant de la boue, de la boue... Ce pays plat qui s'en va. C'est bien ça, la Chine :

de la mer boueuse, exactement comme tous l'ont décrite. Cette terre où l'on a lutté, souffert infiniment, des siècles ; où les hommes luttent et luttent encore ; où l'homme est dur, toujours défend sa personne ; laisse le prochain mourir sur la route. Cette immense masse qui gagne son riz du jour.

◇ *Honkong*. — Ceux à qui Dieu a montré quelque chose de mieux devraient les aider. Au lieu de bâtir ces odieuses maisons de commerce pour prendre l'argent, aidez-les, ces Chinois ! votre commerce naîtra tout seul. Aidez-les à s'arranger, à s'aérer, à être heureux, à vivre, à enlever les croûtes à leurs enfants, et leurs filles aux bordels.

On comprend, dans ces foules denses, la vertu qu'il y a à se prostituer pour sauver sa famille de la mort.

Pauvre Mademoiselle, comprenez-vous que ces fillettes ne soient pas raffinées comme vous, dans ces circonstances ? On a la mort assise sur le col et on se tire d'affaire, soi, son père et sa mère, comme on peut. Cela n'a plus aucun rapport avec la question vertu ou non. Ce n'est pas par goût, soyez-en bien sûre.

Figures prodigieusement douces des femmes : expression féroce, indiciblement, de quelques hommes.

Le moyen âge : je suis retourné trois cents ans en arrière par cette journée.

◇ Le péché de l'injustice économique est aujourd'hui plus grave, plus ruineux que tous les autres inscrits au décalogue.

◇ Si les gens s'enflammaient ou s'appliquaient pour la justice comme ils s'enflamment et s'appliquent pour leur portemonnaie, en peu de temps tout irait bien.

◇ Une chose, rien de plus ni de moins : la justice.

◇ Excellent, ces gens qui maintenant lèvent les bras au ciel et crient : « S'il y a un dieu, comment se fait-il qu'il

permette ces choses atroces ? » Imbéciles, ne voyez-vous pas que Dieu vous a mis constamment et partout entre les mains le moyen d'éviter cela, et que vous l'avez refusé !

♦ L'idée de la non-défense est peut-être la meilleure ; son application dépend des circonstances ; il ne faut pas avoir de système ; il faut consulter l'Esprit.

♦ *Ceylan*. — Un garçon de douze ans gifle sa sœur de onze. Ce n'est plus le Japon. Nous nous reconnaissons dans ces frères, races indo-européennes hargneuses.

♦ Générosité ! Comme on pourrait aider ces gens ! Au lieu de cela, on les exploite. Nobles exceptions, à soutenir de toute sa force.

♦ « Ces colonies nous appartiennent ! » — Non, elles ne vous appartiennent pas, pas plus que vos enfants ne vous appartiennent. Elles vous sont confiées. Si vous les exploitez, elles vous seront retirées ; si vous ne savez pas les développer, elles vous seront retirées aussi.

♦ Je ne vois pas d'autre raison d'être opposé aux Prussiens que leur foi dans la force. Si, comme eux, vous dites : « La force est, et doit être, seule arbitre », vous avez toute bonne raison d'être pour eux, car ils ont l'organisation la plus recommandable, une fois ce principe admis.

♦ Je ne dois pas m'enfermer, même pas dans la doctrine de ne pas tuer ; il se peut que le moment vienne où je doive tuer. Ça ne me paraît pas probable ; mais si, après examen des circonstances, ma conscience me dit de tuer, je dois pouvoir le faire. Le seul ordre est l'éternel ; il faut l'écouter dans sa conscience ; il n'y a pas d'autre moyen.

♦ On disait : « Nous sommes nés trop tard dans un monde trop vieux », etc. Beaucoup d'entre nous peuvent penser au

contraire : « Nous sommes nés trop tôt dans un monde trop jeune, dont la barbarie reste en deçà de ce que notre cervelle peut maintenant comprendre. » Maintenant, à l'heure où j'écris — entends-tu, descendant ? — des centaines de mille hommes se préparent et s'ingénient à en tuer des centaines d'autres mille contre lesquels ils n'ont rien, sinon la persuasion qu'il faut, qu'il est nécessaire et louable de les tuer.

Les manœuvres des gens les plus habiles de mon temps ont d'ailleurs été telles qu'il n'y a guère, pour ces centaines de mille, que le choix de tuer ou d'être tués.

◇ Il nous faut une religion ; on ne peut pas vivre sans elle ; une vraie, non pas une religion de momies et de formules ; une religion qui soit *au moins* aussi forte que celle de l'argent, la seule vraie d'aujourd'hui.

Notre religion n'aura point de nom, point de titre. Nous sommes fatigués de ces ouvrages dorés sur tranche, avec un beau titre, et rien dedans.

◇ Cette guerre : satisfaction profonde de voir l'arbre en fleurs, complet ; l'arbre de notre civilisation, adoration de l'argent, est maintenant en fleurs, il s'épanouit. Cette guerre est magnifique parce que la vérité de ce que sont les hommes apparaît. Vous martyrisiez les pauvres dans le silence, une moitié martyrisait l'autre. Maintenant on se martyrise en pleine lumière ; l'œil voit la lumière de la vérité — ce grand œil qui maintenant, d'un bout à l'autre de l'univers, inspecte les blessures éclairées par tout ce feu.

◇ Ou vous détruisez l'individualisme, et avec lui toute source de progrès, pour assurer l'harmonie ; ou vous détruisez le traditionalisme, et avec lui toute chance d'harmonie, pour assurer le progrès.

◇ Tenir son esprit mobile, ouvert à tous les souffles de l'Éternel ; changer instantanément s'il le faut, avec ce souffle.

« Je ne m'oriente qu'au souffle des cieux. » Girouette : de tous les mécanismes de l'univers, c'est celui qui est le plus vivant.

Le seul moyen que les hommes soient tous toujours d'accord, c'est qu'ils soient tous comme la girouette, capables de s'orienter suivant le souffle de l'Éternel. C'est seulement dans une société de têtes-de-pipes insensibles, immobiles, que la girouette, par sa mobilité supérieure, est un facteur de désordre, — par sa vérité supérieure précisément.

Virer tous les ans, mois, semaines, heures, minutes et secondes, c'est la Vie.

S'ils viraient parfaitement, ils seraient tous d'accord dans une harmonie que rien ne peut détruire, car elle est souple et naturelle.

♦ Si un homme est monté sur une haute montagne et a horriblement blasphémé Dieu, et si, après, il s'imagine avoir heurté en quoi que ce soit la divinité, le malheureux est encore étrangement pris dans l'erreur, et le vrai blasphème ne commence qu'ici, à s'imaginer que la divinité puisse être sensible à cette niaiserie. Un enfant peut s'accuser avec larmes d'avoir gâté la pyramide d'Égypte en lançant un caillou contre elle ; s'il en pleure, il ne comprend pas très bien ce que sont les choses.

♦ Où Jésus a passé, on fait des pèlerinages, poussé par l'instinct de compenser, par tous les moyens possibles et impossibles, l'impossibilité absolue de faire la chose radicale, la chose nécessaire, la seule qu'il demande : le suivre. On lui dit : Dieu, tu as raison, mais tu es si terrible ! Vois, nous ferons tout, tout, l'impossible, pourvu que tu nous dispenses de te suivre. Ne nous oblige pas à renoncer à nous-mêmes, et nous te donnerons tout le reste.

♦ Vivre de ses rentes est aussi avilissant que d'avoir des esclaves ; c'est la même chose, du reste : esclaves indirects.

◇ Ne forcez pas votre talent : Si vous êtes une canaille, vivez comme une canaille ; si vous êtes demi-honnête homme, vivez comme demi-honnête homme ; si vous êtes honnête homme complet, vivez comme tel ; mais, toujours, marchez du côté où sincèrement vous voyez la lumière ; et peu à peu nous marcherons quand même tous dans la même direction et nous nous retrouverons.

◇ Panthéisme ? ou dieu personnel ? — La belle discussion ! Qu'est-ce qu'une personne ? Pouvez-vous vraiment distinguer ma personne, ce que vous appelez ainsi, de l'île de Darse que je vois là-bas sur la mer, son grand plateau coupé à pic aux deux bouts ? Supprimez de ma conscience Darse, l'océan, ce bateau, mes souvenirs de Suisse, du Japon, d'Amérique ; enlevez le soleil et la lune, que reste-t-il de ma *personne* ? Etes-vous sûr que ma personne se distingue nettement, par discontinuité brusque, de toutes ces choses qui nagent en elle ? Non ? Si donc ma personne « coule » dans tous les objets qu'elle perçoit, pourquoi ne voulez-vous pas que votre Dieu *personnel* en fasse autant, et ne soit en partie, comme moi-même, en toutes ces choses, et ne devienne identique, plus ou moins, à ce dieu du panthéisme que vous anathématisiez ? Ces discussions n'ont pas plus de rapport avec la religion que l'émotion poétique n'en a avec le papier sur lequel, par des signes symboliques, un homme a essayé d'exprimer son émotion. Cela n'a rien à faire avec la religion, ces choses misérables, sèches, hargneuses, théoriques.

◇ Ce que les vrais esclaves de cœur peuvent le moins supporter, c'est un homme libre ; ils détestent plus que tout autre celui d'entre eux qui s'est libéré.

◇ Amis, prenez garde que le fait que vous vivez ne soit une limitation pour les êtres qui vous sont les plus chers, vos enfants. Si papa et maman avaient été en vie, j'aurais eu,

sans la moindre contrainte de leur part, par l'atmosphère très chère seulement, encore plus de peine à être indépendant, à aller où je devais aller.

◇ L'église « orthodoxe » est semblable à une société scientifique qui dirait aux savants, ses membres : « Je suis ici pour vous donner la vérité acquise (chacun de vous est combien insignifiant comparé à la vaste masse d'expériences que je représente, que j'ai dans mes cartons !) et je ne vous demande en rien un courant inverse, ni de m'envoyer le résultat de vos petites expériences personnelles. Quel orgueil de croire qu'elles puissent avoir une valeur quelconque comparées à ma masse ! »

Avec cette différence très grave : que les choses religieuses sont bien plus importantes que les choses scientifiques.

Une société scientifique procédant ainsi, semblerait, au premier abord, ne pas diminuer beaucoup sa puissance. Elle tarirait un petit filet d'eau, sans diminuer le gros flot de science acquise ; mais sa vie serait tuée dans son essence. Si on avait procédé ainsi dès le commencement, elle n'aurait tout bonnement pas pu naître ; en procédant ainsi, elle tarit peu à peu la source du sang nouveau qui seul empêche la pourriture.

Les hommes *vivants* disent : l'Eternel se révèle et se révélera dans une infinité de sources dispersées dans l'espace et le temps. Vouloir fermer la porte à ce fleuve, c'est prétendre s'en tenir au fini, au lieu de laisser entrer l'infini... C'est choisir la mort au lieu de la vie.

◇ Toute cette moralité voulue est atroce. Vous n'avez pas le droit d'être moral, si ce n'est votre joie, votre plus haute forme artistique. Lutter pour une vie haute exactement comme le poète lutte pour faire un beau vers, dans le même esprit, pour l'amour de la chose même.

◇ Coucher de soleil sur le désert, indescriptible. Tâche de te rappeler le soleil qui s'en va dans du sang, la lune qui regarde, une petite étoile timide, légère d'abord, entre elle et le soleil, dans le mauve... Finesse. Même les gens grossiers qui peuvent voir de telles choses sont fins.

Le soleil s'en va là-dedans ; et ensuite la lune laisse tomber son écharpe de dentelle d'argent sur la mer ; elle court ; de petites étoiles se sont allumées pour changer le jeu, le rendre plus léger encore... Eternel!...

◇ Toutes ces belles choses qui ne reviendront plus... il faut les confier en esprit à la garde de l'Eternel, en qui tout ce qui est beau *est* à perpétuité.

Les poètes, les braves gens, les gens généreux *ne meurent pas* ; leur compagnie ne peut pas faire faillite, elle est insubmersible, parce que toute leur fortune est répandue dans toutes les affaires du monde.

◇ *Port Saïd*. — Maisons ornées de prospectus de steamers — comptoirs, cafés français, cinématographe, blennorrhagie guérie en 3 jours par l'uréthrol... Digne cité pour être opposée à ces plaines de sel ! Tout est mort, dans ce commercialisme ; atroce raison de ne plus exister. Qu'est-ce qu'ils me font, ces gens, pirates sans pittoresque, assassins inconscients ; « leurs affaires... » ? — Pauvres mines d'enfants levantins déjà vicieux !

La guerre peut tourner comme elle veut en Europe entre des gens dont l'âme subliminale se condense à distance en ordures pareilles. Voilà ce que le siècle actuel produit ; ce qui est la vraie représentation de l'esprit du temps.

◇ Vous vous indignez de cette guerre. Vous êtes-vous indignés des injustices quotidiennes qui la rendaient non seulement nécessaire, mais désirable ?

Ce n'est pas la guerre qui est terrible, c'est le manque d'harmonie qu'elle révèle. Or ce manque d'harmonie, les gens le tolèrent aisément et scandaleusement dans les questions sociales.

♦ Dans une lueur, de temps en temps, on voit bien que ce monde est épouvantable ; c'est par la foi seule que l'on peut surnager, revenir de cet abîme sans nom.

♦ « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » Cette parole qui paraît d'une dureté extrême est en fait la plus belle glorification de l'âme. Elle signifie exactement : Il n'y a pas de mort. Vous suivez une illusion amère.

♦ C'est une chose angoissante de voir les gens troublés, cherchant la cause des choses atroces que nous voyons. Angoissant parce qu'ils cherchent la cause ici et là, et pas en eux-mêmes. La guerre est là parce que les hommes la méritent : un poison circule dans le corps et sort tout à coup en abcès. La guerre, c'est l'abcès ; le poison, c'est l'égoïsme, et il est dans la vie de tous les jours ; mais ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il y est divinisé.

On nous a enseigné à l'école que le souci supérieur du citoyen suisse devait être l'indépendance de son pays : c'est un mensonge et le culte d'un faux dieu. Le principal service pour ceux qui ne sont pas encore arrivés à s'aimer, doit être la justice et l'organisation de la justice.

La paix commencera entre les nations le jour où elles renonceront à leur indépendance, c'est-à-dire au droit de disposer elles-mêmes de leur force armée.

♦ *En Suisse.* — Les socialistes se taisent, les Eglises hurlent avec les loups. C'est le moment, pour le Christ, de revenir ; la place est libre.

♦ *12 novembre 1914. Lettre au Conseil Fédéral.* — Je vous renvoie ci-joint les titres que j'ai reçus en héritage de mon

père, espérant que les événements actuels suffiront sans autre commentaire à expliquer le motif de cette restitution.

Je crois que les enseignements du Christ, tels que l'Etat les fait encore prêcher aujourd'hui dans des centaines d'églises, sont supérieurs aux conseils de la politique réaliste et du bon sens commercial et, à la longue, plus pratiques aussi. Veuillez faire de cet argent l'usage qui vous paraîtra le plus conforme à l'esprit dans lequel ces lignes sont écrites ; peut-être vaudrait-il mieux attendre quelques années encore avant de prendre une décision à cet égard.

(Annexe : 48 actions Nestlé, etc.)

◇ Seul sur une route difficile que je ne connais pas, avec un nombre incalculable de trous et d'obstacles ; personne dans cette contrée ; ils sont tous à cent lieues.

Au Japon, quand je voyais les gens qui passaient, je me disais : ce sont des étrangers, des Japonais ; naturellement, nous ne nous comprenons pas. Maintenant ici, en Suisse, il n'y a plus cette excuse. La vraie solitude est ici.

◇ Comme l'air est rempli d'âme, d'Esprit, là-bas ! S'enfuir là-bas en esprit — où les laideurs, je ne pouvais les voir, je ne pouvais les comprendre — quand l'air est irrespirable ici.

◇ Etre loin de cette méchante et vaniteuse Europe, près d'une vieille pagode en ruines !

◇ Le philistin, c'est l'homme qui, où que ce soit et comme que ce soit, prend *les choses* au sérieux, et met les choses, les objets, les actes matériels, au-dessus de l'âme qu'elles manifestent (toujours médiocrement) ; l'homme qui préfère deux millions à la poésie d'une feuille qui s'en va au vent. Philistin et païen, c'est la même chose. (Beaucoup de missionnaires américains au Japon sont philistins et païens ; la plupart des Japonais du peuple ne le sont pas.)

Le Christ était à l'antipode du philistin ; les choses n'existaient pas, Dieu seul vivait.

◇ Après cette faillite énorme de tous les bons sens et génies pratiques combinés, l'utopie redevient libre et n'a plus besoin de se croire impertinente, dressée contre un monde qui est fou.

◇ Il dit que je ne connais pas les hommes... je crois que c'est lui qui se trompe ; il n'en connaît que la surface mauvaise, il ne voit pas l'éternel qui est dessous, une étincelle d'éternel en chacun, la seule chose qui vaille la peine d'être considérée.

◇ Quand on a une idée qu'on croit grande, c'est dangereux de parler pour elle, car les idées sont en général tuées par les hommes qui les servent.

◇ En faisant ce qu'on croit bien, on voit sa vie se coordonner d'une manière singulière ; tous les détails de l'enfance apparaissent comme présents, comme exactement conformes et harmonisés avec toute la vie jusqu'au moment présent ; rien ne passe, et la mort est supprimée. Les « mauvais » d'autrefois n'existent plus, et les bonnes gens sont toujours là, plus souriants encore qu'autrefois.

◇ La justice, qui en veut ? Qui préfère la justice à son propre avantage quand personne ne le surveille ? Qui préfère la justice *en tout* ?

Quand il n'y aurait qu'un seul homme qui demande la justice, toute la justice et rien que la justice, il l'aura ; mais qui la veuille vraiment, envers et contre tous, et contre lui-même.

◇ Puisqu'ils font ces choses atroces, vous pouvez *a priori* être certains que vous n'êtes pas loin vous-mêmes de pouvoir les commettre ; cela appartient à tous en commun, ces horreurs. On peut très bien raisonner par continuité : il y a des

hommes capables de faire ces choses, nous sommes tous de la même étoffe, donc j'en suis capable. Et votre fureur aveugle prouve l'exactitude de cette remarque.

◇ Dimanche, c'est un jour où il faut *détendre*, faire tout ce qu'on veut, mais ne le faire que pour la joie, pour l'harmonie de l'esprit — et peu à peu, tous les jours doivent devenir dimanche.

◇ Cette absurdité [le don de sa fortune à l'Etat] a déjà eu un résultat considérable, énorme : pouvoir sortir avec paix intérieure au milieu de cette cohue d'ouvriers méfaits et dégénérés.

◇ Il y a longtemps que le christianisme aurait triomphé, si les chrétiens n'avaient pour principal objet d'étouffer le christianisme.

Il y a longtemps que le socialisme aurait triomphé, si les socialistes n'étaient tous des capitalistes en espérance.

Il y a longtemps que la justice aurait triomphé, si ceux qui la réclament ne s'empressaient de l'étouffer quand elle se dresse contre eux.

◇ La justice est une montagne vers laquelle on se met en route le matin, le cœur joyeux ; puis on découvre une niche commode ; on s'arrête, on s'installe, on pique-nique, on bâtit ; on ne bouge plus ; et le sommet n'est plus qu'une décoration du paysage qu'on célèbre avec ses amis en prenant le café.

Le christianisme est précisément cela : une décoration commode, comme le Mont-Blanc à l'horizon ; mais quel ennui, Madame, si le Mont-Blanc pénétrait réellement dans le salon !

◇ Si l'on dit : Toute la morale n'est que de l'égoïsme bien entendu, cela vous indigne, parce que vous sentez que la loi morale vous porte tellement au delà de votre moi étroit.

C'est vrai. Mais tout se concilie si l'on constate la merveille : cette chose au delà du moi étroit, vers laquelle la morale vous porte, est précisément votre vrai *moi* ; c'est à lui que l'égoïsme bien entendu, identique à l'altruisme le plus complet, se rapporte en réalité.

◇ Comme je vous aimerais, vous gens cultivés, intelligents, de la Société, qui avez du goût, de jolies choses, une jolie manière de parler, une jolie voix ; comme je vous admirerais et vous aimerais, si vous n'aviez pas sur la face ce chancre dévorant de l'égoïsme, de la peur économique, de la convention ; si vous acceptiez un rayon de l'éternel.

◇ Mieux vaut être au ban de tous les partis et de tout le monde que d'être complice.

◇ La noble société, grande, vraie, sereine, de ces deux ou trois théorèmes que j'ai compris ; — d'une montagne, — d'un sapin, — d'un vieil ami qui tâche toujours de voir le plus beau dans tout ce qu'on lui dit, qui supplée naturellement aux déficits de tout, qui fait crédit indéfiniment, et sera payé... tôt ou tard, ici ou là-bas...

◇ Absolument impossible de savoir ce qui m'arrivera demain, sans vouloir d'abord paisiblement ce que j'ai à vouloir d'ici à demain.

Métaphysiquement très important, et remarquablement d'accord avec la règle chrétienne, par exemple le Sermon sur la montagne : « A chaque jour suffit sa peine. »

◇ Il y a le langage socialiste qui est odieux, et le langage ecclésiastique qui l'est aussi, et cependant c'est là *derrière* qu'est la vérité.

◇ L'immoralité économique est maintenant le péché par excellence. Ils ne le voient pas, parce qu'ils sont tous dedans :

les pauvres par leur désir, autant que les riches par leurs actes. Mais les riches sont les plus coupables.

◇ A chaque ami qui meurt, une action énergique, puissante, qui montre qu'il est ressuscité, éternel.

◇ Pendant que je calculais les moyennes des lectures faites aux colonnes de mercure, donnant le vide aux différentes pentes du tuyau d'échappement de la nouvelle turbine à action ; pendant que je calculais ces moyennes, une toute petite sphère de mercure, tombée de je ne sais où, est venue courir sur mon papier, toute fine et brillante, le point mathématique brillant, souriant, concentrant le pauvre rayon tombant de la fenêtre ; rayonnement minuscule ; et si fine, si charmante au milieu de tous ces chiffres neutres... Comme elle riait sur ce papier, toute minuscule qu'elle était, et si légère, si incroyablement sensible à la pente naturelle du papier (être parfaitement sensible à la vraie pente, si faible soit-elle !) qu'elle semblait vivante, courir de son plein gré sur mon papier absolument plat, cette étoile égarée dans ce calcul ; un sourire singulièrement aigu, perçant, net, franc, de petite virgule infime, éclatante, juxtaposée naturellement à une petite virgule d'ombre infiniment menue (l'ombre de la boule de mercure) ; être singulier, qui courait çà et là, comme au gré de ce que je pensais (car je pensais furieusement, lourd et pénible et angoissé à ce moment). Elle est venue tout exprès, une joie terriblement froide et charmante. Cette goutte de mercure, dans sa mobilité, se moque singulièrement de ces choses compliquées. Elle est simple et sphérique, elle est sans couleur, elle réfléchit simplement tout ce qui passe.

Ce dont il s'agissait, c'était ce lourd, assommant, pénible, abominable mensonge social, contre lequel je gémissais.

◇ Sagaces calculateurs, constructeurs intelligents, ouvriers précis et consciencieux, voilà ce qui fait une bonne maison.

Ce serait beau si un esprit de joie, de satisfaction, la pénétrait du haut en bas. Cet esprit est essentiel ; il faut qu'il soit cultivé hors de l'usine, dans la famille, la ville ; qu'on aime à se soutenir, à être ensemble, en présence d'un esprit supérieur.

Avril 1915.

◇ Politiquement : un tunnel parfaitement noir où pas la moindre lumière n'apparaît plus, ni devant, ni derrière. A Dieu vat.

◇ C'est clair, on ne peut voir et comprendre certaines choses qu'après en avoir réellement fait et voulu certaines autres selon sa conscience ; de là l'absurdité des dissertations philosophiques, morales, sociales, à grande distance. Faites, avancez, et vous verrez. Ce n'est qu'un principe interne qui peut vous conduire sûrement, et non pas vos calculs.

◇ Cette fameuse âme moderne : un mélange de satisfaction, de suffisance, de vanité, ... de peur et de désespoir devant les choses que, quand même, l'intelligence et la mécanique n'atteignent pas.

◇ J'ai l'impression permanente, constante, que nous nous mouvons dans un énorme mensonge.

Détails infimes qui, additionnés, font une montagne.

◇ L'ironie est un masque qui vous cache à vous-même et qu'on doit se mépriser de porter.

◇ Parler avec un air supérieur à un enfant, c'est une marque certaine de vulgarité : cela marque l'importance attribuée à la matière, à la dimension ; l'incapacité de voir la noblesse ailleurs que dans des kilomètres cubes.

De même parler avec familiarité à un enfant, c'est de la vulgarité. Un enfant, c'est l'être encore distingué.

Comme les Japonais sont fins à cet égard !

◇ Si les meilleurs se défendent avec acharnement contre toute espèce de prophète, ce n'est pas par orgueil seulement, mais surtout à cause de l'intuition profonde qu'en somme chacun ne peut employer qu'une vérité qui lui vient de sa propre profondeur, que *sa vérité*. Il ne faut pas imposer de systèmes aux gens, mais seulement les mettre dans la position, dans l'atmosphère favorable au développement de leur propre germe.

◇ L'horreur qu'inspire la religion manifeste cette pensée très juste : mieux vaut rien du tout que cette cuirasse extérieure qui prétend prendre la place d'un développement vivant.

◇ Vous parlez toujours de cette guerre comme si ce n'était pas vous qui la vouliez : votre guerre, la guerre dont vous êtes responsable ; votre guerre à vous, personnelle.

◇ Si j'ai tort, eh bien ! vous tous, mes amis, vous aurez raison pour moi.

◇ Péguy est de l'ordre du Christ.

◇ « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. » Les infâmes ! qui emploient ce mot pour défendre leur rapine : la rapine qui écrase la vie de l'esprit chez les pauvres en les réduisant à la misère, — alors que ce mot a été dit contre les envieux qui voulaient étouffer la vie de l'esprit sous prétexte d'économie.

◇ Certes, sans Dieu nous ne pouvons rien faire ; inutile de se démener ; encore faut-il être au moins malléable dans sa main et mettre sa vie à son service, s'il la veut.

◇ Tout est esprit. — Si vous croyez que tout est esprit, montrez-le en ne vous attachant pas à tout ce qui est matière.

Non seulement vous trahissez la religion, mais vous vous trahissez vous-même, vous trahissez ce qu'il y a de plus beau dans la vie : l'harmonie avec les hommes, simplement pour mieux vous loger, mieux manger, mieux boire.

C'est un marché de dupe, de lâcher l'Éternel pour ce prix.

◇ Vous dites que vous voulez la justice entre les peuples. Comment le croirais-je puisque vous ne voulez pas la justice entre les hommes ?

Le seul salut dans ce conflit, dans ce tourbillon, c'est d'aller paisiblement, au fur et à mesure, où il faut aller.

◇ Le plus grand luxe qu'un chrétien pourrait s'offrir serait de se débarrasser de son argent, si cet argent est une barrière entre lui et les autres hommes.

Heureusement qu'ils ont une femme ou un enfant qui leur sert de paravent contre ce brûlant désir de se mettre ainsi en paix avec les autres !

◇ Toute cette société, héritages, dîners, fracs, phrases, belles paroles, sourires (pièces de cent sous à l'arrière-plan, omniprésentes), elle m'ennuie terriblement, elle est mortellement fausse. Je préfère un monteur, deux monteurs qui savent leur affaire, ont un instinct délicat, raffiné, qui sont d'honnêtes gens, pas affairistes, contents, à leur besogne, des hommes ; pas complets, c'est entendu, mais vrais.

◇ Les vendeurs ne sont plus dans le temple. — Si ; ils sont dans la partie la plus obscure du temple : dans votre cœur.

◇ Aujourd'hui un homme riche ne peut pas être un chrétien ; cela allait peut-être encore du temps du Christ, quand la propriété était foncière et la richesse patriarcale. Aujourd'hui que la richesse est la rente principalement, et que le riche ne peut plus peiner avec ceux qui lui font sa richesse, directement, la richesse est devenue la vraie immoralité, celle qui fait mourir les gens, âme et corps.

◇ Vous êtes des gens riches, prudents, raisonnables. Le désir de la justice — ce premier pas vers l'amour du prochain dont vous parlez toujours — n'est pas même suffisant pour vous faire détendre d'un cran votre prudence, votre fameuse prudence pour vos vieux jours, pour vos enfants, vos résidences, vos jardins, etc. Vous parlez et ne faites rien, et ce serait si peu de chose qu'on vous demande. Ainsi je suis fatigué de vous voir. Allons nos chemins séparés jusqu'à ce qu'autre chose nous rapproche.

◇ Ils passent outre à la haine sans se demander : cette haine n'aurait-elle pas sa cause dans mon injustice ?

◇ Les chrétiens sont tombés tellement bas que si quelqu'un exprime sa sympathie pour les pauvres, on lui dit : « Qui vous a rendu si socialiste ? » et non pas : « Qui vous a rendu si chrétien ? »

◇ Le principal devoir, le devoir des gens sérieux est devenu « gagner de l'argent ». L'homme est élevé pour ça.

◇ Leur christianisme est tout ce qu'on veut, sauf une chose dont on puisse se servir.

◇ Notre monde se caractérise par une acceptation momentanée des choses les plus bêtes et les plus criminelles. Et les gens disent : « Cela sera toujours ainsi » — ce qui veut dire : je suis un lâche et un criminel et je compte bien le rester indéfiniment.

◇ Quand cette guerre sera finie, la vraie guerre commencera.

◇ J'aime mieux mourir, et laisser toutes les fabriques, usines, sociétés de consommation, banques, envahies peu à peu par les liserons, que de continuer cette vie plate, sans foi, sans idéal. Vous me dites : « Mais, Monsieur, avec cet esprit-là, on ne calcule jamais une turbine qui marche convenablement. » — Eh bien ! pourquoi en calculerait-on ?

♦ La redingote noire, les lunettes d'or, le front rouge de vacher-mathématicien, les honnêtes souliers à bouts ronds, à épaisse semelle, de l'honnête Leutenegger, Bâlois solide, descendant de Bernoulli, qui vient parler à la société des techniciens de Baden, et en termes clairs, sans aucune pose, sans aucune prétention, avec la clarté du Monsieur-qui-sert-l'Éternel-et-ne-pêche-pas-en-eau-trouble, et ne pêche pas pour lui-même (faiblesse fréquente du Welsche). Il explique gentiment, comme à l'école primaire — c'est-à-dire comme il faut quand on veut être compris —, les notions fondamentales du calcul des probabilités. Honnête homme parlant à d'honnêtes hommes : des gens qui travaillent, qui gagnent leur pain. (Entendez-vous, pauvre Madame, qui êtes affairée par les thés et le Lyceum, et les réceptions d'artistes qui n'en peuvent mais ?)

Comme il est solide et vrai, ce Leutenegger, et bien posé, à côté de ce tableau où il y a tous les coups possibles à faire avec deux dés ; comme c'est clair, sain, équilibré. Bon vieux pays, Helvétie ; ces gens-là sont honnêtes, ne tueraient personne, ne mangeraient personne.

Rien qu'à voir les bouts ronds de ces souliers, et les pantalons en étoffe noire, solide, un peu trop courts, un peu raides, comme montés sur des tiges de bottes, et ces grosses semelles, on sent la tradition, l'éternel, la justesse, la justice. Cette redingote noire mise par cette soirée étouffante pour faire honneur et respect à son auditoire ! Mon vieux confédéré Leutenegger, je te regarde, je regarde ça comme de la galerie, comme du balcon. Je ne suis plus de cette fête où l'on respecte les habits prescrits ; mais, du balcon où je suis, je ne puis pas assez dire ce que j'aime cette solidité, cette honnêteté, cet ordre, cette tenue, et quel beau prêche c'est que cet homme solide et paisible qui parle devant son tableau noir, avec l'allemand vigoureux, pas figolé, des Suisses qui parlent le haut allemand, avec son parapluie de paysan ou de mathéma-

ticien, mi-coton (avec une courbure visible, un ventre entre l'élastique et la pointe... et non pas conique, droit, pincé, comme le parapluie des gens distingués). Il explique les tableaux en papier qu'il a soigneusement fixés avec des punaises sur le tableau noir.

C'est la même race que Linder¹ : ordre, fidélité, modestie devant son sujet, devant le monde ; conscience ; pas l'ombre de pose ; individualité complète, parfaite, parce que fondue dans l'œuvre à faire.

Quelle peine il a fallu à l'Eternel pour aboutir à quelque chose d'aussi bien, d'aussi parfaitement droit, plein, vrai !

◇ Une vie : Quel immense labeur ! que de détritrus, que de fumier il faut accumuler pour produire une toute petite fleur.

◇ Un caillou de silex perdu dans la montagne de craie molle.

◇ Bon gré, mal gré, je sens que je suis de la même église que ce Péguy.

Péguy était un prophète... Comme les spiritites ne lui ont pas fourni de pied de table de la dimension voulue, et faute de mieux... il s'est réincarné en moi (!)

◇ Karlsruhe bombardé par 23 avions français, anglais. Je trouve ça beau, encore, au fond de moi-même.

C'est une division étrange contre soi-même ; telle expédition, magnifique, enthousiasmante, parce que ce sont des Français ! Pauvre enfant, il faudra mourir.

◇ Voilà vingt siècles de christianisme ; nous sommes engagés dans cette affaire, encore, toujours.

Eternel, pourquoi ?...

◇ Il y a une chose qui doit frapper les chrétiens ; c'est non seulement le mépris où le christianisme est tombé chez les

¹ Ami de Pierre Ceresole, professeur d'histoire naturelle.

hommes, mais encore la conscience que ce mépris est au fond mérité et naturel.

◇ Nous sommes cette génération unique qui, au collège, rêvions encore de machines à voler, d'ailes, et qui, à trente ans, avons vu les hommes voler.

Cette chose unique, incroyable, cette division inouïe que plus personne né après ne pourra se représenter exactement : les hommes nés après nous auront tous vu, dès leur plus tendre enfance, des hommes avec des ailes ; l'aile humaine leur sera aussi évidente que la roue.

◇ J'ai le droit de repousser l'Etat qui fait la guerre, si je le repousse quand il veut défendre ma propriété.

◇ Les systèmes les plus vastes sont moralement les plus imparfaits :

Si les cellules du corps remplissaient leur devoir aussi mal et égoïstement que les individus dans l'Etat, l'individu mourrait immédiatement.

Si l'individu, le citoyen de l'Etat, remplissait son devoir aussi mal et égoïstement que les Etats dans l'humanité, l'Etat mourrait instantanément.

◇ Forel et les abstinents traitent l'alcool de poison : du point de vue de l'estomac ils ont raison ; mais d'autre part si ce poison servait à en chasser un plus grave du cerveau des gens : cette humeur acariâtre, séparatiste, fanatique, limitée, fermée, individualiste, incommunicative de beaucoup d'abstinents, l'explosion de ce contre-poison vaudrait qu'on suspende son jugement.

◇ Cette merveilleuse parabole du royaume des cieus qui est le trésor unique pour lequel on jette tout le reste par la fenêtre ! Comme l'industrie, le coffre-fort, la chimie empêchent de voir ça ! Ce papillon bleu de ciel qui porte un X blanc, deux lignes

blanches en croix sur fond azuré, c'est lui qui vient me chanter la gloire de l'Eternel, la gloire unique.

◇ L'apparition, dans le monde, de l'intelligence, de la pensée humaine, a-t-elle été un accouchement aussi douloureux, aussi pénible que l'apparition du cœur chrétien ?

◇ L'amour qui n'a pas pour base la justice, le désir de justice, n'est que faiblesse ou partialité criminelle. C'est ce que l'évangile veut dire quand il professe cette chose énorme d'aimer Dieu plus que soi-même, plus que ceux qui vous sont le plus cher.

◇ Nous avons un héritage infiniment précieux : c'était la doctrine chrétienne ; nous l'avons abandonné, nous avons refusé cette succession comme disent les avocats, pour pouvoir accepter celle de l'or (du peu d'or) qui nous est laissé. Nous trahissons paisiblement l'Eternel.

◇ Avec ce qui vous est sacré, on ne peut pas faire de l'argent. Cette transmutation est le blasphème.

◇ Je suis résolu à ne pas tomber, et si je tombe, *ce n'est qu'un rêve* ; en vérité, je ne tomberai pas.

La garantie, c'est l'Eternel ; tomber veut dire précisément lâcher l'Eternel ; on ne tombe pas, par définition, si on tient à lui.

◇ Dieu soit loué ! avec cette guerre la vérité revient sur la terre, on voit nettement où nous en sommes et ce qu'est ce christianisme patriotique.

◇ La folie d'un individu qui met la morale avant les affaires, l'harmonie avant la vie matérielle, la vraie vie avant la vie apparente.

SOUS LE SIGNE π

C'est le titre que Pierre Ceresole donne au Carnet qu'il remplit en 1915, pendant la seconde année de guerre. Il est entré comme ingénieur dans la maison Brown-Boveri, à Baden, en janvier 1915.

- ◇ Une voix ne crie jamais absolument dans le désert.
- ◇ La paix, l'ordre, l'harmonie, ce n'est pas une nécessité chrétienne seulement : c'est un besoin mathématique.
- ◇ Ils ne veulent pas créer des hommes forts ; ils veulent avoir des enfants commodes.
- ◇ Il se peut que le christianisme soit impraticable, impossible à vivre, absurde ; mais alors ne mentez pas, ne parlez pas de christianisme.
- ◇ Faut-il que ce soit fort, pour que malgré eux, tout en faisant le contraire, ils soient irrésistiblement poussés vers ce flambeau. Pêle-mêle, de travers, en trébuchant, à reculons, en roulant, en grimaçant, ils sont poussés vers le flambeau de l'Eternel.
- ◇ Comme ils sont beaux et bien, quand ils combinent un achat ou une contrebande de cuivre ou de soie ! Mais comme ils sont grotesques à la tribune de tir fédéral ou dans leurs journaux, quand ils parlent d'idéalisme, ou mentionnent dans une phrase bien sentie « Le Dieu de nos pères » !

◇ Vous voulez que je me soucie de la mémoire de mes parents ? Mes parents ne sont pas morts ; ils vivent, ou plutôt j'ai à me préoccuper qu'ils vivent, qu'ils puissent vivre avec moi, — en faisant ce qui me paraît juste.

◇ Nous devons songer à nous armer contre la mort, en nous mettant, dès maintenant, hors de son atteinte.

Le moyen est de ne pas nous servir nous-mêmes, mais l'éternel, — et, pratiquement, de vivre simplement.

La mort ne touche que ce qui est mauvais ; les belles choses survivent, les vraies survivent éternellement.

J'écris ces lignes à la mémoire de mon père, et à l'intention de ceux qui ne voient pas qu'il est toujours vivant, que ses qualités bonnes et généreuses ne peuvent pas périr, qu'elles appartiennent à jamais à la seule réalité profonde, à l'harmonie universelle : beauté, vérité, amour.

Périsse donc tout ce qui ne procède pas de cette trinité divine.

◇ Le vrai Suisse : Davel ; rien de méchant, tout idéal et douceur. (Pas pratique, lui non plus !)

◇ Cette rayonnante lumière qui est venue, si paisible, si douce, il y a deux mille ans, et que nous avons immédiatement crucifiée.

◇ Servir l'Eternel.

Apprenez à vos enfants à craindre l'Eternel afin qu'il soit là, quand il faudra, pour les défendre *contre vous-mêmes*, votre manque de foi, vos faiblesses, et qu'il réussisse chez eux ce qu'il n'a pas réussi chez vous.

◇ Elle tient à son argent pour élever des clubs aux ouvriers. Il ne faut pas leur élever des clubs ; il faut leur donner la justice, l'exemple de la justice.

◇ Comme cet esprit de bonnes œuvres est abominable : cet esprit qui se tient les pieds au chaud, l'âme au chaud, en jouissant de soulager les souffrances des pauvres ; qui bénit au fond l'Éternel qu'il y ait des pauvres bien souffrants pour qu'on s'en fasse des chaufferettes d'âme.

Voyez aussi la joie de ces femmes qu'il y ait des blessés et des mourants à soigner. Elles sont fâchées quand ces mourants cessent de passer.¹

◇ Soulager la souffrance des autres, y trouver sa joie, c'est une trahison, si vous n'avez pas d'abord cherché la justice, la dure, pure justice, dans toute sa grandeur. C'est pourquoi votre charité est maudite, et plus pernicieuse que le péché des païens.

◇ Être libre dans la vérité.

◇ Je ne suis pas meilleur qu'eux ; pas meilleur que ceux qui vont au bar, au bordel ; et dans une certaine mesure, j'estime qu'ils ont plus raison, qu'ils sont plus naturels que moi.

Ils cherchent ailleurs la même chose — une chose que je veux comme eux, mais de meilleure qualité, de qualité qui dure, de qualité éternelle.

◇ Ce n'est pas pour notre indépendance qu'il convient de nous passionner maintenant. De cette indépendance des peuples, on en voit les fruits... Il convient de se passionner pour la volonté actuelle de se soumettre plus tard à la décision d'un tiers qui vous forcera, contre votre désir, contre votre volonté, à accepter son arbitrage. C'est là que la civilisation commence : se mettre des bornes, mettre des bornes à son individu pour réaliser l'harmonie de l'ensemble.

◇ Du mensonge, on ne peut pas se dégager en une journée ; c'est une longue lutte, avec rechutes continuelles, et qui n'avance que par la grâce de l'Éternel.

¹ Trains de grands blessés traversant la Suisse, guerre 1914-1918.

◇ Eternel, donne-nous la férocité nécessaire pour aller droit, pour aller juste.

◇ Si vous avez foi dans la justice, si vous êtes prêts à vous sacrifier pour elle, vous l'obligez tôt ou tard à apparaître ; tard peut-être...

◇ Depuis quatre ans que je ne me suspends plus à mon portemonnaie, j'ai expérimenté que l'esprit est vivant.

◇ Chaque âme d'enfant, c'est l'Eternel qui encore une fois efface son ardoise en se disant : recommençons, voyons si cette fois ça réussira.

◇ Ou bien être le soudard complet, ou bien le chrétien prêt à souffrir avec courage. Entre deux, la tiédeur que l'Eternel vomit, doit vomir, à la longue.

◇ Les gens ont l'air de ne pas se douter de la force prodigieuse de la moindre pensée de justice, complètement désintéressée, c'est-à-dire procédant de la nature profonde de celui qui la manifeste.

◇ Avoir pour compagnon, compagnie, témoins, — témoins solitaires, glorieux, paisibles, — n'avoir pas d'autres témoins que la foule des bonnes actions ignorées qui ont été accomplies, dans l'ombre et le silence, par les meilleurs hommes.

◇ Il n'y a pas un atome d'excellence, ni force, ni beauté, ni intelligence qui soit *hors de Dieu*.

Une belle forme, un théorème de mathématique, un poème de Baudelaire, une belle machine à vapeur, un pied de table bien tourné, c'est l'éternel.

◇ Les meilleurs ne sont pas ceux qui font les meilleures actions (absolument parlant), mais ceux chez lesquels il y a le moins de mensonge, où le rapport entre l'idéal et l'action effective est le plus voisin de l'unité.

A cet égard, je suis un des plus mauvais ; l'Éternel m'a parlé plus nettement qu'aux autres — et je ne suis guère différent.

◇ Soyez juste et peu à peu vous verrez l'éternel se préciser, se fixer, se durcir, devenir cristal solide, appui réel.

◇ C'est certain que tout homme de goût préférera aller en enfer avec Baudelaire et M^{me} W. qu'au paradis avec ma tante Z !

◇ Donner de l'âme en passant aux pauvres choses qui n'en ont pas : un pauvre mur de fabrique, quelques mauvaises herbes entre les pavés ; des choses qui voudraient avoir une âme, qui n'en ont pas plus que les peuples modernes.

◇ Jésus-Christ, quel personnage radieux ! Je vous propose de passer sur le ventre de tous les théologiens, sans le moindre scrupule, et de tous les savants. S'il n'a pas existé, ça nous est parfaitement égal, — puisqu'il existe, maintenant.

◇ Regardez les soldats européens aux colonies ; vous voyez assez nettement du premier coup que ce ne sont pas des messagers de l'éternel. — De la civilisation, dites-vous ? — Certes ; et de quelle civilisation !

◇ Les Latins se distinguent par leur facilité à mentir aux autres, et les Germains par leur facilité à se mentir à eux-mêmes.

Les deux choses s'expliquent : quand on ment aux autres on est plus facilement en garde contre tous les menteurs, et soi-même en particulier.

◇ Tous ces pauvres garçons qui ont la gueule pleine de terre, et des vers dans les yeux, — par malentendu — ; et nous sommes là à faire des finesses économiques et politiques ! Toute cette mort et cette pourriture, ce n'est rien. Mais c'est la haine qui est affreuse.

◇ Au Moyen Age, l'Eglise chrétienne, c'était la beauté, la vérité et la bonté du temps.

Aujourd'hui, l'Eglise officielle — sauf le lumignon — est devenue la laideur érigée en vertu, la peur de la vérité et l'égoïsme.

Vous voyez bien que la religion n'y est plus.

◇ Le veau d'or est merveilleusement installé. C'est un veau, et il est en or, pas d'erreur. Ici, c'est la grande et belle fête du veau d'or.

◇ Ce qu'on appelle le hasard est infiniment harmonieux. En mathématique d'abord ; et bien plus finement et profondément dans la vie, où le hasard, ou plutôt l'indépendance organisée, devient la volonté de l'homme et la volonté de Dieu.

◇ Nous avons une religion radieuse de courage, de force, d'humilité, de douceur, de pureté. Ils en ont fait le culte de la prudence et de la pièce de cent sous.

◇ Il n'y a qu'une chose que j'aie faite proprement ; c'est de lâcher mon argent au moment où il me brûlait les doigts.

◇ Une chose pénible, une chose excessivement douloureuse, une chose qu'on ne peut pas demander à un homme (contre traitement fixe), c'est de *penser*.

◇ Pourquoi je n'oserais pas montrer une Revue de théologie à ma pension, où ne mangent que des ingénieurs ?

On peut publier des niaiseries partout et sous toutes les formes, excepté sous couleur de religion.

◇ L'immense privilège d'être dans une usine où l'on fait du bon, du beau, du noble travail.

L'atelier : sanctuaire plus imposant et réjouissant qu'une cathédrale. Que de justesse, de précision, de justice matérielle au moins dans tous ces tours, ces raboteuses, fraiseuses ! La

moindre infidélité dans la construction, et la machine ne peut plus marcher. La beauté, la noblesse de ce merveilleux travail de précision. C'est ce qui sauve ces âmes mercenaires.

◇ Cet esprit de prudence pour ses vieux jours, c'est précisément celui qui a poussé les Prussiens à envahir la Belgique et les Belges à envahir le Congo.

L'esprit de défense anticipée préféré au service immédiat de la justice.

◇ Dieu qui m'a médiocrement fourni de tendresse, m'a donné un esprit géométrique assez vigoureux. La chaleur du cœur fait faire les choses les plus douces, les plus belles. Pour d'autres ouvrages, Dieu vous retire la chaleur du cœur et donne l'esprit géométrique, la vue nette des injustices. Peut-être la chaleur du cœur reviendra-t-elle ensuite,... après.

Beaucoup d'entre vous ont la chaleur du cœur. Moi, j'ai reçu cette vue géométrique des choses. C'est une forme, quoique inférieure, de la révélation ; et il faut que soit présenté le témoignage qui nous vient de ce côté aussi.

◇ Que tout ce sang vous soit un avertissement ; dites-vous que vous pouvez écarter la nécessité d'être des meurtriers, si vous consentez aux lourds sacrifices matériels que Dieu vous demande.

« Et comme il avait de grands biens, il s'en alla tout triste. »

◇ Plus on avance en âge, plus on voit cette montagne du Christ se dresser à l'horizon ; cette immense, pure, haute, triomphante, radieuse pyramide.

◇ Ce qu'il faut s'empresse de faire, c'est d'enlever toute poésie de justice et de grandeur à ces ignobles hécatombes... Elles sont grandes par l'énergie déployée, mais misérables par le résultat.

◇ Il est bon qu'ils aient cette guerre pour comprendre que l'injustice économique touche naturellement au meurtre et à l'assassinat.

◇ En moi ne réside pas l'ombre d'une valeur quelconque ; celle qui peut apparaître ici n'est qu'une résonance, un reflet emprunté à l'éternel.

◇ Vous les combattrez en rendant hommage à ce qu'il y a de bon chez eux ; en tâchant d'acquérir leurs qualités, et en évitant avec énergie de répondre à leur violence, à leur dureté, à leur injustice, par d'égales violences, duretés et injustices ; en résistant jusqu'au martyre au désir de la vengeance.

◇ C'est la masse d'esprit prussien qui existe hors de l'Allemagne qui rend l'esprit prussien à l'intérieur de l'Allemagne si dangereux, si nécessaire à l'Allemagne.

◇ Leur église, c'est la mort, et même la mort sans dignité, sans décence. La mort qui n'a pas même l'avantage du silence, la parure du silence. La mort la plus horrible qu'on puisse imaginer ; la mort bavarde, qui noie l'infini dans un flot d'éloquence creuse comme un tombeau.

◇ On devrait pourtant oser dire à des chrétiens que l'idée du Christ n'est pas aussi bête qu'elle leur paraît et qu'ils le déclarent à tout venant, quand on les presse d'être conséquents.

◇ De cet éclair d'il y a deux mille ans, cet éclair qui a sillonné le ciel à l'apparition du Christ, le monde est encore aujourd'hui tout ébloui, tout affolé, tout illuminé.

Le reflet du reflet du reflet, à travers cinquante générations... et la présence réelle du Christ vivant est encore assez forte pour nous clouer de stupeur.

◇ Pour certaines besognes dures, l'Éternel vous donne une peau dure ; il ne faut jamais avoir honte de sa peau, mais faire, pour le compte éternel, les travaux spéciaux dont elle vous rend capable.

◇ La différence entre le physicien et le juriste, c'est que le premier se rend, en général, compte que le monde est ouvert et continue à s'enrichir, à s'approfondir par un bout ou par un autre.

Le physicien, le savant positif croit à l'apparition de nouvelles choses, à la profondeur inépuisable ; il est plus voisin de l'enfant.

Le juriste croit essentiellement que les choses sont fermées et continuent à se mouvoir indéfiniment dans les mêmes formes plus ou moins modifiées transmises par Papinien. Le juriste est l'homme raisonnable par excellence, prémuni contre toutes les utopies et folies évidentes... telles que l'aviation ou la justice.

◇ Quand on organise et exerce une armée, ce n'est manifestement pas dans l'intention de *rendre le bien pour le mal*, et cela ne constitue manifestement pas un témoignage de confiance dans la puissance intrinsèque de la justice seule.

C'est l'idée que seule la crainte du contre-coup matériel peut retenir les gens de commettre une injustice, qui inspire cette organisation. Donc la négation de Dieu.

— Mais, dites-vous, nous ne ferons en tous cas que nous défendre. — La défense elle-même peut être injuste, quand il est entendu qu'on ne défendra jamais que soi et jamais les autres. C'est là que les Suisses sont pauvres.

◇ On rencontre de braves gens jusque dans les bouges. Sur les prescriptions pratiques de la morale, les hommes ne sont pas d'accord.

Il y a deux choses sur lesquelles tous les hommes s'accordent : c'est qu'il faut éviter le mensonge, et de faire souffrir les autres. Il n'y a que ça — et ce n'est pas très révolutionnaire — parce que le reste s'en déduit presque.

◇ Tout ce qui empêche l'harmonie entre les hommes de s'établir, et *cela seul*, est antireligieux.

◇ Cette civilisation est abominable, qui fait de l'amour un établissement matériel dans le monde : lit et salle à manger. Cette confusion empoisonne tout. Aussi le mariage est-il souvent impossible à ceux qui n'ont pas connu l'amour hors de lui, avant lui ; à moins que ce ne soient des âmes très médiocres, ou très simples, ou très privilégiées...

Mais l'ombre de ce portail de prison effraie les chevaux ombrageux.

◇ La mort est une opération, un choc, qui ne laisse subsister de l'homme, de l'être, que sa composante parallèle à l'éternel ; et elle détruit donc radicalement le corps.

La vie est un travail de cardage qui, à travers de longs efforts, doit augmenter de plus en plus le parallélisme éternel.

Indestructibilité de la composante éternelle (parfaitement harmonisée).

◇ Chaque fois que la violence semble nécessaire, c'est le signe qu'il y a quelque part un malentendu ou une maladie, et que la violence, précisément, doit être évitée.

◇ La marche du christianisme est une ascension dangereuse, on ne peut pas s'arrêter au milieu sans péril mortel : geler, devenir pierre. Des générations entières ont gelé en route.

◇ Il ne s'agit pas de diminuer votre horreur pour ce que les Allemands ont fait en Belgique, mais de la renforcer encore et de l'étendre à ce que les Européens ont fait aux peuples faibles avec lesquels ils sont entrés en contact, — et plus

encore à ce que vous faites vous-même vis-à-vis des gens économiquement plus faibles qui vous entourent.

◇ Et toutes ces églises, et tous ces instruments qui travaillent pour transmettre une vérité, la vérité chrétienne, que pas une personne sur dix mille ne paraît comprendre. Ainsi les êtres se transmettent la vie et aucun ne l'emploie.

◇ Il faut bien comprendre, pour écarter ce fameux altruisme qui empêche de faire son devoir, que : Vous ne servez ni votre famille ni votre patrie en vous montrant injuste en leur faveur. Vous armez l'éternel contre ces choses précieuses.

◇ Si vous ne vous méfiez pas toujours de lui, l'Éternel ferait des choses merveilleuses.

◇ Aussi longtemps que tous les hommes ne seront pas parfaitement bons, il n'y en aura aucun qui puisse l'être parfaitement.

◇ Ceux qui ont une lumière et la mettent sous le boisseau, ce sont des ennemis de la lumière. Ceux qui ne montrent pas de lumière, tout simplement parce qu'ils n'en ont point, ne sont pas des ennemis de la lumière ; ce sont des malheureux, voilà tout.

◇ Le Christ et les vendeurs du temple, le Christ et l'épée au fourreau... Peut-être qu'en cherchant bien on aplanirait ces contradictions. Mais peu nous importe. Mettons qu'elles soient irréductibles et qu'il y ait deux Christ. Nous choisissons l'un suivant notre conscience, et nous laissons l'autre, c'est clair. La conscience est *au-dessus* de toute autorité ; le Dieu vivant.

◇ Il y a dans l'Évangile des milliers de choses que nous ne comprenons pas, qui nous choquent, nous ennuiant et nous scandalisent ; mais les deux ou trois fortes, qui font toute la

vie de ce livre : aimer ses ennemis, ne pas résister au méchant, harmoniser, se sacrifier, — les choses frappantes, belles, les chrétiens maintenant les nient.

◇ Ce que le riche apprécie le plus dans ses richesses, ce n'est pas la jouissance matérielle directe qu'elles lui donnent ; mais c'est l'autorité, le pouvoir, l'assurance, la conscience d'être une chose importante, que cette richesse fournit.

Cet esprit est précisément le contraire de la pauvreté en esprit de l'évangile.

◇ Une religion qui fait grise mine à tout ce que la science apporte de beau et de solide parce qu'elle a peur, peur qu'on la supprime, qu'on l'enterre, — comme elle se sent déjà à moitié morte !

◇ Que tout le monde devienne chrétien, c'est trop demander ; mais que deux ou trois essaient de l'être, c'est ce qu'on pouvait demander.

◇ Puisque Dieu existe, et que son esprit vit en nous, à quoi sert-il de se disputer sur des points de théologie ? Il suffit d'entendre ce qu'il nous dit, en toute sincérité.

Il me dit deux choses : l'argent ; la guerre ; et de retourner à la fabrique le plus vite possible, et de faire mon ouvrage le moins mal possible.

◇ Les chrétiens ont des commandements, des règles précises ; ils les violent journellement en disant : Que voulez-vous, il faut bien vivre !

C'est la reprise du mot « *Not kennt kein Gebot* » du chancelier allemand.

A méditer, et à changer.

◇ L'église des gens raisonnables ; j'aime autant l'Etat allemand ; il a plus de nerf.

◇ Ce demi-christianisme, dites-vous, ça ne fait pas de mal. Au contraire, ça fait un mal énorme, ça entraîne les gens au mensonge.

◇ Vous dites : « Vous attribuez bien de l'importance aux richesses ! » — Remarque bizarre dans la bouche d'un riche.

◇ Céder, non parce qu'on est un lâche, mais au nom d'un principe, c'est une des choses les plus difficiles ; comme la revue ordonnée et systématique d'une armée sous le feu ennemi.

◇ Où Dieu se trouve la violence n'est pas nécessaire. Cette affirmation implique que Dieu est quelquefois quelque part ; ce que le plus grand nombre ne croit pas.

◇ Dieu, c'est la force qui anime et soutient l'homme qui, dans un domaine quelconque, fait une œuvre d'harmonie : œuvre de bon ouvrier, de vérité, de beauté, d'amour.

Celui qui ne fait rien, ou critique, ou analyse, ou polémique uniquement, ne peut voir cette force nulle part.

◇ Les roublards ne voient jamais que ce qu'on a toujours vu. Ils sont un résumé de la sagesse des nations, un compendium, une compilation des vérités utiles.

Les simples d'esprit et les enfants voient autre chose.

◇ De toutes les joies profondes que tu as, le monde est enrichi. De toutes celles que tu as manquées, il est appauvri.

◇ Il est difficile de connaître le but de la vie. Il semble que notre fonction essentielle soit de nous délivrer du mensonge, que ce soit là le vrai but ; que nous soyons pris dans un grand cauchemar et qu'il faille l'écarter.

◇ Quand on dit aux gens comment il faut faire, c'est qu'on imagine qu'en le disant on les aidera à le faire, on les poussera à le faire. On croit, autrement dit, que l'idée peut mener à l'acte ; (si on ne le croyait pas, on n'écrirait pas).

Or un écrivain qui écrit et n'agit pas, trahit de la manière la plus grave ce principe fondamental.

Une idée qui ne fait pas marcher son auteur ne fera marcher personne. Elle est morte.

◇ Le problème du technicien est le même que le problème du moraliste : Organiser des infiniment petits encore en désordre.

◇ Une turbine, c'est un ouragan embouteillé.

◇ Le seul moyen de vaincre définitivement, c'est de faire alliance avec tout ce qu'il y a de meilleur chez votre ennemi.

◇ Comme élément déterminant de notre volonté, il y a dans ce monde autre chose que des réalités ; les autres éléments sont des probabilités.

Cette vérité est triviale et ne devient remarquable que si l'on constate que la probabilité est irréductible à la réalité.

Ce ne sont pas des faits précis, ou des considérations réductibles à des faits précis, qui nous déterminent.

◇ La seule chose sacrée pour eux, c'est ce qui est pratique ; et le malheur c'est qu'au bout du compte ce culte du pratique conduit à la faillite pratique la plus complète. Ce culte, après avoir enlaidi, avili, dépoétisé leur vie, finit par la leur enlever complètement.

◇ « Vous vivez dans un rêve. » — « Vous, dans le cauchemar... »

◇ Qui ne veut pas se sacrifier à Dieu en viendra fatalement un jour à s'ériger en Dieu et à se sacrifier à lui-même d'autres êtres.

◇ Ce n'est pas être anarchiste que de refuser ses services à la société d'anarchistes dans laquelle on est né, précisément parce qu'elle est anarchiste.

◇ Dieu n'existe pas ; il agit, il harmonise.

◇ Quand on est ou quand on se sent en foule, le Dieu tombe à zéro ; à une platitude, une lâcheté, une misère, une immoralité invraisemblables, une bêtise, une laideur, une vulgarité peu communes.

◇ Il ne faut avoir de confiance absolue en personne, excepté en Dieu, ou plutôt avoir au fond une confiance absolue en chacun, faire crédit indéfiniment à son tréfonds comme étant identique à Dieu.

Si un homme vous paraît un misérable, c'est que vous n'avez pas été assez profond ; en creusant assez, on trouve toujours le feu sacré.

◇ La sérénité avec laquelle nous consentons tous à ce que notre religion ne serve à rien au moment critique est déconcertante.

◇ Si la poire disait : « Je n'ai pas le courage d'être poire à fond, parce que si tout le monde était poire le monde ne pourrait plus subsister », elle ferait un raisonnement stupide et priverait l'univers d'un fruit précieux.

Celui qui est appelé à être poire, dans tous les sens agréables ou ridicules du mot, doit l'être de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, et sans se retourner.

◇ L'esprit me pousse en avant ; et, pêle-mêle avec un tas de scories, il jette dans le grand feu le bon métal qui est en moi ; car il y en a certainement un peu ; quand ce ne serait que l'horreur logique, sèche, froide, de cette affreuse contradiction dans l'attitude des chrétiens, qui est certaine comme le théorème de Pythagore.

◇ Quand le diable voit qu'un homme est sur le point de faire une bonne action sous la poussée de l'esprit, il lui fait don de l'expression verbale et lui suggère un discours ; et la pression qui devait produire des actes s'en va en mots.

Le discours écrit ou parlé est alors la soupape qui garantit au diable que la poussée de l'esprit, si puissante qu'elle devienne, ne mettra jamais la machine en train.

◇ La probabilité ne s'exprime pas en termes de réalité. Vous demandez : « Qu'est-ce que c'est exactement ? » — Ce n'est *rien*. On s'en sert utilement, voilà tout. Comme de la réalité, comme de ce qui est.

Ainsi volonté ; ainsi Dieu.

◇ Habitué à la défaite ; mais à travers toutes nos défaites personnelles, l'éternel peut bien, quand même, arriver à la victoire.

◇ Les colchiques, petits êtres fantastiques, étincelles mauves qui crépitent dans l'océan vert.

Et moi, je m'assiérai à côté de ce champignon qui a l'air triste parce qu'il a l'âme vénéneuse.

◇ Les crachats des soldats étaient doux comparés à l'adoration des disciples prudents et raisonnables.

◇ Puisqu'on l'a mis à la porte ailleurs : théologie, littérature, sociologie, il faut que l'esprit du Christ rentre par la porte des mathématiques.

◇ Croire en Dieu, c'est admettre qu'on peut vivre sans employer les sales petites ou grandes méthodes déclarées pratiquement indispensables ; ou encore que, si de la non-application de ces méthodes, mort s'ensuit, une vie plus haute est ainsi amenée.

◇ Le calme merveilleux avec lequel des gens qui sont aux petits soins avec leurs enfants, pour des questions de camisoles de mi-saison et de rubans, tolèrent, supportent, admettent même avec sérénité, que les enfants des autres meurent de faim !

Le fac-similé de la page précédente est tiré du Carnet 104
(octobre à décembre 1938).

Aux petits soins avec la grandeur et l'honneur de leur patrie, ils admettent que celle du voisin soit sans autre écrasée et piétinée.

◇ Il y a aujourd'hui une joie amère à n'être que ridicule quand l'état de tous est d'être meurtrier sous des prétextes plus ou moins mensongers.

◇ On aime son pays comme on aime son père et sa mère : à tort et à travers. C'est précisément contre ce crime que le Christ a dit durement : « Qui sont mes frères et ma mère ? Ceux qui font la volonté de Dieu. »

◇ Il faut se révolter dans le sens paisible et littéral qui signifie : se retourner vers quelque chose de meilleur, en laissant les gens, amis et ennemis, hurler, s'ils en ont encore la force et vraiment l'envie.

◇ Il faut que chacun fasse ce qu'il sent ; c'est le grand adieu, le grand départ, la grande séparation.¹

◇ Autrefois on nous aurait fusillés ; cela ne va plus — malgré tout, le christianisme a fait des progrès, — c'est presque dommage.

◇ Soulagement d'être exclu du monde des gens raisonnables.

◇ Pour une raison facile à comprendre, tandis que les gens qui ne veulent pas être chrétiens accordent que le christianisme est incompatible avec le service militaire, ceux qui veulent être chrétiens soutiennent cette compatibilité.

◇ C'est un soulagement profond d'avoir la preuve que son ennemi n'est qu'un ami égaré, un homme qui a les mêmes sentiments, les mêmes aspirations que vous, mais chez qui certaines lumières, certaines ouvertures sont fermées.

¹ A ce moment Pierre Ceresole pense à refuser le paiement de sa taxe militaire. (Voir plus loin.)

- ◇ Quand, en matière sociale, on ne croit qu'à l'argent, en matière politique on ne peut croire qu'à l'armée.
- ◇ Je ne sais pas comment il faut arranger ça. Mais je vous dis : méfiez-vous de votre argent, c'est lui qui vous mène au meurtre.
- ◇ La réalité est un lourd masque posé sur nos âmes, derrière lequel elles se débattent et se devinent les unes les autres.
- ◇ Un homme mauvais n'est pas un ennemi, c'est un malheur commun à lui et à nous.
- ◇ Europe : Le radeau de la Méduse. Ils se disent obligés de tuer sans haine, pour pouvoir vivre eux-mêmes. Chacun fait ce raisonnement. A qui serait-ce de s'en dégager les premiers ? — Aux Chrétiens !
- ◇ Un homme devrait être assez grand pour donner l'impression qu'il continue à vivre, même dans l'oubli complet qui s'est fait autour de son nom, de son souvenir, de sa personne, de son individu ; que son existence transcendante n'est pas fonction de sa survivance personnelle.
- ◇ Il faut que l'Eternel envoie des gens sombres et tristes, à logique dure et sèche, pour empêcher que les tendres cœurs ne s'assassinent jusqu'au dernier, avec leurs sentiments tendres, pour des raisons sentimentales.
- ◇ C'est à la mort des gens, quand on voit cette figure tendue par la mort, qu'on perçoit l'effroyable malentendu qui est à la base de nos affaires sérieuses.

Il n'y a guère qu'un être comme le Christ qui pouvait passer de la vie à la mort sans donner l'impression de discontinuité ; c'était un raccord parfaitement naturel, une continuation. Il n'est pas mort, il n'avait pas besoin de ressusciter.

◇ A supposer que l'homme soit descendu d'un singe, ce qui est bien vraisemblable, ce n'est probablement pas de l'individu le plus parfait dans le genre singe, le plus fort, le plus agile, le plus rusé, qu'il est descendu ; mais au contraire d'un singe méditatif, probablement, et du point de vue singe plutôt médiocre. De même le surhomme, le chrétien, ne sort pas apparemment de l'individu homme le plus parfait du point de vue homme : la plus parfaite machine à combattre, à lutter à combiner contre gens et choses ; mais d'un autre type plus replié, moins extériorisé, qui perçoit des plans d'harmonie profonde, sur d'autres bases que celles qui ont été employées pour développer le type homme.

◇ Trichez, volez, faussez ! — vous retrouverez ça fatalement un jour, quand ce ne serait que dans le mépris et l'horreur que le monde vous inspirera, si le châtement matériel ne vous y atteint pas dans la platitude, la laideur, le creux, le froid de cet univers où votre vie aura réussi matériellement.

◇ Le Christ est comme l'espace libre dans le grand infini. La cohue égarée des hommes, après des luttes et des écrasements sanglants, débouche tout à coup librement, largement, à l'air frais.

Rémission intégrale : espace libre, au lieu de la paroi dure, qui renvoie la balle, qui double l'erreur au lieu de la réparer, et contre laquelle on s'écrase.

◇ L'absolu n'existe pas en paroles, n'existe pas en réalité sensible, n'existe pas en construction scientifique ; on le vit, on le veut, on l'aime, pour atténuer un peu le désordre où nous vivons.

◇ Un métaphysicien n'est pas un crétin ; c'est un Monsieur qui voit quelque chose, mais quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent n'arrive pas à dire ce qu'il voit, à le faire voir à d'autres.

◇ Ce simple corbeau (et tout noir qu'il est) sait faire des choses nobles que je suis incapable de faire : il peut voler magnifiquement à une très grande hauteur, dans un ciel gris d'hiver.

Cela devrait suffire à ramener à la raison celui qui est tenté de monopoliser l'éternel.

◇ Croire en Dieu, c'est précisément ne pas tolérer que quoi que ce soit passe avant cette douce splendeur, cette harmonie qui s'impose à la conscience même dans les conditions matérielles les plus terribles.

◇ Tout homme a nécessairement une religion, comme toute montagne a un sommet. Ce sommet peut être bas, et au milieu des brouillards ou de la plaine ; il peut être haut et dans le ciel ; mais il est nécessairement quelque part.

Il faut le mettre aussi haut que possible. Si haut qu'il soit, il est toujours trop bas.

◇ Ce qui vient du cœur des autres, on peut l'imprimer. Ce qui vous vient de votre propre cœur, il vaut mieux le vivre.

◇ En littérature, c'est l'idée qui se manifeste. En acte, c'est l'esprit.

◇ Je te soupçonne d'en avoir trop vu, et de trop près, pour savoir ce que c'est beau, de vrais, grands, purs yeux de femme.

◇ Cette affaire est comme un coin entre mes amis et moi ; partout où elle s'introduit, les liens sautent.

◇ Ne pas témoigner dans une question de vie et de mort !
Honte !

◇ Ceux qui ne peuvent pas agir seuls font peut-être mieux de ne pas agir du tout.

◇ Il faut dire aussi que quand on meurt de faim, ou qu'on a la colonne vertébrale brisée par un obus, on commence à cesser d'être raisonnable dans le sens ordinaire du mot.

◇ Cette apothéose de la patrie est un crime. Ceux qui l'ont poussée le plus loin ont été conduits aux pires crimes et en sentiront la pire réaction, le pire malheur.

◇ L'église croit et enseigne dans ses écoles du dimanche qu'on a changé de l'eau en vin ; et elle m'interdit de croire que Dieu protégerait notre pays, — son âme au moins — si nous suivions courageusement la loi de l'Évangile.

C'est qu'ils croient au miracle du vin il y a 2000 ans ; tandis que c'est *aujourd'hui* qu'il s'agit de croire au simple miracle de l'Esprit.

◇ Qu'est-ce qu'il avait besoin d'extraire son corps du tombeau et le faire échapper à la dissolution de la tombe, puisque également, « en catimini », à un certain nombre de kilomètres au-dessus du sol, il fallait que cette dissolution évitée dans la terre s'opère dans l'air ? Où ne s'opère-t-elle pas ? Les corps sont-ils encore quelque part ?

Mensonge épouvantable autour de cette grande, merveilleuse figure.

◇ Tout est possible... — Sans doute, mais alors mieux vaut s'en tenir là et dire : tout est possible, — et entre autre l'esprit, — et même l'esprit, — et surtout l'esprit (puisque c'est la seule honnête réalité), malgré et en dépit de la mort.

◇ Je ne suis pas meilleur que vous — au contraire — mais le peu de bon, le peu d'Esprit qu'il y a chez moi, j'y crois ; je crois que c'est l'essentiel, que c'est le maître.

Tandis que vous, le beaucoup de bon, le beaucoup d'Esprit qu'il y a chez vous, vous n'y croyez pas ; vous croyez que

c'est accessoire. Vous êtes trop modestes pour le Dieu qui est en vous ; vous baissez pavillon pour le compte de ce Dieu.

◇ Mettre la fidélité à la société internationale chrétienne au-dessus de la fidélité à la patrie.

◇ Il ne faut pas exéquer l'Allemagne et aimer la Suisse ; mais exéquer l'animalité (qui se manifeste dans l'Allemagne et dans la Suisse) et aimer l'Esprit.

◇ Seul l'homme qui est prêt à mourir, de mort violente, de faim, ou de n'importe quoi, est à *peu près libre*.

◇ Au-dessus de tout, il y a l'Esprit. La plupart des gens n'y croient pas. C'est dommage. S'ils y croyaient, il y a longtemps que nous aurions fait sauter toutes ces niaiseries meurtrières.

◇ Comme c'est vraiment sur un pâturage, au milieu des fleurs ou avec de chers amis, qu'on a le plus beau culte, qu'on est près de Dieu !

— Et loin, loin des versets de la Bible, ou des cabarets, ou des maisons de jeux ; de toutes les choses mortes.

◇ Ils disent : ne comptez pas qu'un miracle se produira. — Pour fixer les moyens d'action, de détail, c'est juste peut-être. Pour fixer le but, c'est faux : le but est *dans* le miracle. Pour fixer votre direction, comptez toujours avec ceci : il faut réaliser un miracle.

L'action pratique, c'est du petit miracle ordinaire, au détail, qui doit réaliser le grand miracle final de l'intention, du but.

◇ Ils me disent : « Le christianisme est l'équivalent moral du mouvement perpétuel ; dans ce monde rien ne va que par chute, par un mouvement d'égoïsme ; et vous voulez remonter contre l'égoïsme ?... »

Ils oublient que le monde moral est essentiellement le monde du miracle. Le miracle, c'est l'harmonie.

◇ Si vous avez une qualité et que vous en êtes fier, vous la perdez par ce seul fait ; car cette qualité ne vaut qu'au service de l'éternel, comme manifestation de l'éternel ; et si vous l'accaparez pour vous-même, en niant pour ainsi dire l'éternel (en le mettant à la porte), rien n'a plus de valeur.

Ainsi la modestie, l'impersonnalité, n'est pas un ornement de ce qui est bon et beau ; c'en est la condition essentielle.

◇ Le premier devoir que toute église devrait imposer à chacun de ses membres, est de la lâcher aussitôt qu'il ne peut plus rester avec elle en pleine et ouverte conscience.

◇ Dans un tremblement de terre, tout ce qui ne tenait que par la surface, le ciment et le crépi, se sépare ; tandis que seules les choses réunies par la substructure d'acier restent ensemble.

Ainsi, dans un moment de crise, des choses qui paraissent réunies solidement se dissolvent en poussière, et tout à coup on est à cent kilomètres d'une vieille connaissance.

Allez plus profond, séparez-vous davantage encore s'il le faut, et vous vous retrouverez sur un autre terrain.

◇ Ces malheureux qui arrangent la conversion à date fixe, avant la seizième année, au dimanche des Rameaux, et puis enfournent dans leur église sans autre forme de procès.

Quelle indigestion pour cette église !

◇ Une pauvre pierre brute et dure, en réfléchissant les rayons du soleil couchant, fait partie de l'harmonie générale, la célèbre comme elle peut.

Ainsi nous, quand avec nos misères et nos insuffisances, nous reflétons comme nous pouvons une grande idée.

◇ « Tu t'es contredit ! » — C'est bien possible : voyez comme cette eau tourbillonne aux endroits où elle avance le plus vite.

◇ C'est curieux de sentir comment, peu à peu, un esprit étroit, mauvais (chauvinisme, orgueil national) vous lâche quand on lui a résisté en face. Simplement regarder ça dans les yeux, avec la foi dans un esprit supérieur.

◇ Lutte accablante, permanente, recommençante. Amen.

Et pourtant, toutes ces jolies choses, merveilleuses, qui nous invitent à laisser aller, — à voir la gentille, la douce, l'harmonieuse nature faire naturellement, sereinement son œuvre.

◇ Eternel, nous te demandons la faveur de ne pas trahir avec tous ces mots.

◇ La loi chrétienne, comme l'intuition des probabilités, fournit des règles dont la justification pratique *ne peut pas manquer à l'infini* pour des ensembles de plus en plus grands ; tandis que pour des ensembles restreints, à ne considérer qu'une petite partie d'une série numérique ou d'un développement historique, elle peut paraître complètement en défaut et donner le contraire de ce qu'on attendait.

Cela ne fait rien ; tenez-y tant que vous pourrez ; à *la longue* vous la verrez justifiée avec éclat, alors même qu'au commencement elle paraît ça et là favoriser le triomphe de l'homme moralement inférieur et la disparition du meilleur.

◇ Montaigne et Emerson, sceptiques ? Non : deux hommes libres, l'un dans le domaine de l'intelligence, l'autre dans celui du sentiment, du cœur.

◇ Pour se défendre utilement contre un ennemi, on est obligé d'abandonner peu à peu tout ce qui vous distingue de lui.

◇ Cette idée de vouloir faire triompher la justice par la violence paraîtra un jour aussi bête et fausse que nous paraissent la torture pour savoir la vérité, le jugement de Dieu, ou le duel judiciaire du moyen âge pour connaître le coupable.

◇ C'est touchant de voir la certitude absolue qu'ont les chrétiens riches de n'avoir absolument rien à craindre de la puissance subversive des idées chrétiennes. Ils se disent : « S'il n'y a que ces théories pour menacer nos coffres-forts, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. »

◇ Malheur à celui qui remporte sur autrui une victoire qui n'est pas d'abord une victoire sur lui-même.

◇ L'intelligence est une force plus grande que la force physique, car elle permet de réaliser des harmonies plus vastes, plus profondes.

La force morale, la confiance dans l'esprit est une force plus grande encore que la force physique et l'intellectuelle ensemble : il n'y a pas d'harmonie qui ne lui soit accessible.

◇ Si nous laissons fidèlement monter l'Eternel, vous verrez ce qu'Il fera.

Laisser monter l'Eternel en nous comme un volcan.

◇ Celui qui est prêt à soumettre sa vie à l'éternel à n'importe quel moment peut demander n'importe quoi à n'importe qui.

◇ Le moyen de se débarrasser de la haine, c'est de faire son devoir, d'être imperturbablement fidèle vis-à-vis de l'Esprit. Car au fond la haine, le mécontentement contre autrui, est un mécontentement contre soi-même. Si vous êtes en ordre avec vous-même, en relation intense avec l'Esprit, vous n'aurez aucune difficulté à pardonner aux autres, quoi qu'ils aient fait ; votre pardon sera plus fort que leur canaillerie, vous dominerez tout leur mal par votre sérénité, humilité, communion en Dieu.

C'est l'état chrétien.

- ◇ Un homme moralement sain a confiance dans l'Éternel, malgré tous les malheurs ; comme un homme intellectuellement sain a confiance dans son intuition des probabilités, malgré toutes les déveines.
- ◇ Ne vous réjouissez pas, pour vous en enorgueillir, des mauvais sentiments que vous découvrez chez les autres, mais ayez-en honte, comme si c'étaient les vôtres — et parce que ce sont les vôtres — parce que c'est aussi vous-même : une de vos parties, *en retard*.

RÉFRACTAIRE

Un événement survint qui devait bouleverser la vie de Pierre Ceresole.

Le 14 juin 1915, un maître d'école vaudois, John Baudraz, sentant cruellement l'opposition radicale qui existait entre son idéal chrétien et la loi militaire, refusa le service auquel il était appelé. Il avait jusqu'alors fait régulièrement son école de recrues et ses cours de répétition. Il fut, en juillet 1915, puis derechef en 1916, condamné à plusieurs mois de prison et perdit sa situation.

Ce jugement, et le silence de l'Église officielle à ce sujet¹ firent sur Pierre Ceresole une impression profonde.

Lui-même, pour raison de santé, n'avait pas été appelé à faire de service militaire, mais il avait régulièrement payé la taxe à laquelle sont astreints, en Suisse, les hommes qui ne portent pas les armes.

Il se décida à la refuser. Le 29 janvier 1917, il réunit des amis à la Salle centrale de Lausanne pour leur expliquer ce qui pesait si lourdement sur son cœur ; mais la violente émotion qu'il ressentait étouffa sa voix : il ne put prononcer un mot. Après un silence affreusement pénible et angoissant pour tous, il s'excusa et se retira.

Quelques jours plus tard, il était condamné à un jour de prison qu'il fit à Baden, le 21 mars 1917.

Le 2 mai, à Lausanne, il put enfin dire ce qui l'oppressait à ceux qu'il avait de nouveau réunis. Cette fois, il avait préparé un texte dont il donna lecture. Il le publia ensuite sous le titre : *Religion et patriotisme*.

De nouveaux objecteurs pour motifs religieux ayant été condamnés, une question s'impose de plus en plus à l'esprit de

¹ Quelques pasteurs cependant, notamment un ami de Pierre Ceresole, Maurice Vuilleumier, alors pasteur à Chesalles, prirent ouvertement et courageusement parti pour Baudraz.

Pierre Ceresole : l'Eglise fait-elle son devoir ? Ceux qui prêchent l'Évangile du Christ ont-ils prêché d'exemple ? Sont-ils parmi ces réfractaires ?

Après des hésitations encore plus cruelles que celles où il s'est débattu en janvier, il se décide à prendre la parole dans l'Eglise française de Zürich. Le dimanche 4 novembre 1917, immédiatement après le culte, il demande au pasteur l'autorisation de parler ; elle lui est aussitôt accordée et il donne lecture d'un court « exposé » qui se termine par cet appel :

« Pasteurs suisses, allemands, français, anglais, pasteurs de toutes les nationalités, qui acceptez et laissez accepter le service des idoles nationales quand le service héroïque de Dieu appelle, appelle, et appelle encore — en croyant nous guider, vous obstruez la route ; vous vous êtes mis entre nous et l'Esprit, et nous vous crions de toutes nos forces : Otez-vous de devant notre soleil, ou devenez vous-mêmes transparents à ses rayons ! »

Janvier 1917.

◇ Depuis que les honnêtes gens ont enfermé Baudraz sans rien changer à l'institution des Eglises et à l'enseignement de la religion chrétienne dans les écoles, il me semble que la mesure du mensonge officiel, soutenu par toute l'honnêteté de chez nous, est comble, et j'ai l'impression que j'ai quelque chose à dire. Ni un discours, ni une conférence, — mais comment les choses se présentent de l'endroit où je me trouve.

J'aimerais donc faire savoir à ceux que ça peut intéresser, que je voudrais dire quelques mots à mes amis et à ceux qui me permettraient de leur parler comme s'ils l'étaient ; ça ne durera probablement que quelques minutes... et je serai infiniment soulagé.

Ce mensonge est comme une lame de couteau entre nous.

Ce n'est pas pour que vous vous en débarrassiez, mais pour m'en débarrasser moi-même.

Si je n'ai rien à dire... et si c'est une catastrophe... c'est à moi que ça fera du bien.

◇ Le service de Dieu au-dessus de celui de l'Etat moderne. Etat : être notoirement, ouvertement malhonnête, qui professe sa malhonnêteté comme une saine doctrine : vivre d'abord, être juste et utile ensuite.

◇ Lui a risqué la prison ; je puis bien risquer le ridicule.

◇ J'ai battu en retraite et renié l'Eternel tant de fois. Ça ne peut pas continuer ainsi.

1. J'ai le droit de parler, conviction nette.

2. Que dire ?

Quelques mots à mes amis, à ceux qui me permettent de leur parler comme s'ils l'étaient, sur la triste hypocrisie dans laquelle notre christianisme semble maintenant ne plus même se débattre.

Un autre, plus digne... Peut-être qu'un autre consentira à parler. L'inviter à parler paisiblement.

◇ Mon secret espoir est que, si nous le mettons en demeure de parler, l'Eternel consentira à parler à ma place.

◇ Je te demande de m'effacer. Consentiras-tu, Eternel, à m'effacer ?

◇ Il me semble qu'on voit tous ceux qui sont morts cherchant à tâtons, dans les champs, Eternel, où la nuit les enveloppe, la ligne des frontières, le principe pour lequel ils se sont battus. Et ils voient que c'est froid, que c'est rond, que c'est une pièce de cent sous.

◇ Vanité ou non, une chose certaine, c'est que je n'aurai de repos qu'après avoir dit les quelques mots que j'ai à dire.

◇ Etre écrasé par la voiture du mensonge en voulant l'arrêter, c'est une belle sortie.

◇ Ce n'est pas un honneur qu'il s'agit de faire à l'Eternel en prenant sa cause en main (!) — mais, si pauvre et insuffisant, et encore compromettant qu'on soit par cette insuffisance, lui rendre son témoignage.

◇ Trois choses possibles :

1. Ne pas le mettre en prison.
2. Le mettre en prison, et agir pour que ça ne recommence plus.
3. Le mettre en prison, ne plus s'occuper de lui, mais supprimer la religion chrétienne de notre constitution.

◇ Le danger que : voulant me conduire comme un honnête homme, je me conduise comme un fou ;

ou que : voulant me conduire comme un homme raisonnable, je me conduise comme un lâche.

◇ Si le premier souci d'un individu c'est de se maintenir en vie, nous estimons maintenant qu'il n'est pas digne de vivre.

Nous devons comprendre qu'il en est de même pour une nation. Si son premier souci est de vivre, elle ne mérite pas de vivre.

Précisément, la guerre, l'armée me paraît avoir ceci de beau qu'elle permet à l'individu de s'élever au-dessus de lui-même ; elle lui fournit cette occasion.

Ne faudrait-il pas fournir cette occasion à l'Etat, sous une forme quelconque ?

C'est ce que les chrétiens doivent faire.

Vous répondez : mais en nous défendant, ce n'est pas notre vie, c'est nos principes que nous défendons.

Est-ce vrai ? Si c'était vrai, alors il faudrait qu'à l'occasion on vous voie défendre vos principes spontanément, quand ils sont menacés chez les autres ; et c'est ce que vous ne faites pas.

N'accusez pas le gouvernement, c'est vous-même. Vous voulez vivre.

◇ Winkelried s'est sacrifié ayant confiance dans la force des haches et des lances qui étaient dans la main de ses camarades.

Le chrétien se sacrifie ayant confiance dans la force intrinsèque de la justice de Dieu ; pour cela, il faut évidemment commencer par croire en Dieu.

C'est une grande folie du point de vue des gens raisonnables ; c'est précisément la folie de la religion.

Gardez-vous de l'enseigner !

◇ Si j'attends pour défendre cette cause d'être digne de le faire, je ne le ferai jamais. Il ne s'agit pas d'« honorer l'Éternel » en lui rendant témoignage.

◇ Winkelried pouvait se représenter ce qui se passerait sur son corps ; le chrétien, pas même le Christ lui-même, ne pouvaient se représenter ce qui se passerait sur leur sacrifice : mais il faut qu'ils aient la foi, précisément.

◇ Céder ainsi, lâcher ainsi, c'est une expérience formidable, terrible, dans les ténèbres, sans voir ce qui va se passer. C'est précisément celle du Christ, cette foi invraisemblable, ... et justifiée puisque, depuis, tout ce qui valait quelque chose s'est accroché à son nom.

◇ Vous voyez bien qu'il vous faut changer tout votre enseignement dans l'Église et dans l'École.

Une nature droite, entière, tirant les conséquences, devait arriver où cet homme (Baudraz) est arrivé ; et vous lui mettez quatre mois de prison !

◇ Vous écrivez des revues de théologie, et des bibliothèques entières (et les Allemands même étaient les plus forts là-dessus), et vous emprisonnez Baudraz.

Quelle faillite, mes amis, quelle faillite ! Qui osera lire encore une revue de théologie ou quoi que ce soit de ce genre ensuite ?

◇ Mensonge :

Deux choses qu'on nous enseigne :

Fraternité. Aimer ses ennemis.

— Dans la vie économique, dans la guerre, est-ce que nous l'appliquons ?

— Nous ne permettons même pas qu'on l'applique (Baudraz).

La doctrine officielle, c'est : enseigner le christianisme, mais ne pas le prendre au sérieux.

◇ Cette guerre est une belle occasion pour le chrétien de cesser d'être « raisonnable », et de revenir à la folie de la croix.

◇ Je scandaliserai les gens ? — Et vous, avec votre guerre, vous ne les scandalisez pas ? Croyez-vous qu'ils soient susceptibles d'être scandalisés encore par quoi que ce soit ?

◇ Penser comme tout le monde ! Est-ce que vraiment tout le monde pense comme ça ? Est-ce que tout le monde ne commence pas à se demander s'il pense de travers ?

◆ La morale devient religion quand elle exige le sacrifice ; la religion lie l'Etat aussi bien que l'individu.

Il est monstrueux que l'Etat veuille empêcher l'individu d'obéir à sa conscience et de servir un être supérieur à lui-même pour la seule raison que cela peut impliquer le sacrifice de lui-même, Etat.

Si l'Etat réclame le sacrifice de l'individu et refuse d'envisager l'éventualité de son propre sacrifice, il se proclame dieu.

C'est un faux-dieu.

Refusez-lui votre service, mais attendez : il y a un faux-dieu beaucoup plus dangereux, plus constamment suivi, suivi tous les jours en temps de paix comme en temps de guerre, qui divise les hommes, c'est l'ARGENT.

L'Etat est meilleur que l'argent. Il compose des choses plus fortes.

◇ L'Etat doit être aussi complètement subordonné à l'Eternel — ou aux principes éternels, si vous préférez le langage laïque — que l'individu lui-même.

◇ Quand on parle contre cette absurdité de la guerre, au nom d'un principe qui n'est pas la lâcheté, mais le contraire, on doit avoir derrière soi tous les morts : Français, Allemands, Anglais, Russes, Italiens, qui maintenant cherchent en vain ce qui les divisait.

◇ « Oui, c'est très beau, mais c'est impossible », dites-vous. Alors ne jugez plus les politiciens allemands ! C'était très beau mais impossible, de respecter sa signature.

◇ Il n'y a, à certains moments, plus que les choses absurdes qui puissent nous sauver.

◇ *Après le 29 janvier.* — La force, la paix, la sérénité qui vient à celui qui cesse de poursuivre les intérêts plus ou moins crasseux de son petit individu. Et cette vérité s'applique à l'échec dont je vous ai donné le pénible spectacle.

◇ Descendre au zéro absolu.

◇ En général, par politesse, on fait assister les gens à son enterrement et pas à son agonie.

◇ Voici en substance ce que je voulais dire samedi :

Si vraiment l'Etat n'a pas le droit d'être généreux, s'il n'existe que pour les intérêts matériels, il ne nous intéresse pas.

◇ La concession minimum que l'Etat pourrait faire à sa propre religion, serait d'organiser le travail des chrétiens plutôt que de leur infliger quatre mois de prison.

◇ Je ne sais pas jusqu'à quel point j'ai été anéanti, en réalité, et dans l'opinion de mes amis.

◇ On nous a tellement, tellement menti ; tellement, longuement menti sur les choses essentielles ! C'est une sorte de cauchemar où on se débat comme on peut...

◇ Il n'est pas question de tort ou de ridicule personnel. Il s'agit de lutter pour ne pas étouffer.

◇ Nous ne devons pas hésiter à risquer notre indépendance pour que la France et l'Allemagne se réconcilient. Mieux vaut périr que de les laisser se dévorer.

Répondez-vous : « Notre premier devoir national est de vivre » ?

— Que dit-on de l'homme qui déclare : « Mon premier devoir est de vivre » ? On dit que c'est un lâche et un goujat. Faut-il qu'on dise cela de la Suisse ?

Répondez-vous : « Notre vie est trop précieuse au monde pour que nous la sacrifions » ?

— La vie du Christ était plus précieuse que la vôtre, et il l'a sacrifiée pour réaliser sa mission.

◇ On m'a enseigné la religion chrétienne comme à vous. Vous savez comment.

L'enfant sent très rapidement l'infinie tristesse de cet enseignement. Tristesse qui est celle du mensonge. Nous voyons bien que nos parents, nos maîtres, nos pasteurs veulent nous enseigner quelque chose de grave, de très sérieux dont nous devinons la gravité, le sérieux. Mais nous voyons bien qu'au fond ils n'arrivent pas à croire eux-mêmes ce qu'ils enseignent ; et, malgré le désir que nous avons d'être

persuadés, nous sentons qu'un doute accablant, et que personne n'ose avouer, recouvre toute la scène comme un ciel orageux ; un désastre, une erreur ; et personne n'ose en parler.

La vérité nous est apportée enveloppée dans un suaire de mensonge.

En même temps, on s'est aperçu très vite que les gens prêchaient l'évangile et ne l'appliquaient pas ; que chacun admettait même comme évident l'impossibilité de le pratiquer. « Aimer son prochain comme soi-même », c'est une règle singulière à donner, puisque l'amour ne se commande pas, et même les signes extérieurs qui marquent un effort dans ce sens font défaut. Il y a dans les églises des gens très pauvres et des gens très riches, et, comme le jeune homme de l'Évangile, ces riches s'en vont tout tristes quand le Christ leur dit de se débarrasser de leurs biens ; ils s'en vont tout tristes ; ils retournent dans de belles maisons ; ils laissent leurs frères s'entasser dans de vilains quartiers. Mais ils font pire : ils rentrent dans l'église quand même et ils y chantent par exemple l'hymne anglais : « Prends mon or et mon argent ».

L'enfant sent tout cela, il voit que c'est faux et que c'est laid.

Pourtant il sent d'instinct que ces choses lamentables recouvrent quelque chose d'infiniment grand. Il le sent dans l'angoisse même de tous ces menteurs, dans leur volonté de se mentir à eux-mêmes.

× Et, avec tous ces menteurs, il se cramponne docilement à toutes ces choses de l'Évangile — qu'on lira, qu'on dira, pour se consoler de ne pas pouvoir les pratiquer.

On se rend compte que cette chose qui devrait être la première est en réalité la dernière ; qu'elle est sans force, sans vérité.

Je ferai de la peine à beaucoup de gens en parlant ainsi ; mais il faut me laisser faire ; non moi : une foule dont le

cœur pèse infiniment lourd, plus lourd qu'ils ne le croient, qu'ils n'osent l'avouer. Une crainte, un étouffement.

◇ C'est grâce à nos aînés que l'état de civilisation actuelle a été réalisé. Je le crois aussi ; mais d'autres forces doivent intervenir au moment voulu. Un enfant ne doit pas être nourri indéfiniment de lait, sous prétexte que c'est le lait qui l'a conduit à l'état prospère où il est.

◇ Aujourd'hui, un homme ne peut se sentir à son aise tout à fait qu'en prison ou dans un asile de fous, loin des gens raisonnables. Nous avons tous été de ces gens raisonnables ; n'en plus être, quand le moment est venu de n'en plus être.

◇ Le mensonge de ces procédés de guerre à distance.

Si chacun était obligé de visser son obus ou son fragment de schrapnel personnellement dans le corps personnel de son ennemi, il verrait l'horreur de ce qu'il fait.

Aujourd'hui, l'horreur se perd sur la trajectoire. Il ne reste qu'un beau problème scientifique.

◇ Ce qu'il y a de très remarquable dans ce réquisitoire (contre Baudraz), c'est que l'auditeur cite Platon, et qu'il ne lui vient pas un instant à l'esprit qu'une citation qui s'applique à un Etat païen ne s'applique précisément pas, ou ne devrait précisément pas s'appliquer à un Etat chrétien.

« Si vous faites du bien à ceux qui vous aiment... etc. » L'attitude de l'auditeur est celle de la majorité des chrétiens. Il ne leur vient pas un instant à l'esprit que leur christianisme puisse réellement servir à quelque chose dans un moment de crise grave et qu'on puisse le prendre au sérieux ; qu'il y va de la mort ou de la vie.

On croit « en fait » à un revolver, à un canon, à un compte courant ; — mais à Dieu ou à la Religion ?... quelle singulière idée !

◇ C'est avec un sentiment d'accablement profond, de détresse vis-à-vis de vous, vis-à-vis de moi, vis-à-vis de mes amis, de ma famille, qui me laissent aller tout seul ici ; eux qui prêchent le christianisme, qui vont à l'église. Ce mensonge qu'ils acceptent !

Ma pauvre tête ne voit plus rien ; les merveilles des mathématiques me sont fermées, les merveilles des tropiques aussi ; mais je sais qu'il y a des gens qui voient ces choses, qui les admirent, les aiment de tout leur cœur.

En ce qui me concerne, je suis descendu dans le sous-bassement où l'on est écrasé, où l'on ne peut plus célébrer l'Éternel que par la foi qu'il est quelque part..., l'endroit très bas et très profond où il faut dire encore : « L'Éternel est la chose principale », pour que l'Éternel soit dans l'édifice du haut en bas.

Il est vraisemblable que je suis fou. — Occasion de remarquer que le mélange de patriotisme et de religion qu'on nous prêche doit fatalement rendre les gens fous.

*Baden. En Prison.*¹

◇ Un jour de prison, un seul, juste *un peu de littérature* ; dix jours, ce serait désagréable ; mais six mois ! Il faut savoir gré surtout à ceux qui y reviennent paisiblement. Six mois, ce n'est plus de la littérature.

C'est un jour, un jour où je pourrai m'accorder le luxe de ne pas mentir.

◇ *A propos d'une prostituée qu'il a vu amener dans un cachot voisin.* — Qu'est-ce que c'est que l'horreur des Allemands, de tous ces braves gens aveugles que vous appelez les « boches »,

¹ 21 mars 1917. Première condamnation pour refus de payer la taxe militaire.

comparée à celle que nous devons avoir pour l'ennemi qui se roule, qui se vautre, qui s'infiltré dans l'âme de cette femme, qui la tue, la déshonore, la brise — pendant que les chrétiens jouent de la trompette pour marcher militairement au pas ?

Maintenant je vois vaguement ce que ce doit être de passer six mois en prison ; je me sens plus séparé des honnêtes gens qui mettent ainsi les chrétiens en prison.

Quand on se rend compte de ce que c'est que six mois de prison, on peut ne pas être effrayé de les affronter ; mais on doit un peu redouter de les prêcher aux autres.

◇ J'ai un droit de possession et d'admiration éternelles (essentielles) sur ce qu'il y a de meilleur chez chacun de vous.

◇ C'est mon jour des morts ; un peu plus qu'une pensée sympathique à tous ces pauvres diables qui meurent bêtement, affreusement, sur toutes les frontières d'Europe. Ensuite...

◇ Il n'y a d'espoir pour les socialistes que s'ils deviennent chrétiens ; et pour les chrétiens que s'ils deviennent socialistes.

◇ Les peuples n'ont d'âme que pour la guerre, et jamais pour la résistance à la guerre.

◇ Si vous ne croyez pas à l'existence et à la force *actuelles* de l'Esprit de Dieu, votre foi dans sa force il y a deux mille ans est vaine et funeste.

◇ Cette femme à côté est une voleuse. Voilà justement des fillettes qui passent sous la tour, rentrant de l'école. Toutes gentilles, toutes contentes, toutes propres, toutes normales ; bien sagement guidées par l'esprit de la communauté — de la grande communauté du pays et de la petite communauté de l'école — ; esprit honnête, régulier, pas troublé par ce qui se passe à la limite ni par les difficultés de la vie, et qui est

heureux en elles, en qui elles sont heureuses, ces fillettes. (Rappelez-vous ce que vous sentiez quand vous étiez enfant !)

Si on leur disait : « Voilà une voleuse », elles auraient une impression terrible, la sensation d'être en présence d'une autre espèce animale ; le mauvais sentiment des êtres purs qui ne peuvent pas avoir du premier coup la charité nécessaire ; qui, au fond, ne se connaissent pas eux-mêmes, qui n'ont pas vu les fonds et tréfonds par lesquels ils communient (et communiquent même) avec tous les criminels...

Cette petite fille se croit plus sainte que cette voleuse ; elle est mieux ordonnée, elle a plus de chance ; elle est moins humaine, moins profondément abîmée, attristée ; à certains égards moins près de Dieu.

◆ Seigneur, j'ai vécu sous la crainte et obsession constante d'être un lâche.

◆ Eternel, je te demande de nous hisser à travers ces incommesurables difficultés.

◆ J'ai fait du mal à tous ceux qui sont dans l'église, mais du bien à la multitude qui est dehors.

◆ J'ai encore déchiré gravement quelqu'un qui n'en peut mais, mais je me suis déchiré ferme aussi.

◆ Si le fardeau vrai est trop lourd, eh bien, posez-le ; mais ne chantez pas les louanges de l'Eternel en portant des fardeaux en carton.

◆ Ou bien la religion est ce qu'on a de plus haut, ou bien ce n'est *rien* ; la première des choses est donc d'être fidèle à sa religion.

◆ Evidemment je n'avais pas le droit de le dire ; mais il fallait que quelqu'un le dise.

- ◇ Prière : Seigneur, fais-nous la grâce d'être pleins d'amour, de charité, de douceur... et de tout ce qu'on voudra... Mais surtout — c'est ici que la vraie prière commence et finit — *de ne pas trahir.*
- ◇ Je demande une grâce : de ne pas trahir, et aussi que la peur de trahir ne me fasse pas tomber dans une nouvelle trahison.
- ◇ Tous ces gens « savent » qu'il n'y a pas autre chose que la matière, et ça se voit bien... Vous, vous dites que vous croyez à l'Esprit, et ça ne se voit pas.
- ◇ Nier l'Esprit en soi, à cause des misères réelles auxquelles on est sujet, ce n'est pas modestie, c'est lâcheté aussi.
- ◇ Une clarté supérieure, une clarté spirituelle, une clarté mathématique, une clarté du cœur.
- ◇ Il n'y a pas d'honneurs à cueillir, ni de déshonneur à affronter ; il y a la grande volonté à accomplir.
- ◇ Si vous dites : Dieu n'est certainement pas en moi, c'est tout simplement parce que vous ne voulez pas prendre l'attitude qui vous le ferait voir en vous.
- x ◇ Je ne nie pas la force du mot, mais cela n'empêche pas que le mot est la chose la plus dangereuse de la terre, non à cause de son action sur celui qui l'entend, mais par la réaction, la détente sur celui qui l'émet, et qui ensuite se dispense d'agir.
- ◇ Aujourd'hui tous les discours, les meilleurs discours ont été empoisonnés ; il faut se servir d'autre chose pour se faire comprendre.
- ◇ Le Christ est un de ceux qui ont le mieux fait sauter la limite, la borne qui nous sépare de Dieu, et par conséquent les uns des autres.

◇ Il ne faut pas dire : « La vie est belle » ; dans la vie il y a déchéance, malédiction essentielle ; comment essayer de le nier ? tout échoue, tout meurt, tout se contredit ; mais, *malgré son horreur*, la vie ne peut pas ne pas laisser entrevoir la splendeur de l'éternel.

◇ L'écueil à éviter entre tous, c'est l'écueil de la *littérature* qui consiste à s'amuser des idées.

Novembre 1917.

◇ J'ai tout l'éternel derrière moi dans cette direction, mais dans cette direction seulement.

◇ Nous avons été envoyés pour manifester une vérité, d'autres une autre peut-être ; que chacun soit fidèle exactement et ne s'effraie pas des vagues soulevées par cette fidélité et de ces tourbillons.

◇ J'irai la mort dans l'âme... que seulement je puisse y aller. Voilà : il y a d'un côté Dieu tout seul, le cœur et la géométrie, — de l'autre, tous les gens et toutes les considérations raisonnables.

◇ Le prodigieux privilège de *ne pas trahir*.

◇ « S'il y a une chose au monde qui pourrait m'empêcher d'avancer, c'est l'attitude violente de Ceresole. » Attention !

J'ai passé malgré votre douceur, passez maintenant malgré ma violence.

◇ « Opportun, opportun ! » — Vous êtes drôles ! Quand un volcan fait explosion, enfin, est-ce opportun ou inopportun, s'il vous plaît ? Et quand un homme vomit après avoir mangé trop de choses malsaines, trop de mensonges, est-ce opportun ou non ?

◇ 12 janvier 1918. — Il me semble qu'ayant dit maintenant le plus dur, encore un peu contre moi-même, je n'aurai plus rien de pénible, d'amer ou de violent à ajouter. Ce n'est pas certain ; mais c'est maintenant comme si je m'étais acquitté de ma tâche spéciale « d'ancien moniteur d'école du dimanche ».

MILLE NEUF CENT DIX-HUIT

Pierre Ceresole quitta la maison Brown-Boveri en 1918. Un de ses amis commente cette décision en ces termes : « Il était alors persécuté par les tribunaux, et si tourmenté par les hécatombes et les destructions continuelles, que son moral, son aptitude à se concentrer, son sommeil en furent affectés. Il estimait que, dans ces conditions, son travail ne devait pas être rétribué par des appointements fixes qu'il jugeait trop élevés. »

Certainement aussi, le travail qu'il faisait répondait de moins en moins à ses aspirations. Il avait toujours désiré avoir plus de contact avec la jeunesse. Il accepta donc sans hésiter, en octobre 1918, un appel que lui adressa M. R. Nussbaum, directeur de l'École-Foyer des Pléiades. Il devait y passer deux années scolaires, chacune interrompue par quelques jours de prison.

Mais avant de quitter Baden, au mois d'août, se place un épisode qui a laissé sa trace dans les Carnets. Désireux de parler d'homme à homme avec des Allemands — et sans doute aussi pour répondre à ceux qui, en Suisse, lui disaient que c'était en Allemagne qu'il devrait prêcher le pacifisme — Ceresole passa sans papiers la frontière allemande.

Arrêté sous le viaduc de Grimmelshofen par une sentinelle allemande, il fut ramené en Suisse et retenu quelques jours en prison à Kreuzlingen. Les pages que voici se rattachent à cette expérience.

L'EXISTENCE D'UNE ACTION MORALE

Théorème d'existence

◇ Une action ne peut être morale que si elle rentre dans la catégorie des actions perçues directement (à tort ou à raison) comme libres, comme dépendant de notre volonté.

Une action morale procède donc toujours d'une détermination personnelle, d'une impulsion individuelle, et en ce sens on peut dire qu'elle est une satisfaction donnée à un besoin du *moi* (sans discuter si au moment de l'action morale le moi se distingue réellement de l'être, de la volonté universelle). Et c'est ce qui a permis aux esprits sceptiques et chagrins de nier la différence entre les actions morales et les actions égoïstes en affirmant, avec La Rochefoucauld, que toute action *volontaire* procède de notre « amour-propre », c'est-à-dire d'une poussée du *moi*.

La question est de savoir s'il existe des actions voulues par le moi en communication avec un moi plus grand, par opposition avec les actions voulues par le moi isolé, coupé de la volonté supérieure, et qui seraient modifiées si cette communication avait lieu.

Pour prouver cette existence, on invoque les actions où l'individu consent au sacrifice suprême : à celui de sa vie. Elles semblent bien établir que l'individu ne peut avoir agi, dans ces conditions, sous l'impulsion et dans l'intérêt d'un moi fermé, puisque son action a pour résultat de supprimer l'existence même de ce moi limité.

A cela on réplique que le sacrifice de la vie individuelle n'implique pas nécessairement qu'on se mette au service de quelque chose qui dépasse le moi ; l'acceptation de la mort peut signifier simplement que pour le moi fermé, la vie dans des conditions données devient plus insupportable que la perspective d'entrer dans le néant. Ainsi, quand un soldat se sacrifie pour faire sauter un pont derrière sa compagnie et assurer sa retraite, il le fait parce que la perspective de vivre encore sans avoir obéi à cette poussée irraisonnée, en fait très forte, qu'il sent en lui, est plus pénible pour lui que celle de la mort. Ce serait donc uniquement pour échapper personnellement à une vie dans des conditions désagréables qu'il irait à la mort. L'absurdité de cette réplique est facile à mettre en

évidence : si le soldat, au moment d'aller faire sauter son pont ou d'affronter une mort plus douloureuse, avait dans sa poche un poison foudroyant qui lui permettrait de s'ôter la vie le plus facilement du monde sans accomplir l'acte utile à la communauté, c'est évidemment de ce poison qu'il se servirait si le but était de s'ôter la vie dans des conditions données. Or il ne songera pas une seconde à cet empoisonnement absurde. Le but de l'action n'est donc certainement pas d'arriver à la mort (état qui définit en effet complètement le sort de l'individu après l'action qui va se faire), mais de réaliser une certaine chose utile à la communauté et qui n'a plus aucune relation avec l'individu (limité à sa forme terrestre) que cet acte anéantit.

Le cynique, tout en admettant cela, dira sans doute : « Si un homme qui se dévoue calculait et savait se défendre contre les illusions, il verrait que son acte est imbécile et il ne l'accomplirait pas. En réalité il est victime d'illusions multiples : il a vu par exemple que son peuple glorifie des héros morts en se sacrifiant ; or on envie toujours la situation d'un homme célèbre sans faire, si on est un esprit simple, la restriction sérieuse et essentielle que comporterait le cas du héros décédé *et qui n'est plus là* pour jouir de sa gloire. Ainsi, dit le cynique, si l'homme se sacrifie dans des conditions pénibles, c'est parce qu'il est assez bête pour compter inconsciemment sur les avantages d'une célébrité posthume ».

Réfutation : le héros ne se sacrifie pas moins dans des conditions où il sait que personne ne sera informé de son acte, et, (plus significatif encore), même s'il sait que son acte, par suite de certains malentendus, ne pourra être compris et vouera sa mémoire au mépris et à la risée de ceux qui survivront (tant qu'il subsistera une humanité encore *assez pauvre* pour mépriser ou tourner en dérision quoi que ce soit).

C'est encore un de ces points où la transcendance apparaît :

- 1° existence de l'objet hors de la perception,
- 2° existence du passé hors du présent,
- 3° valeur d'une probabilité hors de toute réalité,
- 4° existence du moi libre, de la cause,
- 5° existence d'un principe extérieur et irréductible au moi, pour lequel on se dévoue.

...Comme l'effort pour mettre au point logiquement ces choses est décevant, désespéré, vain, à jamais inachevé, laisse le cœur et l'esprit toujours vides, — une substance dont l'intelligence ne saurait se sentir remplie, de même que l'eau ne peut tenir dans un filet !

Ainsi quand on me dit : « Ce que vous avez fait est absurde, vous ne pouvez le justifier par un raisonnement, un calcul », je dis : « Soit ; c'était une nécessité primordiale, imposée non pas en fonction du monde tel qu'il est, mais du monde tel qu'il doit être, et tel qu'il tend à se réaliser par nous, par une poussée interne. »

Agir selon sa nature, sa meilleure nature, sans permettre à aucun organe intermédiaire de la corrompre.

◇ Si on n'est pas un imbécile de la catégorie des illusionnés qui achètent des billets de loterie, il faut être un individu très moral pour aller voter.

C'est le sentiment de fidélité (*Treue*) vis-à-vis des autres : faire sa part, — plaisir plus grand que de se tirer les pieds.

Puisqu'il faut, pour le service de Dieu, du Plus Haut, que quelques-uns se dévouent (même si ce n'est pas tous), il ne sera pas dit que je n'en suis pas.

C'est irréductible : on va au vote comme au service supérieur (patriotique ou autre) ; non par calcul, mais parce

qu'on est pris par un esprit supérieur. En définitive, si l'on veut, pour le plaisir même d'y aller, malgré les difficultés et douleurs que l'acte peut impliquer.

Bien séparer deux éléments distincts :

A. Le désir du bénéfice que le vote doit amener.

B. Le désir d'être parmi ceux qui procureront ce bénéfice à la société.

C'est la joie du service B. *seule* qui a un caractère moral.

◇ Prendre le monde non pas tel qu'il est, mais tel qu'il doit être.

◇ On reconnaît l'arbre à ses fruits. Ce n'est pas avec des discours et des arguments que vous reconnaîtrez que le Christ n'est pas un fou, mais qu'il vient de Dieu.

C'est en le suivant pratiquement et en voyant ce qui se passe en vous. C'est ce qu'il dit lui-même.

Il serait d'ailleurs vraiment trop commode et trop bon marché qu'on puisse atteindre la vérité dans ce monde en alignant simplement des syllogismes.

Non, il faut suivre fidèlement la poussée la plus profonde à chaque instant, et voir où cela vous mène. Marche difficile.

◇ L'immense merveille du Christ, c'est que, tandis que des millions trahissaient, lui n'a pas trahi ; jusqu'au bout il n'a pas trahi. Pour eux, il n'a pas trahi.

Il a fait l'ouvrage de tous ces traîtres ; en lui, grâce à lui, grâce à ce frère, ils ont cessé d'être des traîtres ; parce qu'il a témoigné non pas en son nom, — non pas fier de le faire, — mais manifestement pour l'œuvre, au nom de tous. C'est ce qu'il faut faire aussi.

◇ Une seule chose est à la hauteur de ces distances astronomiques énormes, de ces océans de feux : c'est l'homme qui sait écouter l'Eternel. Le reste est petitesse infime.

◇ La femme est sans doute ce qu'il y a de plus beau dans le monde ; mais il y a quelque chose de plus beau encore que le monde.

◇ Vous ne devez rien ni à la tradition, ni à vos parents, ni à personne — mais à Dieu.

◇ L'image réelle donnée par un miroir concave flotte, *optiquement réelle*, au milieu d'autres objets. Ce qu'on appelle l'objet réel est à un tout autre endroit, dans une tout autre région. De même cet objet, dit réel, pourrait bien n'être, à son tour, qu'une image — dans le monde vu, entendu, touché — d'une chose qui est « absolument ailleurs », dans le monde métaphysique.

◇ Ces étoiles qui vont disparaître le matin et qui tremblent en souriant d'un sourire fin, fin, et qui devient imperceptible, qui disparaît et puis qui apparaît, c'est prodigieusement merveilleux ! C'est comme cet éclair de l'esprit dans une figure de jeune fille : ça va, ça vient, ça se moque et ça s'éteint, ce sourire qui disparaît en laissant entendre qu'il y est toujours. Pensée spirituelle, gaie, honnête et pure qui joue et s'esquive. Une beauté vertigineuse qui fait voir l'éternel.

◇ Les vastes eaux de l'Éternel sont assez hautes et assez profondes pour laver n'importe qui ou n'importe quoi qui veut bien y plonger.

◇ Il ne faut pas croire : « Un jour peut-être, après avoir bien cherché, nous comprendrons. » Non, il y a des actions qu'il faut faire parce qu'on aime, parce qu'on sent, parce qu'on est poussé... et qu'on ne comprendra jamais, qui n'appartiennent pas à l'ordre logique. Le but n'est pas de comprendre, de voir, mais simplement d'aimer. En aimant, le reste sera facile à faire.

◇ On ne peut justifier, expliquer une action dictée par l'intuition des probabilités dans les bons comme dans les mauvais cas que par un mot : telle action m'a été inspirée.

Si vous m'interdisez d'employer le mot de « probabilités », je n'ai pas, pour justifier mon acte, d'autre vocabulaire que celui du visionnaire qui déclare : *une voix m'a dit* de faire telle chose.

Le jugement de probabilité, basé sur une perception de probabilité, n'est pas réductible à un jugement logique basé sur une perception de réalité.

Et peut-être que l'action proprement « inspirée » n'est réductible ni à l'un ni à l'autre, spécialement si ce n'est pas un but égoïste que je poursuis.

Ainsi dans un traité d'analyse, un individu qui invoque des probabilités fait l'effet d'un mauvais plaisant ; la probabilité n'a pas cours dans ce domaine.

Ainsi dans une discussion de commerce, l'inspiration divine ne saurait être invoquée sans ridicule, tandis que celle des probabilités est d'un usage courant.

Enfin, dans la vie complète de l'homme qui aime, qui éprouve des jouissances artistiques, l'inspiration pure, l'inspiration divine — agissant directement sur la volonté — est l'essentiel (Jeanne d'Arc).

Quand un individu, pour justifier une gaffe trouvée telle *post factum*, vous dit : « J'ai été inspiré », on se moque de lui et son patron lui dit : « Prière de vous en tenir à des méthodes plus sérieuses. »

Quand ce même individu, pour justifier une autre gaffe, déclare : « Désolé, mais ce que j'attendais était infiniment probable, j'ai obéi à mon instinct des probabilités », tout homme raisonnable doit lui donner raison (s'il ne s'agit pas d'une question de mathématiques ou de physique, où le maître répondrait : « Il ne fallait pas suivre votre instinct des probabilités, mais développer un raisonnement et calcul logiques »).

Du point de vue logique, le jugement de probabilité est aussi inintelligible, inquiétant, effarant, déconcertant et irréductible à l'analyse — aussi fatigant pour la vue de l'esprit

qui cherche à accommoder, à mettre au point nettement, logiquement — que l'inspiration pure et simple : c'est non existant ; et le succès éventuel est incompréhensible comme celui de Jeanne d'Arc : hasard ? — sans doute, mais encore...

Ce qu'il y a de magnifique et d'étrange, c'est ceci : Quand on a pratiquement affaire à l'inspiration proprement dite (Jeanne d'Arc), on peut se dire : après tout, ce n'est peut-être qu'un flair particulièrement fin de certaines réalités qui nous échappent, à nous vulgaires, et un calcul.

L'exemple des jugements de probabilité montre qu'il existe déjà, valable pour l'esprit le plus averti, une catégorie d'inspirations absolument irréductibles aux réalités, — aussi irréductibles que l'inspiration proprement dite telle qu'elle apparaît avant toute analyse, c'est-à-dire comme une folie.

◇ Eternel, donne-nous la force d'obéir sincèrement à notre conscience ; apprends-nous à voir tout ce qu'il y a de bon chez les autres, à lutter contre les défauts du prochain en luttant d'abord contre les nôtres, et à supporter paisiblement l'injustice, jusqu'au jour où tous reconnaîtront ta rayonnante vérité.

◇ Vous n'aimez donc pas votre patrie ?

Non et oui ; exactement comme vous pourriez aimer et n'aimer pas votre famille, si elle exigeait dans son intérêt étroit que vous trahissiez la patrie plus grande.

◇ Bien loin de chercher la richesse ou même la sécurité matérielle, reconnaitre que la richesse et la sécurité matérielle ne cessent d'être mortelles à l'âme qu'au moment où nous sentons qu'il nous serait égal de les perdre, et notre vie avec, s'il le faut.

◇ Dans ce monde étrange, malheur, malheur et danger à celui qui ne souffre pas.

◇ En se rendant précieux aux êtres qui l'entourent, un individu non seulement défend son existence, mais il la légitime.

Cependant, il arrive que dans les époques de crise, de violence et de folie, le service désintéressé des autres cesse non seulement d'être un moyen de sauver sa vie, mais constitue le moyen le plus sûr et le plus direct d'aller à la mort.

Et ici la vérité chrétienne enseigne que notre vraie vie n'est pas la vie physique que nous cherchons à défendre ; et que, même alors, le service désintéressé reste, en dépit de tout, la loi suprême. Il y a, au-dessus de notre propre vie, — ou de celle de n'importe quel organisme plus vaste, mais limité, dans lequel nous pouvons être englobés, — un être plus haut ; et nous participons à la vie de cet être dans la mesure où nous mettons la loi morale et son ordre suprême, le sacrifice, au-dessus des autres considérations.

Ainsi l'essentiel n'est pas de défendre sa vie matérielle, mais de remplir les conditions qui, seules, nous permettent de vivre notre vraie *vie infinie*. Ne tolérons jamais qu'un organisme, si vaste soit-il, auquel nous appartenons, affirme son droit à l'existence sans réserve aucune, et sans justifier cette existence par le service d'une harmonie supérieure à laquelle il est prêt à se subordonner, en se sacrifiant à elle s'il le faut.

◇ Fermez ; faites un espace fermé, un système fermé. Si beau que soit en apparence ce que vous avez enfermé, vous découvrirez toujours pour finir que l'Éternel est dehors. L'Éternel est toujours à l'infini.

Donc, ne fermez rien.

◇ En résistant à la violence par la violence, vous travaillez contre l'Esprit, parce que vous niez pratiquement sa force intrinsèque.

Si nous croyons que dans le combat c'est toujours le meilleur esprit qui, à la longue, doit l'emporter, l'emploi

d'armes matérielles est vain ; il voile le vrai combat, il le trouble et ne fait que le déranger.

Si cette intervention agit contre l'esprit supérieur, elle retarde son avènement. Et si elle agit dans le sens de l'esprit supérieur, elle obscurcit son triomphe.

◇ M. X. observe que l'Eglise a donné sa sanction à la guerre.

Vous trouvez que ça sanctifie la guerre ? Nous trouvons que ça déshonore l'Eglise.

◇ Dans les choses graves, il ne nous est demandé qu'une chose : obéir sans calculer, quand il y a un ordre. Ecouter les ordres, c'est prier. Et quand il n'y a pas d'ordre ? Ne pas s'agiter, s'alarmer, se battre les flancs ; rester en paix même dans une situation difficile, et attendre avec confiance l'ordre qu'on exécutera ensuite avec confiance.

◇ Ne pas oublier un instant ce fait énorme, prodigieux, volumineux : que nous pouvons penser, que nous sommes là, que nous sommes portés à chaque instant par l'éternel.

◇ Tu vois, Seigneur, que la forme est toujours vide... Mais la bonne volonté est là ; elle suit de son mieux le tracé théorique prescrit.

Veuille la remplir... Il ne manque que l'essentiel !

◇ Le brontosauve de vingt-cinq mètres de long était un animal merveilleusement organisé *en force*, qui se croyait infiniment remarquable comparé à ces petits êtres insignifiants, ces lémmings ou makis venus plus tard, ces espèces de sauteurs qui portaient en eux l'évolution future...

A méditer par l'Empire allemand et ceux qui regrettent encore les restes du brontosauve.

◇ Celui que j'aime, c'est l'homme qui, les mains dans les poches, guigne par le coin d'une fenêtre, attendant que les

choses se réveillent, avec un amour et une sympathie ardente dans l'âme pour les jolies fleurs qui reviendront quand la neige sera passée ; pour les hommes scientifiques et les poètes qui cherchent l'éternel avec fidélité, dès aujourd'hui.

A l'Ecole-Foyer des Pléiades.

- ◇ Question fondamentale pour le bon pédagogue : Les jolies choses, les belles choses, les choses intéressantes qu'il y a dans toutes les sciences, peut-on arriver à les voir, si on ne commence pas par les choses assommantes ?
- ◇ Quand vous voulez enseigner une proposition de géométrie à un enfant et qu'il vous répond : « Ça se voit », passez outre ; ne lui donnez la démonstration qu'au moment où il en éprouve lui-même la nécessité.
- ◇ Les actes ne sont déjà que le reflet de l'âme ; les paroles sont les reflets des actes ; des reflets de reflets. Que leur jeu est donc fatigant !
- ◇ Parlez à l'enfant comme si vous étiez déjà sous les yeux de l'homme droit, perspicace, exigeant en matière de droiture et de vérité, que vous espérez faire un jour de lui.
- ◇ Les amis qui sont le plus près de nous, qui devraient le mieux nous comprendre et qui cependant ne nous comprennent pas, sont la plus grande douleur, la plus grande tentation de désespérer.
- ◇ La douleur d'aller à l'église, maintenant, est celle — mélangée de stupeur — d'assister à un exercice de pompe à feu sur la place du village... que les pompiers s'obstinent à ne pas quitter, pendant que la moitié du village est en feu de l'autre côté de la rue.

◇ Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus beau ? Instruire des plus grandes et nobles choses que la nature et l'homme ont faites, et tâcher de se faire aimer de ces enfants.

◇ Pénétrez-vous bien de ceci : que vous êtes venus dans ce monde pour faire les choses mieux que ceux qui vous ont précédés, pour faire les choses qu'eux n'ont pas pu faire ; et respectez ces anciens, non comme des modèles, mais comme des aînés qui vous ont portés sur leurs épaules une grande partie du trajet que vous avez à faire, à continuer.

Respectez-les même dans leurs erreurs, — dans les erreurs qu'ils ont faites pour que vous n'ayez plus à les faire.

◇ L'éducateur doit respecter les enfants infiniment plus qu'ils ne se respectent eux-mêmes.

De même : respectez l'homme infiniment plus qu'il ne se respecte lui-même, parce que vous reconnaissez en lui l'éternel qu'il ne reconnaît pas encore.

◇ Si nous n'y comprenons si profondément *rien*, c'est qu'évidemment nous n'avons pas à comprendre. Il y a quelqu'un, un Esprit, qui sait, qui comprend, qui dirige, qui veut. La réalité n'est qu'une manifestation infime de cet être, de Dieu, qui dépasse la réalité prodigieusement.

Cette pauvre petite cervelle qui essaie de négocier des théories sur l'opportunité de la naissance, de la mort, d'avoir des enfants, etc... non, non ! Il y a une parole en vous ; écoutez ; mais écoutez bien !

◇ ¹ Le critère de l'acte religieux : agir conformément à un esprit, et non pas avec un œil sur les choses, sur ce que ça produira.

¹ Les paragraphes suivants se rapportent à l'obligation morale de participer à un scrutin.

◇ Quand j'agis, je n'agis pas comme fraction, mais véritablement comme communiant avec le tout, conscient du tout, participant au tout.

Grande joie dans cette émotion d'action collective ; j'ai la conviction que d'autres agiront comme moi, et que nous comptons les uns sur les autres, et que nous sympathisons déjà, et que nous sommes les uns dans les autres. C'est parce que je suis en eux aussi, et dans la mesure seulement où je suis en eux, que cette action me paraît indiquée, naturelle, légitime, imposée, non discutée.

J'agis par un sentiment qui dépasse la perception de mon action unique. J'agis parce que je suis en fait *l'instrument* de quelqu'un, d'un esprit, d'une poussée qui domine de haut plusieurs individus semblables à moi.

◇ Beaucoup de gens ne veulent et ne peuvent agir qu'après s'être assurés *de visu*, par les sens, que l'esprit qui les pousse, pousse en même temps au moins « tant et tant d'individus » : c'est le point de vue « raisonnable » ; ils veulent contrôler d'abord les ressources de l'esprit qui leur parle.

◇ Quand j'agis en suivant une intuition des probabilités, je sais que mon action n'a pas, ne peut pas avoir de fondement logique, et néanmoins j'agis avec la quasi certitude d'atteindre le résultat désiré. Dans l'action collective, j'ai la quasi certitude que mon action individuelle est sans influence sur le résultat désiré — qui resterait le même avec ou sans elle — et cependant j'agis individuellement avec toute ma conviction.

Dans le premier cas, je me place à un point de vue qui dépasse la logique. Dans le second, je me place au point de vue d'une conscience qui dépasse la conscience individuelle.

La cause qui me fait agir, ce n'est pas du tout le fait d'envisager la possibilité extrêmement improbable que ma

voix puisse départager. Jamais je ne me dérangerais pratiquement pour une probabilité de cette grandeur, s'il n'y avait pas autre chose, une autre cause qui me pousse.

L'action que j'accomplis n'est fondée ni sur la logique, ni sur l'intuition des probabilités. C'est un esprit, un principe harmonisant, une volonté commune qui s'est, en fait, emparée de ma volonté individuelle, qui l'a orientée, polarisée ; et ce principe ne se laisse réduire à rien d'autre.

◇ L'homme qui ne sent pas l'esprit, qui n'est pas perméable à l'esprit, verra ses intérêts personnels périlcliter (dans la mesure où leur développement nécessiterait une action collective). C'est la contre-partie de la parole de l'Évangile : « Servez Dieu et toutes choses vous seront données par dessus. » A celui qui n'a pas la religion suffisante pour les grandes œuvres de l'humanité, il sera enlevé même le peu qu'il a pour satisfaire ses propres besoins égoïstes, étroits.

Ou l'homme va jusqu'à Dieu, ou il finit par mourir. On ne s'arrête pas au milieu.

◇ Prier, c'est écouter... et démêler le plus grand et le meilleur esprit qui veut agir en nous.

◇ Attendre des autres ce qu'on ne veut pas donner soi-même : Trahison et lâcheté morale.

◇ Si le travail n'est pas une joie et un poème, eh bien ! mourez plutôt de faim, et laissez la place à la race de ceux pour qui le travail est joie et poème.

◇ Éternel, c'est un grand discours que tu m'as fait : cette symphonie naturelle. Il faut que je sois un bien grand, profond, honnête homme et artiste, ou vrai dieu, pour pouvoir voir un paysage, un monde aussi radieux.

Allez vous asseoir sur les Pléiades, un matin frais, après quelques jours de pluie, par un soleil radieux. Cette Dent

du Midi, ces voiles blanches sur la soie bleue du lac... Oui, nous sommes artistes, de tressaillir du haut en bas de toute cette douceur, et grâce, et gentillesse de couleurs et de lignes.

◇ Le sourire prouve qu'il y a encore de l'espace, du jour, des coudées franches pour l'Éternel, et toutes les manifestations possibles, non encore cataloguées, de l'Éternel.

◇ Le sourire béat, illuminé, délivré, de l'ivrogne, est la plus terrible, la plus philosophique et profonde condamnation de l'air sévère, définitif, arrivé (croyant que c'est arrivé) du puritain, moraliste cataloguant (catalogue fini, chose horrible !).

L'ivrogne apparaît dans toute son immense supériorité sur le puritain fini.

◇ La qualité humaine par excellence, c'est le besoin d'autre chose, toujours autre chose ; l'idée que nos destinées sont ailleurs, sont éternelles.

Assoiffé de réalité plus profonde, toujours plus profonde.

L'ACTION POUR LA PAIX

En octobre 1919, Pierre Ceresole fut invité à rencontrer à Bilthoven, en Hollande, quelques membres de la Réconciliation, un mouvement né en Angleterre au début de la guerre. Dans divers milieux, des hommes et des femmes de différentes Eglises — ou n'appartenant à aucune Eglise — se trouvèrent unis par la conviction que la guerre était un crime auquel il leur était impossible de participer d'aucune manière. Ils refusèrent donc tout service militaire et, dès 1916, s'opposèrent énergiquement à la conscription. Ils s'efforçaient en même temps — c'était là la justification de leur refus de servir — d'appliquer l'Évangile à toutes les circonstances de la vie. Ce mouvement s'était étendu à la Hollande et aux États-Unis. La rencontre de Bilthoven visait à donner à la Réconciliation des bases internationales.

Dans ce cercle d'amis, hommes d'action et hommes de pensée, Ceresole se sentit chez lui. Quoiqu'on trouve dans les carnets peu d'allusions directes au Mouvement de la Réconciliation, jusqu'à la fin, celui-ci resta pour lui « notre mouvement », « notre Réconciliation ». En janvier 1920, Ceresole accepta d'en être le secrétaire-adjoint et d'aider à préparer une conférence internationale ; il n'occupa ce poste que quelques mois : le travail de bureau n'était pas son affaire ; ses amis comprirent son besoin d'une action pratique pour remplacer le service de guerre par un service constructif : c'est à Bilthoven qu'allait prendre corps, l'année suivante, l'idée d'un service civil volontaire pour la paix.

Quelques pacifistes allemands et autrichiens manifestèrent le désir de faire en France œuvre de réparation. Pierre Ceresole et un quaker anglais, Hubert Parris, se mirent à leur tête. A Esnes, près de Verdun, on dressa des baraquements de bois pour les sinistrés. Ce fut le premier service civil volontaire. Il dura cinq mois. Pierre eut la joie de voir travailler à ses côtés son frère aîné Ernest Ceresole, colonel dans l'armée suisse, qui resta jusqu'à sa mort

un des meilleurs soutiens du Service civil, et dont la coopération marqua d'emblée l'esprit de ce Service, accueillant à toutes les bonnes volontés.

A ce moment-là (1920), Pierre Ceresole a quitté les Pléiades. Il enseigne dans une école nouvelle créée à Gland par une quakeresse membre du Mouvement de la Réconciliation, Miss Emma Thomas : « l'École des Rayons ». Il y donne des leçons de mathématiques, de sciences naturelles, de latin, d'esperanto. Pour répondre à son besoin de solitude, des amis lui bâtirent, dans la propriété de l'école et tout au bord du lac, un chalet minuscule, sa « Coquille », comme il l'appelait. Il y revint à maintes reprises jusqu'à la fin de sa vie.

En septembre 1924, il s'établit à Zurich où il a été appelé à être le secrétaire du Centre suisse d'action pour la Paix, fondé quelques années auparavant par le professeur Leonhard Ragaz et ses amis. Ceresole habite là, pendant un an et demi, la même maison que les Ragaz, avec lesquels il se lie étroitement.

Les travaux d'administration n'étaient guère dans sa compétence : « Je serai patient tant que je pourrai avec moi-même. »

Il resta secrétaire du Centre d'action pour la paix jusqu'au printemps 1926, date à laquelle il accepta une place de professeur de mathématiques au Gymnase de La Chaux-de-Fonds.

1920.

◇ Les nations commettent des crimes suivant le même principe qui permet à des gens de faire tourner des tables.

Tout le monde pousse, et chacun croit que c'est la voix de « l'Éternel » ; aussi, ne voulant pas contrecarrer l'esprit, ils poussent toujours plus sans s'en douter, ce qui renforce la présence « évidente » de ce fameux esprit.

Que celui qui veut s'éprouver contre les bourrages de crâne aille s'essayer aux tables tournantes, et constate combien la bonne volonté — la simple bonne volonté : vouloir ne pas contrecarrer orgueilleusement l'esprit qui se manifeste dans une assemblée qu'on respecte — crée en fin de compte la plus ridicule, la plus misérable illusion collective.

C'est pourquoi le Royaume des cieux ne peut être *qu'aux violents*, à ceux qui disent : « Non ; désolé ; pas de complaisance. »

◆ Nous sommes une compagnie d'archi-violents ; soyons archi-violents... et pour cela laissons-nous marcher sur les pieds comme des agneaux ; ce sera la grande violence spirituelle, la nouveauté, l'impossible.

◆ Ce que j'ai est mince, mais cramponnant : c'est que pour tuer un homme ou payer pour qu'on le tue, il faut au moins en comprendre ou en sentir la nécessité.

◆ Journaux : on ne peut nous faire du mal avec du papier que si nous sommes nous-mêmes en papier.

◆ L'inutilité, le danger de dire des choses dures et vraies par lettre. On ne fait pas des opérations chirurgicales avec des instruments à longue portée. Il faut toute la précision du coup d'œil et la sûreté aussi complète que possible de la main directement en contact avec l'opéré.

◆ Vieux colonel, vieux colonel de cavalerie, avec ton plaid et ta barbe blanche, et tes yeux aux bords rouges, et qui soufflais et qui toussais, vieux colonel qui n'avais pas peur de faire ta prière dans les buffets de gare quand de jeunes lieutenants modernes passaient près de toi ; vieux colonel, c'est cette force, autrement dirigée, dont nous avons besoin.

◆ Dans les régions où il se passe des choses importantes on est seul, très seul. On se sent seul et il n'y a personne que l'Esprit.

◆ Dans la mesure où l'homme devient religieux — où l'amour se développe en lui — le devoir cesse ; il cesse d'être une chose extérieure, il est remplacé par une disposition spontanée.

Chez les gens vraiment religieux, le devoir ne doit pas se sentir ; il n'existe plus.

◇ Le méchant ne peut presque rien faire pour corriger le désordre dont sa méchanceté est le symptôme ; le juste seul peut calmer cette folie ; en acceptant, par sa douceur — et c'est une force énorme — il souffrira matériellement, mais il réparera, il réconciliera. C'est ce que le Christ a dit, et c'est ce qu'Il a fait.

◇ Si vous me permettez d'avoir le Christ comme ami seulement, Il peut devenir ce que vous appelez un Dieu ; si vous me l'imposez comme Dieu, il ne peut devenir un ami.

◇ Par les mots, nous ne pouvons plus guère communier. Par l'action, nous communions vraiment de nouveau.

Les actions unissent ; les mots séparent. Nous avons besoin de l'amour pour exprimer tout ce que nous avons sur le cœur, avec tendresse, sans blesser.

◇ La *vraie prière*, c'est tout effort fait pour quelqu'un, non contre quelqu'un ; toute tentative pour harmoniser ce qui était désordonné, pour unir, pour concilier ce qui était divisé.

◇ Pour ramener l'harmonie qui démolira la réalité hostile, fonction du chaos et de l'incohérence qui règne entre les volontés, le bouddhisme propose l'oubli de soi passif, la suspension du désir ; le christianisme va plus loin et conseille l'oubli de soi actif, le service par amour allant jusqu'au sacrifice.

◇ La meilleure manière de comprendre et honorer le Christ, ce n'est pas de vouloir à toute force passer par le Christ pour aller à Dieu, mais de faire comme lui en allant directement à Dieu.

◇ Inutile de consacrer la moindre seconde à un argument quelconque en faveur de ta vérité, aussi longtemps que tu ne l'as pas courageusement vécue.

L'acte courageux, si tu peux, voilà l'argument, le seul ; autrement c'est trop facile et ça ne porte pas. Christ n'a guère argumenté d'autre façon.

◇ Quand Laplace a dit que Dieu était une hypothèse dont il ne voyait pas la nécessité, qu'il avait en vain sondé le domaine de l'espace et des lois sans trouver la « réalité » de Dieu, il avait parfaitement raison ; seulement il oubliait que *sa recherche même* était Dieu : toute l'inspiration de vérité qui se manifestait par un travail acharné et des phénomènes sensibles très réels.

◇ L'idée du Père extérieur, très bon et tout-puissant, évoque un ensemble d'images et de notions qui n'expriment pas ce qui est devant nous et en nous. Cela se heurte, se contredit, se révolte.

« Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Derniers mots du Christ ; la confession d'une désillusion, d'une erreur logique, mais pas une faillite ; le sacrifice fait n'était pas renié ; l'acte restait. Le Père l'a abandonné, nous a abandonnés ; ce qui ne nous a pas abandonnés et ne nous abandonnera jamais tant que la vie sera en nous, c'est l'Esprit qui appelle vers une harmonie supérieure à travers le sacrifice.

Il lui a été donné encore de nous délivrer avec son dernier cri d'angoisse.

◇ C'est bien pénible de mettre la jeunesse au tombeau corporellement, mais bien pire de l'y mettre moralement, spirituellement, en constatant qu'elle ne porte pas, qu'elle ne porte plus en soi la vraie vie : la foi en l'avenir.

◇ Etrange, la satisfaction d'appartenir à une grande machine ; la force d'attraction d'une grande machine ; le délice de ne pas la discuter.

◇ L'Esprit éternellement en campagne contre le limité, le plat, le fermé.

L'Esprit appelle, appelle sans désespérer ; appelle tous ; appelle même le plus bas ; même le plus sourd ; appelle à l'harmonie supérieure à travers tous les sacrifices et toutes les pentes descendues à remonter.

◇ Qu'est-ce que l'harmonie supérieure ? C'est l'état vers lequel l'Esprit nous appelle. Donc, il est à peine besoin d'ajouter quoi que ce soit. Si, pourtant : le fait que l'obéissance à cet appel est accompagné d'une détente, d'une satisfaction profonde, d'une impression de mise en place — l'impression du vousoir qui, taillé et promené à travers tous les chantiers, trouve enfin sa position pour les siècles dans la voûte, et sent délicieusement qu'il porte de tous les côtés, comme il doit porter ; et il se met à pouvoir chanter son cantique de gloire à l'Eternel.

◇ Ce qu'il y a de frappant, c'est qu'à chaque parole qui suit une parole, l'effet devient plus faible, tandis qu'à chaque coup de pioche qui suit un coup de pioche, l'effet devient plus fort. On se dégoûte des paroles ; on ne se dégoûte pas d'un bon service.

◇ Les choses telles qu'elles *doivent être* ont une réalité beaucoup plus profonde, plus essentielle, plus éternelle que les choses telles qu'elles sont.

Les choses telles qu'elles sont sont purement passagères.

◇ Lâche, qui dis : je n'ai pas le droit d'examiner, de mettre en question ceci ou cela. Non seulement tu as le droit, mais tu as le devoir de tout mettre en question, avec l'aide de Dieu, en toute humilité. Et tu verras que les choses changent.

◇ Nous ne pouvons être commandés tolérablement à la longue que par l'invisible.

◇ Le grand crime est de céder consciemment à une chose, uniquement parce qu'elle est la masse, la majorité : c'est prendre la réalité matérielle plus au sérieux que l'Esprit.

◇ Nous n'avons qu'un seul Dieu qui est Esprit, qui est le grand courant qui emporte le monde vers plus haut.

Prier, c'est s'ouvrir à ce flot, à cet appel.

◇ Dieu viendra, non dans le demi-jour des yeux fermés, mais dans un éclat analogue à la splendeur mathématique. Nous n'avons pas assez de nos yeux grands ouverts pour voir Dieu. Cœur ; intelligence ; sens.

◇ Je me sens définitivement, foncièrement, contre toute espèce de forme de culte, de silence, de prière, comme expression essentielle, ordinaire, habituelle, de notre attitude profonde, de notre relation profonde. Que ceux qui le veulent, qui l'aiment, chantent, prient, se taisent à leur aise ; mais n'obligez pas les gens à en passer par là. L'action la plus haute, la plus belle, la plus généreuse, la plus désintéressée sera notre culte.

◇ Il y a aujourd'hui dans les paroles une vertu de malentendu tout à fait remarquable, à tel point que si vous employez des paroles, même pour chercher à vous dégager, à vous débarrasser du vieux malentendu, vous constaterez que vous ne faites en général que l'empirer (en fatiguant par-dessus le marché tout le monde).

C'est cette révélation spéciale que j'ai eue, qu'avec de nouvelles paroles on ne corrige pas les méfaits des anciennes, de même qu'avec la guerre on n'effacera pas les méfaits de la guerre, ou avec de l'argent on n'effacera pas les méfaits de l'argent.

◇ Priez l'Éternel de graisser votre girouette afin qu'elle s'oriente bien au vrai vent de l'Esprit, et ne reste pas calée

par la rouille des traditions dans une position sans rapport aucun avec la vérité, ou avec un courant spirituel réel.

◇ Si nous nous sentons déchirés par un malheur, c'est que nous avons coupé la communication, quelque part dans la profondeur, avec l'Éternel.

La douleur profonde que nous ressentons à la mort d'un frère, d'un ami, correspond exactement au caractère léger, superficiel, théorique, accidentel et irréel de notre acceptation de Dieu, de notre vie en Lui.

Evidemment ces mots seront de consolation nulle en eux-mêmes à ceux qui viennent d'être déchirés à fond. Les mots ne sont rien, mais la chose.

◇ Sur tous les points de théorie : sociologique, dogmatique, politique, nous sommes en désaccord ; sur l'action pratique, nous pouvons nous entendre ; pourquoi donc tardons-nous ?

◇ Il ne faut pas s'imaginer qu'on va changer quoi que ce soit ; ça ne nous regarde pas, et cette préoccupation serait force perdue, éventuellement illusion perdue.

Il faut seulement faire très exactement et mathématiquement, en toute sérénité, ce que l'on a à faire soi-même, développer sa propre poésie suivant son propre rythme.

◇ En nous retentit un appel profond, permanent (à vouloir, à être énergique). Cet appel, nous pouvons y répondre peu à peu *avec enthousiasme* ; c'est cet enthousiasme qui constitue notre amour pour Dieu.

Un appel à faire des choses qu'aucun raisonnement ne peut nous conduire à faire en partant de l'intérêt immédiat de notre personne, ou de celui d'un groupe défini quelconque. Ne pas nier cet appel, même quand nous sommes trop faibles, trop lâches pour y répondre.

◇ Le nom de chrétien, s'il a une valeur quelconque, ne doit jamais avoir une valeur d'exclusion, de séparation à l'égard de qui que ce soit ; mais de compréhension même à l'égard des péagers, des prostituées, — et des églises aussi, — des traîtres, des Judas complets.

◇ Dieu : l'instinct suprême, l'instinct universel, le principe d'harmonie.

Dieu : le grand miroir où il faut se voir paisiblement, tel qu'on est, avec toute sa laideur, mais tout son espoir.

Dieu : la source profonde d'où vient toute force, toute pureté ; le flot désaltérant, rafraîchissant, de l'Esprit qui se renouvelle, et renouvelle sans cesse ; la source où l'on peut se voir aussi, se reconnaître, se baigner, se laver, se renouveler, se relever, se reposer, et repartir tout neuf.

◇ Parler ou écrire, c'est vouloir enseigner autrui, — corriger l'extérieur au lieu de corriger *en soi*. Donnez aux autres des renseignements (autant de renseignements que vous pourrez), jamais d'enseignements.

C'est dans le silence que le grand travail s'opère, parce que c'est en silence qu'on agit sur soi-même, qu'on corrige en soi-même les fautes dont on a vu le reflet dans le monde extérieur.

En somme, nous n'avons — moralement, religieusement — le droit de parler aux autres que par accident, et accessoirement, quand nous nous parlons à nous-mêmes.

Pour moi-même, cette règle :

1. Une faute nous frappe à l'extérieur.
2. Quel défaut correspondant trouvons-nous en nous-même ?
3. Si nous trouvons, attaquons ce défaut-là chez nous.
4. Si nous ne trouvons rien, taisons-nous et continuons à chercher ; en cherchant bien nous finirons par trouver, certainement, et attaquerons comme en 3.

Ainsi, par l'effort pour corriger en nous ce qui va de travers, nous aiderons à corriger, par le seul moyen possible, ce qui ne va pas chez autrui.

◇ Je veux me refuser énergiquement à prêcher des sermons aux autres, dans quelque occasion que ce soit.

Et je veux éviter entre autres de prêcher un sermon contre ceux qui prêchent des sermons.

Pas de sermons, mais des confessions humbles, si possible, et des expériences utiles aux autres.

La force de celui qui sait se taire.

◇ Si j'aime comme il faut, je suis éternel comme le Christ est éternel, et peu m'importe sa résurrection. Sa mort m'importe comme le dernier terme, le dernier signe de l'amour qui se donne. Mais sa résurrection à la manière traditionnelle me gêne absolument; physiquement, cela va sans dire, mais bien plus moralement, religieusement; elle paraît un non-sens, un symbole nouveau inventé par des âmes encore médiocres. Or un symbole ne vaut pas une simple vérité (de fait) et ne vaut décidément plus rien du tout, s'il implique un mensonge.

◇ La recherche de la vérité implique un désir de réaliser un accord (entre la pensée, la prévision et une réalité imposée). Ce désir serait parfaitement vain, inopérant, si l'un des termes au moins entre lesquels l'accord est désiré ne dépendait de notre activité personnelle, de notre volonté.

Chercher la vérité: établir un accord entre une idée (dépendant de notre volonté, donc plastique encore), et un fait.

Le déterminisme absolu affirme: En y regardant de plus près, vous verriez que toute plasticité apparente s'évanouit, l'idée plastique n'existe pas.

C'est-à-dire que la recherche de la vérité ne peut exister non plus, et qu'elle appartient à un stade illusoire.

◇ L'ordre des vertus nous paraît varier beaucoup suivant la nature des individus que nous rencontrons.

C'est ainsi que bien souvent, en vivant dans nos milieux moralisants calvinistes, et plus encore dans nos milieux de prophètes majeurs ou mineurs, on se sent irrésistiblement entraîné à déclarer que de toutes les vertus, de beaucoup la première, c'est la grâce et la gentillesse.

Chaque vertu réalisée dans sa perfection implique toutes les autres, comme un arc de parabole bien tracé implique tous les autres arcs de la même parabole parfaite. Suivant l'humeur du moment, l'œil se portera plus volontiers sur un arc fortement tendu inclinant vers la grâce du retour, ou au contraire sur l'arc de courbure minimum au sommet où ce retour même s'opère. Il semble que la grâce et la gentillesse soient bien vraiment le sommet de cette parabole.

En elles sont impliqués la symétrie, l'élégance, l'équilibre et aussi la promesse d'arriver aux régions les plus énergiquement, rigidement tendues vers l'infini, les plus parfaitement et purement courageuses.

Amis, amis, soyons gracieux, soyons gentils les uns avec les autres, jusqu'au cœur ; rendons-nous la vie supportable les uns aux autres. C'est aussi une manière de résumer toute la loi et les prophètes.

◇ On nous a donné tellement de pseudo-moyens de servir l'Éternel : lectures, discours à entendre ou à faire, philosophie, analyses morales, chants, prières publiques, — que le seul vrai moyen, la mise en harmonie effective de nous-même avec nous-même ou avec les autres, simplement par le travail silencieux et inspiré, est presque constamment négligé, et précisément par les spécialistes de la religion.

◇ Education : immense respect, immense liberté.

Que dans votre immense liberté on sente votre immense respect, et dans votre immense respect votre immense liberté.

◇ Dieu, c'est un appel, une demande, une invocation, un ordre, donc une volonté, donc une poussée, si vous voulez. Affirmer sa toute-puissance n'a aucun sens pour nous. Ce qu'on peut affirmer, c'est sa toute patience, sa toute bonté, sa toute confiance, sa toute sérénité, et probablement aussi sa grande et continuelle douleur.

Ainsi on comprend que les hommes, pour symboliser ceci, aient déclaré que le vrai Dieu n'était pas le père tout-puisant, mais le Christ souffrant.

◇ Qui niera le grand appel vers la bonté, l'intelligence, le sacrifice ?

Quel malheureux ne l'entend pas ? Celui-là seul ne connaît pas Dieu.

◇ Prier Dieu qu'il guérisse une maladie, c'est comme si une cellule de mon corps me priait de la guérir. Dieu souffre de ma maladie apparemment au moins autant que moi-même.

Ce qu'il faut pour l'homme, comme pour les cellules, c'est se *laisser* guérir, se laisser porter par l'esprit central en se remettant à lui. La prière contre les maladies n'est pas une demande (ce qui serait ridicule) mais une reprise de contact, un abandon.

Que ta volonté soit faite. Un recueillement.

◇ Dieu n'est pas un personnage qui demande qu'on s'aplatisse devant lui — position radicalement fausse — mais qui vous dit : Debout, voici mon ouvrage pour toi ; va.

◇ Les fausses barbes :

Les choses admises comme solennelles et qui se révèlent *vides* : l'Eglise ; un certain Etat ; l'armée : énormes notions *vides*, intégralement *vides*.

◇ Le monde est vraiment fait d'oiseaux qui chantent et de gens qui aiment.

1922.

- ◇ Je suis poussé vers ces mathématiques parce que je les aime ; c'est évidemment ma fonction. J'aime Dieu et je les aime ; sa force, son enthousiasme, son service, me poussent dans cette direction.
- ◇ Songe à cette fleur merveilleuse, parfaitement inutile (! ?) posée seule sur une corniche de velours vert des Alpes, et que personne ne verra.
- ◇ Aimer en Dieu. Vous m'aimez non quand vous m'aimez, mais quand vous faites toutes ces choses excellentes qui n'ont aucun rapport spécial avec ma personne.
- ◇ Il ne doit rester rien, rien que le don merveilleux de l'amour, qui engendre la Vérité, la Beauté, la Bonté, la Volonté persistante de faire ce qu'on peut pour servir, pour réaliser l'harmonie ; la volonté qui va jusqu'au sacrifice naturel, consenti, qui est Dieu en action.
- ◇ Ce n'est pas le nom de Dieu ou du Christ qui nous intéresse ; l'affaire, c'est la foi ; l'obéissance à la grande poussée intérieure ; l'obéissance enthousiaste, passionnée à la poussée intérieure. Nous la constatons chez des gens d'Eglise et de dogmes ; mais nous la constatons aussi chez des gens qui préfèrent s'appeler athées, et nous n'avons aucune envie de discuter le nom que les uns ou les autres choisissent ainsi, et les idées qui leur paraissent fournir le meilleur vêtement à ce grand phénomène moral. Car nous détournerions ainsi notre attention et celle du monde de la seule chose qui importe : la Foi et l'Obéissance.
- ◇ Ce que je veux, Eternel, certes ce n'est pas te mettre à la porte ; c'est que tu veuilles bien te constituer toi-même un endroit propre où habiter, où il n'y ait pas de vieilles

toiles d'araignées, de vieilles choses puantes que je n'ose moi-même ni ouvertement regarder, ni largement respirer.

Ce que je veux, c'est que tu habites l'endroit le plus haut, le plus pur, le plus librement aéré, le plus largement éclairé, le plus riant, le plus gracieux aussi de mon âme. Fais de cette âme une demeure digne de toi, et que pour s'unir à toi elle n'ait peur de rien.

◇ Ils ont tellement bien fait dans leur adoration béate que, tandis que nous jouissons de tout cœur de grands hommes comme Newton, Pasteur, Copernic, nous sommes incapables d'admirer joyeusement et librement l'incomparable génie d'intuition de ce grand homme : Christ.

◇ La volonté de voir le futur, doué de telle ou telle propriété, a une action réelle sur le développement du présent. Ce fait indique que quelque chose se passe hors du temps : un renversement, une suppression du temps. Une volition s'étend à travers les plans successifs du temps. La volition n'est pas dans le temps. Les « choses réelles » se tiennent entre elles et se présentent successivement dans le temps et l'espace, le long du fil (pour ainsi dire) d'une volition qui n'est elle-même ni dans le temps, ni dans l'espace.

Le rapport établi entre deux phénomènes par une volition déterminée dont je suis immédiatement conscient est aussi mystérieux que celui établi par la relation de probabilité, aussi irréductible à une loi physique précise.

- 1) J'annonce : si telle indication apparaît au cadran, je ferai telle chose.
- 2) Ma volonté me permet d'affirmer, de distinguer en tous cas, l'action d'une « cause spéciale » ; c'est parce que telle indication est apparue au cadran que tel acte a eu lieu.

La volonté consiste souvent à décider qu'on agira suivant les indications d'un calcul annonçant une situation

future ; on peut donc dire que, par l'intervention de la volonté, la connaissance contribue à renverser l'ordre de causalité du temps. C'est ce qui sera demain qui, par l'intercalation de ma volonté, peut déterminer ce que je ferai aujourd'hui.

Dans le domaine où ma volonté peut agir, il ne saurait y avoir de connaissance proprement dite, car il n'y a pas d'ordre scientifique rigoureux dans le temps et l'espace pour les choses de cet ordre ; elles ne sont pas dans le temps et l'espace.

Je veux : c'est pour accorder un certain état avec un certain désir.

Si j'ai fait telle chose, c'est parce que j'éprouvais tel désir ; c'est un fait qu'entre certains phénomènes ma volonté paraît pouvoir intervenir ; entre d'autres, c'est exclu : ils ne dépendent pas de moi.

Dans l'acte de volonté, l'explication mécanique fait aussi bien défaut que la justification logique indiquant pourquoi j'ai confiance dans le résultat que j'ai trouvé. J'ai une *foi immédiate* dans les lois employées ; il y a donc une parenté, une relation de confiance entre ma volonté et les lois dont elle se sert pour se diriger.

Le calcul dit : Si tu veux telle chose (B), tu l'auras sûrement en faisant telle chose (A).

Cette constatation a en fait une action dynamique sur moi ; j'ai la foi.

Le calcul de probabilité dit : Si tu veux telle chose (B), tu l'auras plus probablement en faisant telle chose (A). Ceci a aussi une action dynamique sur moi. Demander le pourquoi de cette confiance, c'est un non-sens ; elle est quelque chose d'immédiat, d'absolu, d'irréductible, indiquant une identité de nature entre la volonté et la loi (une connaissance immédiate, intime) ou entre la volonté et l'ordre des probabilités, d'où peu à peu, par une précision toujours grandissante, est sortie la loi fixe, mathématique ou physique.

Quand j'ai fini un calcul de physique et passe à l'application, j'ai confiance dans l'exactitude de mes calculs et dans la valeur des lois sur lesquelles ils sont basés.

Cette confiance très ferme n'est que la limite arrêtée de celle que m'inspire plus ou moins un calcul de probabilité ; elle ne semble pas en différer de nature.

En fait, si on se rappelle que l'existence d'une loi physique est dans bien des cas un effet de probabilités, les deux situations sont qualitativement identiques.

Pratiquement, concrètement, en réalité, la situation est la même, la confiance est de même ordre dans les deux cas. Elle a l'air, cette confiance, plus justifiée dans le premier cas parce que j'ignore le caractère « probabiliste » de la loi physique ; je la crois sûre, absolument.

Comment la situation de ma volonté se décidant après un calcul physique serait-elle différente de ce qu'elle est au moment de ma décision après un calcul de probabilités, puisqu'au fond les conditions sont identiques — supposé admis que la loi (comme dans la théorie cinétique des gaz) est un effet de probabilité ?

Au moment d'agir suivant les indications des probabilités, ma situation est identique, au point de vue de ce que je sais avec précision, à ce qu'elle serait un jour où je ferais complètement fausse route en obéissant à cette indication — donc, semble-t-il, je fais ici aussi fausse route.

La différence entre la décision ensuite de loi physique et la décision ensuite de probabilité, c'est que dans le second cas, je sais qu'il doit y avoir des cas où, en me décidant comme je vais le faire, exactement dans les mêmes circonstances, j'aurai à me mordre les doigts de ma décision. Tandis qu'avec la loi physique, si je ne sais pas, de source certaine, qu'elle est un effet de probabilité, je n'ai pas nettement devant les yeux la certitude qu'un jour, en me décidant exactement comme je vais le faire, je ferai une gaffe.

◇ Paraître, ne fût-ce qu'un instant, et à certains égards, l'ennemi de quelque chose de très grand — mais imparfait à certains points de vue — comme la tradition chrétienne par exemple, c'est bien pénible. Encore faut-il savoir supporter cette peine-là.

◇ Le fait de vivre dans une atmosphère de respect traditionnel à l'égard de certaines choses (quelles qu'elles soient) est psychologiquement et moralement très sain : cela protège contre l'exagération de la personnalité, cela donne la stabilité, la continuité. Certains disent : traditions détestables valent mieux que pas de tradition du tout.

◇ On ne te demande pas d'être illustre ou parfaitement excellent ; on te demande seulement de fournir à un moment donné un marche-pied solide et qui ne lâche pas, pour l'éternel qui veut passer.

◇ Comme le christianisme, la religion, deviendront grands quand *ils seront libres* !

◇ Dieu n'a pas cessé de parler, il y a 2000 ans. Il vous parle aujourd'hui à vous-même chaque fois qu'une voix vous demande de faire quelque chose de bon, de généreux, de souffrir pour quelqu'un. C'est à vous-même aujourd'hui que Dieu parle, — et c'est *par vous* qu'il parle au moment où il vous inspire un acte de service. Ayez le courage d'écouter directement ce que Dieu vous dit.

La manifestation essentielle du courage, c'est de répondre à Dieu directement, de consentir à l'écouter, de n'avoir pas peur de monter sur la montagne.

◇ « L'Évangile est dans le monde l'immortelle semence de la liberté »¹, mais on en a fait pour nous, un livre de servitude.

¹ A. Vinet.

◇ L'usage de la Bible : Examinez, retenez ce qui est bon. Soulignez ce que vous comprenez, ce qui est une force et un encouragement, et laissez le reste de côté.

◇ Les Chinois ont d'une manière folle, mais profondément justifiée, associé le fait d'avoir une famille au devoir religieux. Dans le christianisme, il y a quelque chose de bizarrement désagréable, de faux... et de presque juste à la fois : ce sont les déclarations ascétiques contre le mariage et la vie sexuelle. Juste, en ce sens que c'est le plus grand danger pour l'Esprit d'être dévié, si l'égoïsme prend la haute main ; faux, parce que l'amour sexuel est le seul moyen par lequel le grand symbole de la vie matérielle puisse continuer, et que la beauté, la vérité et l'amour (dans leur développement au moins) sont essentiellement liés à ce monde matériel. La religion devrait être essentiellement une sanctification de l'amour de l'homme et de la femme, de la source même de la vie, rattachant cette vie à quelque chose d'infiniment plus vaste et profond. Il faut donc que l'amour humain ne se prenne pas lui-même pour but, mais qu'il se sente subordonné.

◇ Le besoin d'être rassuré, la terreur de la mort, sont un signe de déséquilibre moral, d'égoïsme persistant.

Si nous vivions en Dieu dans une grande œuvre commune, nous ne mourrions jamais.

1923.

◇ Tenez-vous absolument à ce que je vous dise que je ne suis pas chrétien ? Je n'ai aucune envie d'employer cette négation pour définir ce que je sens. Une négation n'exprime jamais rien d'intéressant, et aujourd'hui cette négation, aussi bien que l'affirmation, prêterait tout spécialement à malentendu.

◆ Seigneur, je veux la vérité, et ne pas m'enfermer dans des idées qui ne sont pas justes.

◆ Dans la ligne où l'Éternel le porte, le cœur ne connaît pas de découragement.

L'Éternel est invincible.

◆ La condamnation essentielle de ce qu'ils appellent la foi, c'est qu'elle peut être menacée par un effort de sincérité. La vraie foi, c'est celle que la sincérité ne peut que renforcer. Car la sincérité humble, quoi qu'il arrive, c'est la manifestation de Dieu.

◆ Ce qu'il y a d'effrayant, c'est qu'en fait de préparatifs pour le sort futur du monde, il n'y a que les militaires qui préparent.

◆ Rappelle-nous que si nous échouons, d'autres réussissent ; que si nous souffrons, d'autres atteignent à la joie vibrante, à l'exaltation d'une communion intime avec la splendeur ; que si nous sommes mauvais et seuls, d'autres atteignent à la source de l'esprit ; que le but est atteint... Et que cela nous soit la grande consolation en toute circonstance.

Rappelle-nous que toutes choses, directement ou indirectement, concourent au triomphe du vrai, — de Dieu.

◆ Dans un vrai service religieux, on doit se regarder les uns les autres — pour voir Dieu — pour l'aimer ; et non regarder là-bas vers l'autel de manière à ne pas voir son prochain... Pour parvenir au prochain il faut aller à l'infini (vers Dieu) et revenir de l'infini vers le prochain.

◆ Toute la difficulté, pour la plupart d'entre nous, c'est de croire à la justice au point d'abandonner pour son triomphe un avantage matériel immédiat.

◆ Ce qu'il y a de dangereux vraiment dans notre milice suisse ou dans votre marine royale, ce n'est pas le fait matériel de

son existence, mais c'est l'esprit que ces institutions incarnent ; le fait que c'est dans ces institutions que la majorité actuelle des citoyens reconnaît la forme supérieure de l'existence nationale. Ils ne font pas partie de ces institutions la mort dans l'âme, comme un bon juge peut, à la rigueur, condamner encore un homme à mort par nécessité absolue.

◇ Dieu, je ne l'ai jamais vu, on me l'a trop montré ; ils étaient tous devant, les montreurs.

◇ L'honnêteté m'empêche désormais de me joindre à vous pour célébrer le Christ, vivre du Christ, etc., autrement que par le *service* pur et simple.

Nous ne chanterons plus, nous ne prierons plus ; nous agirons l'âme tournée vers Dieu, recevant la force de Dieu, mais agissant seulement, servant, étant patients, aimant ce qui est le reflet, les reflets réels de la lumière de Dieu ; et chaque fois que nous nous rappellerons les uns aux autres d'être patients, aimants, ce sera notre manière de parler de Dieu.

◇ Ce qui est certain, c'est que si je me prépare de longue date à faire face par la violence à une certaine situation difficile, quand cette situation difficile se produira, je n'aurai pas d'autre moyen d'y faire face que la violence, en effet. Si je veux qu'il me reste la moindre chance, le cas échéant, de faire le miracle d'une action salutaire sans violence, il faut de toute nécessité que je ne me concentre pas sur la préparation à l'acte contraire.

◇ Etre sincère ; mais plein de respect pour ce qu'on ne comprend pas.

◇ Il y a dans le monde, dans toute cette vie, dans tout cet immense univers, un grand mystère fondamental qui doit nous maintenir parfaitement humbles, parfaitement ouverts. Conscients de ce mystère, nous cherchons l'Harmonie parfaite par une vie d'amour, de service et de sacrifice.

1924.

◇ Je vois un ouvrier qui pousse du pied un drain cylindrique dans la rue, et son ombre sur le mur ; ensuite passe une servante avec son panier, et son ombre sur le mur. Ces deux ombres sont analogues, de même substance ; combien différentes des corps qui les projettent, et comme il serait ridicule de prendre ces ombres pour les personnes elles-mêmes, pour les corps eux-mêmes.

Si ces corps n'étaient eux-mêmes que l'ombre physique de quelque chose d'incomparablement plus riche et plus grand qui se meut dans le monde des esprits ?

Souvent on a nettement cette impression — dans les moments d'accablement et de tristesse — que son corps physique n'est qu'une ombre vacillante, pauvre, vide, qui nous signale seulement et concrètement notre intense désir de quelque chose de plus réel, plus solide, plus harmonieux.

La souffrance dans son intensité est la protestation d'une ombre qui se sait, en réalité, quelque chose de beaucoup plus qu'une ombre.

1925.

◇ Nous préférons infiniment aller en prison plutôt que de continuer cette action ridicule qui consiste à entasser bois, pétrole, dynamite, pour prévenir l'incendie. Dans une société aliénée, nous restons tranquilles, mais nous désirons vous faire comprendre que nous ne sommes ni des lâches, ni des égoïstes. Donnez-nous du bon travail, honnête, constructif, pour la patrie : nous le ferons ; nous l'avons fait ; ça n'a pas mal marché, nous le ferons mieux encore.

Seul le sacrifice domine.

- ◇ Servir courageusement, même quand on est seul, mais sans vouloir arracher violemment les autres à ce qui leur paraît juste.
- ◇ Savoir combien sa bataille est futile, et y mettre pourtant tout son cœur, et son sang.
- ◇ Etre un lâche, passe encore, mais « devenir guerrier et héros » par lâcheté, parce qu'on n'ose pas résister, parce qu'on n'ose même pas dire qu'on n'y comprend rien et que cela vous fait horreur ! C'est le comble !
- ◇ Cette éducation religieuse les a préparés à la servilité et non au service.
- ◇ Il n'y a qu'une chose qui égale l'étendue et la profondeur de ces folies guerrières : c'est ma résolution de leur dire *non*.
- ◇ *Adieu à ma petite gomme*. Ma petite gomme, devenue toute petite en effaçant cent mille erreurs, elle existe dans l'effacement de toutes ces erreurs ; maintenant, elle n'est pas plus grande qu'un de ces petits déchets d'elle-même qu'elle laissait chaque fois dans la bataille.

La bonne, la vaillante petite gomme — pas une de ces fausses dures qui salissent tout quand on veut s'en servir et, sous prétexte d'effacer le mal, le transforment en catastrophe irréparable ! La gomme n'efface l'erreur qu'en consentant à se salir. Elle absorbe l'erreur d'autrui, entre en contact intime avec elle, la prend à son compte, puis la détache d'elle-même. Un enseignement profond : vous n'arrivez à corriger l'erreur d'autrui qu'en commençant par la faire vôtre, c'est-à-dire en montrant que vous en avez vraiment compris la cause, la nature profonde, et tout d'abord en la comprenant vraiment, cette cause ; et ensuite, de par votre nature capable, par sa communication permanente avec

l'éternel, de se renouveler constamment, en laissant tomber l'épiderme des formes extérieures, vous éliminez définitivement la souillure.

◇ Celui qui est aimé de Dieu, c'est celui qui sait être heureux et content dans des circonstances difficiles et qui, du sein de ces circonstances, sait faire l'aumône de sa joie et de sa bonne humeur à celui qui est dans des conditions plus faciles que lui.

◇ L'un fait des petits pains et l'autre de l'acier ; l'un est de l'huile, l'autre du diamant ; il faut de tout cela : c'est la volonté de l'Éternel. Il veut peut-être encore des soldats. Il veut *certainement* des gens qui ne veulent et ne peuvent plus l'être.

◇ Ne jamais demander que les circonstances soient plus faciles... mais, toujours, que les forces deviennent plus grandes ; et accepter avec joie, quand ils viennent, le repos et les facilités le long du chemin.

A LA CHAUX-DE-FONDS ET AUX INDES

En janvier 1926, Auguste Lalive, directeur du Gymnase de La Chaux-de-Fonds, fit une démarche officielle auprès de Pierre Ceresole pour savoir s'il accepterait une chaire de professeur d'histoire dans cette école. Personne ne fut plus surpris que Pierre lui-même. Aussitôt que se répandit à La Chaux-de-Fonds le bruit d'une nomination aussi insolite, une violente campagne de presse se déclencha. Lalive ne se laissa pas intimider et le 4 mars 1926, par 21 voix contre 20, la Commission scolaire appela « M. Pierre Ceresole, ingénieur et docteur ès sciences, au poste de professeur d'histoire au Gymnase, à l'Ecole normale et à l'Ecole supérieure de jeunes filles ». Ce fut dans la cité horlogère une effervescence inouïe. Le 25 mars, le Conseil d'Etat du canton de Neuchâtel décidait de ne pas ratifier la nomination.

Les choses n'en restèrent pas là. Trois postes se trouvant vacants au Gymnase, la Commission scolaire décida de constituer un poste complet de mathématiques. Lalive invita Ceresole à poser sa candidature : il avait cette fois tous les titres requis. Il fut nommé et, en mai 1926, installé dans ses nouvelles fonctions. Ses adversaires désarmèrent bientôt devant sa bonne grâce et son évidente sincérité. Pierre trouvait à La Chaux-de-Fonds, au Locle et dans toute la région, des amis enthousiastes et dévoués ; il ne tarda pas à s'en faire d'autres parmi ses collègues ¹. Entre lui et le directeur qui l'avait appelé se noua une amitié profonde. Les deux hommes avaient beaucoup de traits communs : courage, largeur d'esprit, gaieté saine, esprit de service. C'est Lalive qui gagna son ami à la cause de l'abstinence totale. M. et M^{me} Lalive lui ouvrirent leur maison ; pendant plusieurs années, jusqu'à son

¹ Le numéro de décembre 1945 de *Herbes folles*, revue des gymnasiens de La Chaux-de-Fonds, publié après la mort de Pierre Ceresole, contient des témoignages émouvants qu'il vaudrait la peine de recueillir.

départ pour les Indes en 1934, il eut ainsi le bonheur de partager une vie de famille chaude, simple et gaie.

Néanmoins, sa santé s'accommodait mal du climat très rude des montagnes neuchâteloises et, en 1937, au retour de son dernier voyage aux Indes, il s'installa à Neuchâtel dans une autre maison amie. Il montait chaque semaine à La Chaux-de-Fonds pour y donner son cours de philosophie des sciences. En 1939, son état de santé, aggravé à la suite des fatigues subies aux Indes, nécessita un repos prolongé ; il dut renoncer à son enseignement.

C'est pendant ces années d'enseignement à La Chaux-de-Fonds que se placent, le 16 novembre 1933, un second passage clandestin en Allemagne, devenue hitlérienne¹, et de nombreuses campagnes de Service civil, en divers pays, auxquelles Pierre Ceresole consacre ses vacances.

A la nouvelle du terrible tremblement de terre qui, en 1934, désola le Bihar, Pierre Ceresole offrit à l'Anglais C.F. Andrews, le grand ami de l'Inde, de se rendre sur les lieux en vue d'une campagne éventuelle du Service civil. Andrews qui connaissait Ceresole de réputation, accourut d'Angleterre à Gland ; on convint que Pierre Ceresole partirait immédiatement pour un voyage d'enquête sur les lieux du désastre. Il arriva à Bombay le 24 avril 1934.

Ce premier voyage montra l'impossibilité d'amener sur place une équipe internationale nombreuse, mais il fut décidé que Pierre reviendrait en automne accompagné de quelques volontaires de choix et qu'ils travailleraient avec une troupe de paysans de la contrée modestement rétribués à l'aide de fonds recueillis en Europe.

C'est au début de ce second voyage que se place un épisode inattendu dont on trouve l'écho dans un carnet : A deux reprises les nationalistes indiens avaient suggéré à Ceresole de voir Mussolini. Cela répondait chez lui à un désir très vif.

A son passage à Rome, il demanda et obtint une audience. Le Duce le reçut le 23 octobre 1934. L'entretien roula sur la paix et la guerre, et Mussolini, tout en accordant une certaine sympathie aux efforts faits pour donner à la jeunesse un autre entraînement que le seul entraînement militaire, affirma sa conviction qu'une paix définitive n'était ni réalisable, ni même désirable.

Arrivé aux Indes le 5 novembre 1934, Ceresole se dirigea sur le Bihar et mit à exécution son projet. Le service se poursuivit de

¹ Pierre Ceresole l'a relaté dans sa brochure *En Allemagne et aux Indes pour la Paix*.

1934 à 1937. Chaque été Ceresole revenait passer les mois les plus chauds en Europe pour se refaire et pour maintenir le contact avec ceux qui soutenaient son effort.

Ceux qui désireraient en savoir davantage sur ces campagnes trouveront mille détails pittoresques, humoristiques et touchants dans les trois petits volumes tirés des lettres que Pierre Ceresole écrivit du Bihar : *En Inde sinistrée, En vue de l'Himalaya et Aux Indes pour la paix vivante*.

Bornons-nous à dire que le Service aboutit à la reconstruction de sept villages — de quoi abriter environ 600 familles — avec puits creusés et maçonnés, installations sanitaires toutes nouvelles dans la contrée — cet exemple inspirant à des Indiens d'autres efforts dans le même sens.

Quand il rentra définitivement, Pierre Ceresole passa par les Etats-Unis — c'était son deuxième tour du monde — afin d'assister, près de Philadelphie, à un congrès mondial des Quakers. L'année précédente, en effet, surmontant des hésitations et des scrupules qui l'avaient retenu longtemps, il avait, dans une lettre datée du 9 septembre 1936, où il précisait très franchement sa position personnelle, demandé aux Amis de Londres de l'admettre dans la « Société des Amis ».

- ◇ Les angoisses : Si tu ne les regardes pas en face, si tu les fuis, si tu agis dans le sens où elles te poussent, dans le sens de la retraite, elles te dévoreront.
- ◇ Pour beaucoup, la Bible gardera, leur vie durant, l'odeur de la cage dans laquelle on a voulu les prendre — et elle la gardera même quand, ayant repris toute leur liberté, ils auront reconnu ce qu'il y a de grand et de fort dans ce livre.
- ◇ L'erreur chrétienne a succédé à l'erreur juive. Toutes deux énormes. Quand Jésus enfin a découvert et dit : Dieu c'est moi, c'est ma bonne volonté, c'est mon amour, je n'existe réellement pas en dehors de cette bonne volonté et de cet amour, et toute bonne volonté et tout amour viennent de Dieu ; donc toute existence de bonne volonté et d'amour est Dieu... Quand il a dit cette vérité évidente, glorieuse, qui

nous débarrassait de toutes les fausses idoles, de tous les Jéhovas, qui ramenait Dieu ici, maintenant, à portée et en action, — les Juifs ont crié au blasphème et l'ont crucifié pour cette vérité capitale.

Les Chrétiens ont repris et aggravé l'erreur des Juifs. Ils ont accepté que Jésus soit Dieu ; mais le mauvais esprit, la peur, la timidité, leur a inspiré une manière diabolique de faire que cette découverte, au lieu d'être l'immense délivrance, soit un asservissement. Ils ont immédiatement dit que Dieu était cet homme spécial, que cet homme, cet homme seul était Dieu. L'immense découverte était neutralisée, anéantie, repoussée dans un coin, rendue inoffensive et inopérante. Au lieu de détruire les anciennes idoles extérieures, on en créait simplement une de plus.

Je ne sais pas ; il faut rendre cette justice aux « chrétiens », c'est qu'à prendre l'Évangile tout naïvement, il semble, — d'ailleurs au milieu de textes contradictoires — que cette énorme erreur remonte à Jésus lui-même ; ou bien lui a-t-on prêté, a-t-on faussé ce qu'il a dit ?

Bref, il a fallu que la vraie religion se sauve de nouveau et prenne la forme paradoxale : « Ni Dieu ni maître » de l'anarchiste.

◇ Nos souffrances sont des prières qui agissent directement. Les souffrances supportées vaillamment, supportées avec foi — et par conséquent pas toujours avec résignation seulement, — quand il n'y a honnêtement et vraiment rien à faire, ces souffrances sont des prières.

Souvent, tout ce que les hommes savent faire pour Dieu, pour l'avancement de l'esprit, c'est de souffrir.

Ainsi, il est parfaitement vrai que ceux qui souffrent le plus sont les meilleurs instruments de l'Esprit. Ce n'est pas tant par leur attitude « morale », que par le fait de souffrir profondément, et par conséquent de vouloir continuellement et ardemment autre chose.

Y en a-t-il qui veulent réellement, ardemment — sans la leçon continuelle, la pression incessante de la souffrance ?

Je risquerai ce mot : « Malheur à eux, s'il n'y en a point. »

Ainsi pour beaucoup leur seule prière, et pour beaucoup d'autres leur meilleure prière a été : « Seigneur, Seigneur... comme je suis profondément *embêté*... »

Comme tout cela, ces injustices, cette bêtise, ces guerres, ces armées, ces intelligences et ces volontés bouchées, ma faiblesse, ma violence, ma bêtise, comme ça m'embête, comme ça m'embête !

◇ Dieu, c'est le sommet vers lequel toute vie est attirée puissamment dans son évolution. Dieu, c'est la force puissante, insistante, qui oriente la vie dans une direction déterminée. Dieu, c'est le principe, la volonté, ou ce qui — celui qui — oriente notre volonté personnelle impérieusement.

Ce qui révèle Dieu, c'est ce fait essentiel que nous sommes profondément orientés dans une direction qui ne correspond pas du tout à celle que nous prendrions à chaque instant si nous obéissions simplement à l'intérêt matériel de notre personne physiologiquement limitée.

Cet appel de Dieu nous apprend que nous appartenons à un être qui dépasse infiniment notre corps matériel.

La prière consiste à établir, aussi complètement et librement que possible, une communication, une identification entre notre volonté personnelle et cette volonté plus haute. Certains individus, comme Jésus ou saint François, nous donnent l'impression d'avoir réalisé cette identification d'une manière particulièrement complète et parfaite.

◇ Jésus, un homme, une intelligence, un courage d'une grandeur prodigieuse ! Pas étonnant qu'il ait ébloui ceux qui l'ont aperçu, senti, au point de les faire divaguer complètement sur plusieurs points, et affirmer et inventer, et inter-

préter, et enjoliver encore à tort et à travers, jusque dans l'absurde et l'impossible les plus complets.

1928.

◇ Tout être libre subit une évolution réglée d'un côté par ses limitations particulières (les réalités extérieures) et de l'autre par *une volonté centrale*.

Dans la mesure où je me sens libre, c'est la volonté centrale qui agit en moi. Il semble qu'il y ait des procédés ou des habitudes (la prière), qui élargissent le champ de cette volonté centrale en nous. Pour être plus libre, communier plus largement avec Dieu.

Quand, dans le fameux raisonnement, on dit : « Si Dieu peut prévoir ce que nous ferons, alors c'est que nous ne sommes pas libres », on se fait une fausse idée du mécanisme de la prévision. Dieu, ou quelqu'un, peut prévoir ce que nous ferons comme nous le prévoyons nous-mêmes au moment où nous voulons et en sachant que nous voulons et ce que nous voulons. La prévision de mon action n'exclut nullement ma liberté, n'exclut nullement l'intervention réelle et irréductible de ma volonté, si elle se fait par la conscience même, directe (ou par sympathie pour une autre personne), de cette volonté.

Il y a dans cette idée que la liberté des individus n'est pour ainsi dire que le morcellement d'une liberté centrale, — d'une volonté centrale aux prises dans les différents individus avec des limitations, des désordres et des effets statistiques différents — une idée qui serait d'une importance considérable, si elle était bien juste. C'est en somme que Dieu lui-même agit en nous tous, tant bien que mal et comme il peut, à travers les limitations de la nature ou du caractère que chacun de nous oppose à cette volonté. Cette vue inspirerait un sentiment de charité absolue. Partout où il y a de la liberté, donc

peut-être partout où il y a de la vie, c'est Dieu qui lutte à travers des limitations et pour une organisation supérieure.

Quand un homme ferait quelque chose de mal, ce serait toujours et par définition ses limitations qui en seraient responsables ; pour ces limitations, il doit être plaint, beaucoup plutôt que blâmé. Voyons en chaque homme, même le plus misérable moralement, Dieu lui-même en lutte contre des limitations parfois étouffantes.

C'est en somme la conception à laquelle l'expérience religieuse la plus libre, celle des chrétiens libres, comme les Quakers, conduit de plus en plus les hommes.

Je pourrais dire : Ce qui veut en moi, c'est l'élément le plus haut, le plus libre, la meilleure partie de moi-même. Le reste, ce qui n'est pas la meilleure partie, c'est ce que j'appelle limitations, circonstances extérieures, caractère, etc. Or ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est Dieu.

Ce qui veut en moi, c'est donc toujours Dieu, et quand Dieu prévoit ce que je voudrai, il prévoit seulement ce que, dans les situations successives, lui-même voudra.

◇ 1930. *Dans un jardin près de Paris.* — C'est bien le premier printemps. Péchers tout roses, amandiers blancs, ou autre essence à fleurs blanches ; petits boutons rouges de pommiers du Japon ; petits soleils des roses jaune d'or. Les jonquilles et les primevères roses dans le pré ; et la grâce de ces trois mots à l'intonation française qui viennent on ne sait d'où dans l'air matinal.

Optimisme solide des yeux ouverts. Nous allons aimer ce qu'il y a de merveilleux dans ce monde-ci — sans nous laisser émouvoir par l'effroyable atmosphère d'affairisme dur qui remplit, empue, empoisonne cet air parisien. Au fond, cela n'existe pas ; c'est une illusion ; ces gens ne savent ce qu'ils font et après quoi ils courent.

Ce pêcher rose, cet éternel pêcher rose, est la vérité, avec tout ce blanc éblouissant qui commence à sortir.

Un arbre au printemps : un fouillis de menus bois entrecroisés où l'on voit pointer çà et là quelques petits boutons blancs, lumières blanches, annonciateurs d'une nouvelle saison. Une grâce nouvelle, la grâce de « vies nouvelles », la fleur, dans un brouillard de bois gris et dur.

J'ai vu quelque chose de précis, de très bon, de très lumineux, — à tenir ferme quoi qu'il arrive ! C'est le service de Dieu.

- ◇ Ne pas être effrayé des abîmes : la région des grands sommets est nécessairement celle aussi des grands abîmes.
- ◇ Etre aussi mathématicien et savant que possible, pour voir tout ce qui est grand et beau encore mieux.
- ◇ Il est bon de se rappeler que l'orgueil et la vanité d'autrui nous choquent surtout — sinon exclusivement — à cause de notre propre orgueil et vanité.
- ◇ Etre là pour aider les autres, et ne jamais rien demander pour soi : c'est le terrain ferme.
- ◇ Si l'Eternel n'était pas là, en qui tout se résout et s'harmonise, nous serions dans une situation terrible.
- ◇ La vraie condition de l'homme paraît être de se trouver constamment en bataille pour des choses qui dépassent sa nature.

Autrement dit : de monter.

- ◇ La vie n'est tolérable que si elle est donnée, consacrée à quelque chose de plus grand que soi-même, par le travail utile dans lequel on s'oublie ; tant qu'on ne s'oublie pas pour œuvrer pour l'éternel, on est dans l'erreur et dans le malheur.

Travailler non pas pour s'étourdir, pour s'oublier, mais pour se retrouver dans, et s'unir à l'éternel.

◇ Il faut prier ardemment, afin de ne pas sombrer dans un égoïsme désabusé, non satisfait, desséché.

◇ « Etudions la religion », certes, mais à partir du fait très net que la mâchoire du requin existe, constamment appelée à dévorer, au petit bonheur, une jambe, un bras ou une tête de naufragé.

C'est sinon à partir de là, du moins en reconnaissant explicitement et attentivement cela, qu'il convient de rechercher Dieu, ou plutôt de le constater, tel qu'il est très net aussi, à certains endroits.

◇ *Le fils d'un de ses amis est très gravement malade.* — « Eternel, tire d'affaire cet enfant. »

Je sais pertinemment, par expérience multiple, des autres surtout, qu'il n'y a pas d'Eternel qui puisse, qui veuille intervenir ainsi, sur demande ou sur commande. Les demandes les plus émouvantes, en apparence les plus légitimes, restent sans réponse.

La foi en Dieu, c'est d'être prêt ; de ne jamais se décourager ; de ne jamais désespérer, même quand on est tout en bas, même quand tout s'écroule absolument... Voilà la vérité. Oser toujours la vérité, même la plus dure, même la plus triste.

Novembre 1933. Avant son passage en Allemagne.

◇ Une fois au moins, être courageux ! Seigneur... donne le courage d'aller... Oser agir sans peur, suivant sa conviction. Même dans le ridicule.

◇ Un grand appel auquel il faut être fidèle malgré toutes ses chutes et faiblesses, rechutes et refaiblesses.

Si nous sentons douloureusement chutes et faiblesses, c'est que l'appel est toujours là.

♦ Qu'est-ce que Dieu ?... Le contraire magnifique de tous les mensonges, de tous les préjugés, de toutes les « peurs de n'être point orthodoxe » qu'on a mis sous ce nom.

♦ A l'homme qui ne trahit pas, les choses commencent à parler ; elles laissent voir leur sens réel et profond.

♦ La vérité simple. Voilà pourquoi, malgré tout, cette grandeur de l'homme Christ, sous son revêtement de théologie en carton doré, apparaît dans toute sa splendeur.

♦ Je ne suis qu'un homme médiocre, pas meilleur que les autres, mais j'ai vu cette vérité-là, ce côté de la vérité, et je dois être fidèle ; j'aurai la force de faire ce qu'il faut faire dans ce sentiment-là.

Je ne sais pas à quoi Il tient ; mais je sais que je tiens, moi, essentiellement à écouter et à suivre cette voix puissante qui se fait toujours entendre ; qu'au fond c'est là tout mon sens, tout mon être, toute ma vie.

En voyage et aux Indes.

♦ A Guardafui, ils sont encore volontiers cannibales. Affreux pays, brûlé par le soleil ; enfer. Eternel... Eternel !... Ton être ici apparaît sensiblement plus compliqué que dans les feuilles d'Ecole du Dimanche !

♦ Cet homme, Jésus, a eu la foi héroïque dans la valeur des hommes ; même des brigands.

♦ L'horreur véritable, saine, profonde de la prière. Est-ce que je vais prier avec les meilleurs, X, Y, Z ? Nous avons horreur de ces prières. Dieu n'y est pas, refuse d'y être. Ces prières du matin de Gandhi me font à moi un effet de ritournelles tout à fait pénibles ; cela m'humilie et me choque comme un mensonge.

◇ Consolation ; compensation : c'est au moment où les choses vont de travers, dans la ligne imposée et fidèlement suivie, que le véritable travail se fait. Tiens ferme, et sois bien persuadé que tu n'es pas seul, qu'il y a à l'infini des braves cœurs avec toi ; même ceux des adversaires apparents.

◇ Mon idéal : avoir toujours le courage de répondre à l'appel de Dieu.

Je ne veux rien qu'obéir à la direction profonde. Eternel, arme-moi pour obéir, le reste n'est pas intéressant ; ce que je fais de moi-même et pour moi-même n'est pas intéressant.

Savoir où aller, ça se détermine par la prière.

Prier pour le courage.

Etre vivant, rester vivant.

◇ Tâcher de se juger sans préjugé, objectivement, en toute impartialité. — Mais, mon pauvre ami, à supposer que ce soit possible, ce n'est pas ton affaire, et tu risquerais d'en mourir ; c'est l'affaire de Dieu. Prie seulement pour que, sans avoir à te juger objectivement toi-même, tu sois inspiré à faire au mieux.

◇ Je sens bien le danger de rompre avec une tradition qui est une force, incarne une longue idée vivante, beaucoup plus forte que l'individu.

Mais je prétends obéir non à un caprice individuel, mais à une tradition, une idée humaine permanente, plus grande que les traditions nationales.

◇ Avec sérieux et humilité, grand sérieux et grande humilité, revise, revise, tout, surtout ta Religion. Question de vie et de mort.

Juin 1934.

◇ Ce régime [le fascisme] décourage le gaspillage d'énergie qui se produit lorsque tout le monde se mêle de politique

sans compétences spéciales et sans documentation de première main sur les faits : gaspillage et désordre. Précisément : écarter l'amateur qui brouille et paralyse tout.

Or, le régime qui réalise cette merveille n'a pu apparaître que grâce à la personnalité de Mussolini, dont la politique, avant son accès au pouvoir, avait exactement *tous* les caractères de la politique « amateur » — non compétence, non documentation — qu'elle se vante désormais de supprimer.

◇ 28 juin 1934. *En arrivant en Suisse, de retour des Indes.* — Cette immense solitude ; on se retrouve au milieu des siens et séparé ; séparé sur un point, sur des points capitaux.

L'impression que c'est ma faute aussi, si je suis seul.

◇ 17 août 1934. *Jour de son anniversaire.* — 55 ans. Que de gens sont morts ! Pour que ça ait un sens, tenir dans son humble travail. Dieu est en nous, dans l'inspiration qui constamment nous redresse et nous pousse. Sa volonté agit en nous, dans toute action de vérité et d'obéissance spontanée. Dieu, c'est la connaissance directe, comme de soi-même ; le meilleur de soi, le jamais découragé ; le « ressuscité » indéfiniment après la défaite totale, au moment de la défaite totale, de la mort. Jamais découragé ; — et non seulement ça dure plus que le granit d'Égypte, mais ça se développe, ça monte, ça vit.

◇ Y a-t-il un être intelligent et réellement inspiré qui désire... non : qui puisse tolérer l'idée d'être « adoré » ? Voyez-vous Dieu confortablement installé dans un fauteuil et qui humerait délicieusement l'encens qui lui monte au nez ? Et quel encens ? Celui d'êtres qui ne savent rien, comme nous.

Le moindre Européen un peu intelligent trouve infiniment désagréable et offensant d'être « adoré » par de pauvres sauvages. Et alors Dieu, ce Dieu parfait, suprême, serait assez bête, non seulement pour jouir de ce misérable encens, mais pour le demander, pour l'exiger comme le devoir suprême ?

Non, Dieu ne demande pas qu'on l'encense ; il demande qu'on *écoute* et qu'on *marche* ; comme l'amour vrai. Un chef ne tolère pas d'autre attitude. Et il jettera dans l'étang de feu et de soufre celui qui se méprendra au point de se mettre à plat ventre devant lui, alors qu'il s'agit d'être sur ses pieds et de marcher vers le but.

◇ *Octobre 1934. Sur le bateau retournant aux Indes.* — Les coolies transportant des planches... Accepter la situation du pauvre ? qu'il y ait des pauvres, des lépreux, qu'il y ait des misérables, et que soi-même on soit assis confortablement sur le tas ? Même si on ne peut se débarrasser de cela, la vraie noblesse consistera à ne pas accepter.

◇ Si une chose ne réussit pas, te navreras-tu ? — Pas du tout ! Si elle ne réussit pas, c'est la preuve irréfutable que, si excellente que cette chose ait pu paraître à certains égards, il y a encore quelque chose en elle qui n'est pas fondé dans l'Eternité... Le développement du monde réel, c'est la mise en évidence, pour suppression et correction, des choses qui ne sont pas encore harmonisées.

La réalité, dans toute sa beauté et sa vérité, n'apparaît pas comme une chose faite, mais comme une puissance, un possible. Comme après un n quelconque, il y a $n + 1$, après une découverte quelconque, un étonnement quelconque dans ce monde, il y en a toujours un nouveau et un plus grand. C'est ça, l'éternel et sa splendeur. Le « philistin », le négateur, le sceptique, celui qui affirme d'avance « non », a nécessairement tort, pour finir.

1935.

- ◇ Dieu ne punit pas. Il n'en finirait pas. Il crée du nouveau.
- ◇ Nous n'avons le droit de travailler pour la réconciliation, en partant du système médiocre où nous sommes, que si le

mouvement de rapprochement se fait sur le terrain de la justice. Oui, réconciliation, à condition qu'on soit pour la justice.

◇ (En regardant le sommet de l'Himalaya, dont la base est cachée, paraître et disparaître tour à tour selon le jeu des nuages) :

Eternel, Eternel, la grande leçon, c'est de croire ferme à ce qu'on voit de plus haut ; c'est la réalité ; c'est Dieu ; c'est le Roc Solide. C'est au plus haut qu'il faut regarder ; au plus haut...

Tenir ferme, monter vers ce sommet, même si cela paraît planer dans le ciel, sans connexion aucune avec les réalités visibles, ordinaires, de l'ici-bas, des affaires, de la politique, etc. Croire en Dieu, c'est marcher vers le sommet même si vous ne voyez absolument pas la montée et l'accès.

◇ Le fait d'être en plein dans cette nature hindoue nous ouvre à de nouveaux sentiments, de nouveaux aperçus, une nouvelle intuition.

◇ Eternel, mon Dieu... Etre frais, intelligent, tout le contraire des théologiens à systèmes, redingotes, mensonges, décorations officielles... Père des crocus, et des perce-neige, et de la soldanelle, et de ces buissons de rhododendrons au creux d'un vieux tronc.

Dieu des choses honnêtes, vraies, simples ; des jeunes filles propres, qui aiment un homme fidèlement, seront des mères intelligentes et attentives ; des êtres fins, qui n'attendent de conseils que de Toi, qui d'ailleurs ne demandent guère de conseils à personne, sachant T'écouter ; Père des choses fines, propres et délicates, de l'eau qui fond au bout d'un glaçon et tombe sur la collerette de la soldanelle ; Père de la série mathématique de Taylor, des solides théorèmes de mécanique, des choses franches et claires où tous se sont efforcés sérieusement, harmonieusement.

Février-mars 1935. Difficultés aux Indes.

◇ Détente : Ça ne se fera pas aujourd'hui ; ça ne se fera pas demain ; ça se fera quand l'Éternel voudra. *Faisons paisiblement tout notre possible* ; du moins faisons notre « millième » cette année, si ça doit durer mille ans, comme vous dites.

◇ L'accablant, le faux personnage. Personne, ou pas personne ? Un ou trois ? Né d'une vierge, ou pas ? Pas né, mais éternel ? Ce raseur, cet ennuyeux, qui tonitruie n'importe quoi, et l'on se prosterne ; qui dit n'importe quoi, et l'on se prosterne ; qui fait n'importe quoi, et l'on se prosterne ; qui a châtré nos cœurs, nos corps et nos esprits.

Non pas, non pas ! Qu'est-ce que j'entends d'abord ? Un souffle libre, parfaitement libre, libre comme la brise du matin. Laisse venir l'éternel dans ton cœur librement. Rien du tout, éventuellement. — Rien du tout, penses-tu ? Ce rien du tout qui entre et sort en liberté dans ton âme, c'est déjà le grand commencement de l'éternel, sur lequel viendront la connaissance et l'amour.

◇ Les superstitions sont une échappatoire au monde plat, désespérément plat, que la prétendue analyse et déduction logique fait apparaître devant nous au lieu du monde réel, infiniment riche, compliqué, insondable, inattendu.

◇ Chose remarquable : Hitler et Mussolini ont réussi à faire voir puissamment, nettement à chacun son intérêt à travers celui de la Nation.

Réussirai-je, réussirons-nous, Service Civil, à le faire voir à travers quelque chose de plus vaste, l'Humanité, l'Homme, sans autre distinction ni réserve ?

◇ La critique d'une religion qui n'aurait compté parmi ses fidèles ne fût-ce qu'une seule âme sincère, doit se faire dans un esprit religieux.

◇ L'autorité, d'où vient-elle ? Quelle est sa vraie source ? Elle est intérieure : la conscience ; elle est dans l'individu. Et c'est Dieu. Voilà toute la religion. Aussitôt que vous mettez le principe de l'autorité à l'extérieur ou dans les grands nombres, vous êtes sur une voie redoutable et à fin désastreuse.

◇ Le soleil nous est connu par les rayons qu'il nous envoie, et Dieu par l'appel qu'il nous adresse.

◇ Es-tu prêt à t'effacer absolument, si c'est nécessaire, pour le pas à faire maintenant ?

Es-tu prêt en particulier à t'effacer absolument devant un autre homme, une autre intervention apparaissant au dernier moment et dont tu ne devrais être que le collaborateur et qui ferait les choses bien mieux que toi ?

— Certainement, de tout mon cœur.

Dans ces conditions seulement, tu peux marcher et espérer réussir.

◇ Penser, la joie de penser : chercher l'Eternel librement.

◇ La passion qu'on met dans une argumentation a très précisément pour fonction psychologique de combler la distance entre la force qu'on attribue à *priori* et par intuition (ou préjugé) à une thèse, et la force insuffisante des arguments qu'on peut avancer en sa faveur. Si on tient une démonstration géométrique parfaitement claire et simple, on ne se passionne pas.

◇ Vous dites : « Mais, avec la meilleure volonté du monde, je n'arrive pas à croire en Dieu. » Eh bien, si vous désirez croire en Lui (si vous sentez quelque chose de grand là-dedans, et pas seulement des mots), eh bien, travaillez pour Dieu... Et vous verrez non seulement que c'est la même chose que de croire en Lui, mais quelque chose d'infiniment plus vivant,

plus réel, plus fort, et qui vous remplit et vous satisfait davantage que tout ce que vous vous figuriez vaguement sous le nom de foi réelle et vivante ; une réalité, une vie, et pas des mots.

◇ On aperçoit beaucoup trop (et cela exaspère) la force de l'homme fort dans sa puissance de contrainte sur autrui, et pas du tout assez dans sa puissance de contrainte sur lui-même, dans sa faculté de s'harmoniser.

◇ On dit bien que « Dieu est avec les pauvres » ; mais le plaisir de le rencontrer, le désir de le rencontrer, n'est quand même pas suffisant pour nous décider à aller le rejoindre là !

◇ J'ai vu l'amour un peu comme l'Himalaya, d'extrêmement loin. — Et peut-être, dira le cynique, le trouvez-vous si beau à cause de cela !

Juin 1936. Sur le bateau, retour des Indes.

◇ *Après une descente dans la salle des machines.* — Derrière le monde apparent où nous vivons, et sans communication avec lui, excepté peut-être par la mort, il y a un autre espace — volonté, Dieu, réalité causante — qui renferme les machines et l'explication de tout ce que nous voyons dans ce monde, et donne son sens à ce monde.

◇ La minute, le point critique, où la vraie amitié, où le vrai amour commence, c'est celui où l'on sent que si Lui, ou Elle, ont vraiment fait quelque chose de fâcheux et de regrettable, ou même de criminel, eh bien, c'est exactement comme si on l'avait fait soi-même.

◇ Jeté un coup d'œil sur l'*Aufbau* et un article de G. plein de justes reproches et indignations sur ce qui se passe politiquement partout, en Allemagne, en Italie, en Suisse bien

entendu, et en Angleterre. Très juste, très juste... mais ce ton d'indignation est bizarre. Contre qui ? Contre quelle personne ? Ça s'adresse à une atmosphère, à un gaz ; en réalité, concrètement et définitivement, à personne.

Il y a là quelque chose d'absolument faux. C'est comme Lloyd George et Clemenceau, qui sont largement ceux qui ont causé ce pétrin, se retournant et s'indignant contre l'ensemble, contre les autres qui, selon eux, ont « tout saboté » ; mais leur sabotage fait partie d'un système dont ils sont des organes essentiels.

Non, infiniment plus sain, plus juste et plus efficace que le reproche systématique aux autres, c'est le reproche à soi-même, ou au moins au système dont on fait soi-même partie intégrante.

Comme Gandhi a mille fois raison dans son instinct religieux (a-politique, hyper-politique, trans-politique) de se frapper lui-même, de s'humilier lui-même quand quelque chose va mal !

Tu peux assez sainement et progressivement critiquer : ta propre race, ton propre continent, ta propre nation, ton propre canton, ta propre ville, ta propre famille, ta propre personne (celle-ci surtout et essentiellement) ; mais ce serait un admirable principe que de ne jamais rien critiquer (amèrement en tous cas) dont on ne fasse soi-même partie et sans que l'amertume s'adresse primitivement à soi-même.

Encore ne faut-il pas que ce soit mécanique et dire : « Faute, faute ! *Mea, mea maxima culpa !* » alors qu'il n'y a pas faute et que l'on ne croit pas vraiment qu'il y ait faute. Mais heureux, béni celui qui me fait vraiment voir, nettement, sincèrement, ma propre faute. C'est là que le vrai travail commence. Il y a là quelque chose à chercher, et pour quoi prier.

◇ Etrange bouleversement. Il se trouve que c'est X... (le désordre, et la misère intellectuelle, hélas ! et plus) qui défend

ce que je tiens, moi, pour la thèse juste ; et que c'est Y... (service, fidélité, dévouement constant, ordre et intelligence lucide et attentive) qui défend la cause, la thèse qui me paraît parfaitement fausse, étroite, ancienne, partielle. Avertissement terrible qu'il y a dans les mots « juste », « faux », etc., que je me crois autorisé à utiliser, quelque chose de spécieux.

Oh ! l'ordre de tous les gens d'ordre de partout, qui ensemble font du monde ce qu'il est maintenant, un lieu de folies et d'horreurs.

◇ Grande discussion : philosophie, religion. Ai vu la difficulté que j'ai à écouter avec attention et respect une opinion différente de la mienne. Ai fait un effort pour cela et y ai réussi, je crois. Sentiment immédiat que certaines choses vous tiennent fortement à cœur, sans qu'on soit capable de les justifier rationnellement. Cette constatation vous humilie et vous irrite : vous croyez donc quelque chose pour quoi vous n'avez aucune justification ! Ce sentiment trouble profondément, si on est une nature d'intellectuel ou de demi-intellectuel. Il vaudrait mieux reconnaître tranquillement : je n'y comprends rien rationnellement, mais j'y tiens quand même « par instinct ».

Très vrai, fondé, mais dangereux, car toutes les superstitions peuvent vous être glissées ainsi.

◇ On voit aujourd'hui que le partisan du libre arbitre qui, il y a vingt ans, refusait instinctivement de se laisser ébranler par les arguments de la physique déterministe de cette époque, s'est trouvé parfaitement justifié par l'évolution de la physique entre 1928 et notre moment actuel.

La volonté n'apparaît pas dans l'échelle de l'évolution ; elle est là sous une forme très primitive et embryonnaire dans certaines manifestations de la vie minérale, utilisant déjà à cette profondeur le petit degré d'indétermination laissé par la physique.

1936. *Les événements d'Ethiopie.*¹

◇ Eternel, traite-nous comme nous avons accepté lâchement qu'on traite ces « Noirs » à qui nous avons solennellement promis notre aide, et que nous avons lâchement et laidement trahis.

◇ Prier. Ecouter.

Seigneur, révèle-moi mes vrais motifs. (Trop compliqué, mon cher !) J'ai besoin de cette manifestation scandaleuse ; j'ai besoin de cet éclat extérieur, de ce scandale ; j'en ai soif ; pourquoi ? comment ?

Faire une chose *parce qu'on a peur* de la faire, ça peut être une raison suffisante.

Pour cette démarche difficile, je ne suis absolument pas sûr que « j'aie l'ordre de l'Eternel » (divers motifs autres peuvent expliquer cette poussée), et quand je regarde dans un miroir ce personnage vieux et fatigué, je me dis que l'Eternel n'a pas d'ordre de ce genre à donner à ce vieil homme !

Crier dans la rue, se décharger. Faire scandale. Signe de faiblesse ? Mais comme cela monte irrésistiblement, comme une soupe au lait, au point de vous étouffer ! Eternel, éclaire-moi ; donne-moi le calme raisonnable de ne pas faire si cela ne doit pas être fait, ou de faire courageusement, si c'est justifié.

Serait-ce lâcheté, ou crainte de faire scandale qui nous retiendrait de faire un acte étrange (même bon) ? Prendre bien garde que cette espèce de bouillonnement intérieur qui ne s'exprime pas en raisonnements et arguments soigneusement ordonnés sous le contrôle d'une critique stricte, mais

¹ Lorsque la Suisse refusa d'appliquer les sanctions auxquelles elle s'était engagée vis-à-vis de la S.D.N., Pierre Ceresole songea à manifester en faisant scandale dans la rue.

qui monte au feu et envahit l'âme dans une sorte de transe, la submergeant dans le sentiment d'une indignation vertueuse, ne soit du même ordre que l'intolérance. Les gens les plus superstitieux ou aveuglément traditionnalistes ont précisément une réaction de cette nature quand on attaque leurs idées chères et qu'ils se sentent incapables de les défendre par des arguments froids.

Décembre 1936. Sur mer, entre Marseille et Aden.

◇ Non-violence ! Arrêté devant la carte du monde au fumoir. Tous ces déserts, toute cette Asie qui évidemment n'y comprend rien. Ce nom marqué là : les Kirghiz — Mongolie intérieure. — Tous ces nomades. Tous ces Barbares... Ici, dans ce bateau sur la Mer d'Arabie, cela devient une réalité, et une réalité, semble-t-il, irréductible à la non-violence...

— Justement, Christ plus fort que ça, que tout ça. Le grand, le vrai Esprit, celui qui sert, travaille, et, s'il le faut, se sacrifie.

◇ Eternel, donne-moi la possibilité de réellement, librement, sans rien forcer, tout revoir, et recomprendre et repeser ; ne pas être fossilisé contre Ton esprit et Ton appel ; prêt à tout recommencer et à défaire, sur Ton ordre, tout ce qu'on a cru construire sur cet ordre aussi, précédemment. Ecouter communisme, cléricisme, patriotisme ou dogmatisme étroits ; ne pas faire cuirasse et carapace impénétrable contre eux.

Aux Indes. Avec Gandhi.

◇ Certainement, ce doit être le plus puissant et réel politicien du monde, celui qui décide que, au moins un jour sur sept, le plus puissant service qu'il puisse rendre à son pays

soit tout juste *de se taire* ; un dimanche absolument solennisé par la résolution d'écouter au lieu de bavarder.

◇ Bapou [Gandhi] nous raconte qu'une jeune fille, qui travaille pour lui à Segaoon à la cuisine, veut se marier, hésite. Il déclare que maintenant le désir de se marier est venu. Il a l'air de le déplorer, mais il appelle les choses par leur nom : « Maintenant le désir animal s'est aussi réveillé en elle. » Désir animal ! Comme si toute la vie réelle, incarnée, n'était pas de cet ordre, et justement et noblement de cet ordre. Dououreux de penser à la profanation, au blasphème adressé aux choses les plus fortes, les plus profondes, les plus nécessaires, et qui, harmonisées, seraient aussi les plus belles.

Comme cette manière triste et sèche de voir les choses est laide et uniquement animale. Mahatma insiste : « Il n'y a rien de spirituel dans le mariage. » — Alors où y a-t-il du spirituel ? On peut dire exactement de même : il n'y a rien de spirituel dans le lever du soleil, le ciel étoilé, la rose admirable ! Monstrueux !

Le spirituel, pour Gandhi lui-même (comme pour saint Jacques), ne se manifeste réellement et d'une manière respectable que dans le service, c'est-à-dire dans l'aide qu'on donne aux hommes pour vivre leur vie sociale *incarnée*. Fabuleux qu'on s'intéresse à une religion qui se manifeste en aidant les paysans à faire du bon beurre, du coton, à enlever les excréments de leurs rues, et qui paraît n'avoir aucun enthousiasme pour les plus belles choses directes, directement belles de la vie : l'amour, la Science. Quelque chose d'étouffant, de limité ; Gandhi niera tout ça parce qu'il ne le connaît pas. A côté de son humilité réelle, une vanité, une suffisance extraordinaires.

Combien la pensée et la vie de l'Ouest, avec tous ses mystères « pratiques » auxquels elle croit et qu'elle explore réellement, est plus forte et plus profonde.

Le grand Fait : le bon cœur de Bapou, gracieux, tendre. Le Seigneur le protège contre l'*autogobisme*¹ redoutable qui nous menace tous plus ou moins, nous qui sommes mis en vedette par l'action sociale, et suivis par certaines personnes.

◇ Nous voulons jeunesse et bonheur, la passion qui transporte et élève au plus haut de soi-même, et non l'abandon de tout cela. Une religion de courage et non de lâcheté. Accepter la vie avec toutes ses difficultés et contradictions, mais toutes ses promesses, toutes ses possibilités, promises par la Foi.

◇ Je juge le christianisme malgré tout supérieur ; mais je reconnais que cela ne signifie objectivement que très peu de chose : que c'est moi, avec ma tradition chrétienne, qui juge ainsi. C'est la tradition chrétienne, en quelque sorte, qui se juge elle-même. Après tout, que me fait ce : « A qui ira la palme ? » L'essentiel est de garder la charité, la bienveillance et l'humilité ; si vous les perdez, c'est la preuve que vous n'avez pas la vraie religion.

Janvier 1937.

◇ *Sonathi*.² — Me revoilà dans ce village ; pas si mauvais, après tout. Que signifie tout cela ? Me voilà ce soir dans la nuit noire ; un croissant de lune et Vénus dessous, sur la plaine toute noire, la plaine du Gange. Que signifie cela ? — Que j'irais volontiers en enfer, s'il le faut et si je peux, pour aider à ce que la Paix se fasse ; à ce que Sa volonté se fasse, si ma présence est le moins du monde nécessaire et utile. Etre là de tout son cœur, de tout son espoir.

¹ « Le fait de se gober. »

² Un village hindou, centre de son travail aux Indes.

◇ L'extraordinaire pauvreté de ces gens, je m'en aperçois tout à coup, ce n'est pas seulement qu'individuellement ils n'ont rien, mais surtout qu'ils appartiennent à une communauté, un Etat, qui, socialement, pour eux n'a rien non plus : chemins misérables, écoles nulles, hôpitaux rares et distants, instituts d'aide agricole et technique pratiquement nuls. L'affreuse pauvreté individuelle qu'on constate en inspectant leurs maisons fait la pauvreté collective plus horrible encore, quoique moins visible, l'une conditionnant l'autre.

◇ Dans ces villages, tout va à la diable et au petit bonheur, mais cela vit, cela va. Saleté, tôle ondulée, brique, fleur sèche ou qui va sécher, autour de l'école... — bonne volonté générale : on avance vers quelque chose. L'Esprit, la Bonne Volonté flottent sur ce chaos de poussière, de soleil, d'herbes sèches, de vieilles traditions inertes ; flottent sur ce chaos au moins autant, certainement, que l'Esprit de l'Eternel sur le chaos primitif. Si de ce chaos primitif (désespéré en apparence sans doute pour qui l'aurait vu, à l'époque, comme je vois ce chaos-ci), si de ce chaos primitif sont sortis des choses et des gens aussi remarquables que vous, qui lisez, et moi, qui écris, on peut admettre que de ce chaos-ci pourront sortir, avec patience suffisante et par ricochets multiples, des choses plus grandioses encore !

◇ Les années passent ; on devient vieux ; la prise qu'on a sur les choses, sur les réalités, se relâche. Le grand mystère des choses qui existent et ont leur valeur en elles-mêmes, en dehors de vous, devient de plus en plus saisissant et pratiquement capital.

Les années n'ont de valeur que si le monde, la vie, ont la grande valeur qu'affirme la religion. Service, Beauté et Grandeur de la vie ; intérêt prodigieux en tout cas.

◇ Dieu veut que l'homme se tienne droit devant lui.

Parce que Dieu prétend être en l'homme, en vous humiliant absolument vous humiliez Dieu qui est et qui veut être en vous. Tenez-vous devant Dieu de manière que chacun sente directement et simplement que Dieu est en vous.

◇ Ce matin, comme il faisait très clair à l'horizon, je m'illusionnais, et j'attendais la sortie du soleil presque exactement sur la ligne d'horizon. L'apparition de l'astre tardant une demi-minute (pour apparaître seulement plus haut que l'horizon), je me suis trouvé pendant quelques secondes envahi et gonflé d'émotions philosophico-mathématiques, ondes et vagues puissantes, provoquées par un conflit, et un émerveillement. D'une part, certitude complète de la marche exacte de mes deux montres, l'une confirmant l'autre, certitude d'avoir calculé juste, confiance parfaite dans les tables et non moins parfaite dans la fixité des lois de la nature, — et d'autre part l'absence, de plus en plus inexcusable (au fur et à mesure que les secondes passent), du soleil à l'endroit où il est mathématiquement annoncé et attendu. Il me semble à ce moment que je partage et revis les émotions héroïques des grands Chinois, Egyptiens, Arabes ; Képler, Copernic, Galilée attendant un phénomène grandiose conformément à une loi : éclipse, occultations, etc...

Vous voyez, chers enfants, quelle joie et quelle émotion innocentes et inoffensives on peut tirer du lever du soleil (indépendamment des couleurs) ; du spectacle prodigieux, bien que connu, et de l'annuaire du Bureau des longitudes !

Comme ces Chinois, Egyptiens, etc..., astronomes héroïques, n'ont pas rapporté leurs émotions en même temps que leurs mesures, il est très bon pour le grand public (d'autant plus ignorant qu'il est plus grand) que j'en donne une idée à propos du phénomène le plus connu du système planétaire : le lever du soleil.

◇ La difficulté d'admettre, de « concevoir » que ceux que nous avons aimés *soient* toujours, bien qu'ils ne soient plus vivants dans leurs corps parmi nous, est du même ordre — n'est pas essentiellement plus grave — que la difficulté de concevoir comment, quand j'aurai comme eux quitté mon corps (en dehors duquel je n'ai aucune notion d'une réalité quelconque), le monde continuera à être et à durer.

Or, cette dernière difficulté, théoriquement énorme et en fait irréductible, n'arrête aucun homme un instant. Nous sommes tous convaincus, sans pouvoir rendre raison de cette conviction, que ce monde continuera à *être* absolument, même quand nous serons morts, que nous aurons en tout cas abandonné notre corps.

Je veux dire que nous avons là un exemple d'une proposition rationnellement inconcevable et inintelligible dont nous n'hésitons pas un instant à admettre qu'elle correspond à une réalité solide.

Comment peuvent-ils exister, puisque je ne puis avoir aucun rapport concevable avec eux ?

Comment le monde pourra-t-il exister quand je serai mort, puisque je ne puis, exactement pour la même raison, concevoir un rapport quelconque entre moi et le monde à ce moment-là ?

Comment ceux qui sont morts peuvent-ils continuer à être ? est évidemment une question du même ordre que : en quoi consiste la réalité de quoi que ce soit, l'Être ?

Les deux questions sont du même ordre et de la même difficulté ; la difficulté de la seconde n'empêche pas que le monde soit ; la difficulté de la première n'empêche peut-être pas que les amis que nous avons perdus continuent à être aussi.

La question du *non-être* est exactement aussi compliquée que celle de l'*être*. Est-ce de la métaphysique, ou simplement de la physique, du solide ?

◇ Une certaine manière de fraternité, que je découvre en moi par instants avec horreur :

A condition que ces pauvres gens s'humilient à fond devant vous, on se sent rempli à leur égard d'une infinie tendresse, sympathie, etc..., tout ce que vous voudrez. Mais s'ils vous font sentir, si légèrement que ce soit, qu'ils ne sont pas si absolument convaincus de votre droit divin à avoir (et à garder, bien entendu) à peu près tout, alors qu'ils n'ont rien, vous commencez à sentir votre tendresse se voiler d'irritation. Hélas ! Saint François ! Permits au moins que nous nous voyions tels que nous sommes, même si ce n'est pas beau !

Je devrais être heureux quand cette pauvre vieille s'arrête tout près de ma hutte pour chercher ses poux !

◇ Nous tâcherons d'être fidèles jusqu'à la mort : en attendant, soyons fidèles, si possible, dans le cours de cette année, de ce jour, ou au moins de cette heure ; à chacune suffit sa peine, et *Deus providebit*.

◇ A propos de ma cuvette en terre rouge avec paillettes d'or mêlées à la terre.

J'éprouve une impression de confort extrême à reprendre une habitude élémentaire, une forme de vie découverte par nos ancêtres depuis un temps immémorial : la cuvette à se laver les mains. Les Hindous n'ont pas encore inventé ce système ; il faut avoir un domestique pour vous verser de l'eau sur les mains si on veut se les laver à peu près commodément après le repas. Cette forme de vie qu'est la cuvette m'est apparue, le jour où je l'ai retrouvée, comme une formule presque *absolue* de commodité, — sans laquelle on est malheureux, même si on n'en est pas conscient.

L'Hindou, vrai disciple de Diogène le cynique, a un art prodigieux de se passer de quoi que ce soit, de vivre sans

quoi que ce soit. Un avantage, une libération étrange, quoique cela oblige à des efforts gymnastiques (d'ailleurs fort salutaires).

◇ *26 février 1937. Au Penjab.* — Quand on se trouve près d'un laboureur, la musique absolument caractéristique, c'est le grincement du joug, simplement perché et mal perché sur la barre de trait (le timon qui relie le joug au soc proprement dit). Or, tout grincement indique un frottement malsain, une partie pas huilée ou, pire encore, mal ajustée...

Mal ajustée. Pas ajustée du tout. Tout à coup cette expression m'apparaît comme le résumé par excellence de presque tout ce qu'on voit ici.

◇ *Après une conversation avec un missionnaire.* — Seigneur, comme c'est pauvre, fermé, et inférieur à cette beauté du Taj Mahal, cette insistance sur la Trinité ! l'importance pour l'humanité que Dieu se révèle déjà dans son essence comme être social, si je comprends bien, qui se découpe en trois : Père, Fils et Saint-Esprit, afin de ne pas être seul ! Fabuleux : vide, cette théologie, cette prétendue satisfaction donnée à l'homme, comme si la nécessité de voir la multiplicité se manifester était vraiment un fait psychologique.

Ah ! vous avez réellement besoin que les théologiens inventent une doctrine spéciale glorifiant trois ? Pourquoi pas deux ? c'est plus intéressant ; c'est fait dans l'existence des sexes ; mais après deux, la seule chose intéressante, c'est l'infini. Autrement, après trois, il faudra célébrer quatre, etc.

Cet argument fabuleux que la doctrine de la Trinité nous aide à vivre socialement, ne peut subsister que dans la tête d'un individu qui veut garder une ancienne manière de parler et n'a plus la possibilité d'en dévier ; un esclave, pas une intelligence ouverte et libre.

Je n'ai rien trouvé chez Gandhi d'équivalent à cette pauvreté et contrainte intellectuelle.

Evidemment les Hindous, Gandhi et Tagore, ont à la fois le respect de la vérité et le sens du Profond, de Dieu.

La seule chose étrange et qui vous arrête, c'est que ces folies, misères, pauvretés intellectuelles, semblent fleurir en actions matérielles (gracieuses ?) excellentes, honnêtes, etc. Ces missionnaires sont les êtres les plus exaspérants intellectuellement, mais les plus touchants et émouvants en action.

— Non, le pragmatisme n'offre un *optimum* qu'à courte vue, courte distance. On ne peut pas dire : Toute idée, croyance plate et manifestement fausse (telle que : résurrection détaillée, personnelle et matérielle), si inférieure qu'elle soit, est bonne et doit être maintenue parce qu'elle nous donne du courage. La foi à garder, c'est notre confiance dans les hommes, notre volonté de les comprendre, de les servir, de croire en eux malgré toutes les désillusions et expériences contraires. Rester ferme dans sa foi en Dieu, manifestée dans la patience et le service inépuisable des hommes.

— Vas-tu, en insistant au nom de la vérité dans tes déclarations, proclamations, critiques, analyses, vas-tu leur enlever leur foi étroite et couper le nerf de leur action ? Tu sais qu'étant moins « positifs », ils seraient moins forts, moins portés, moins certains. Tu ne pourras leur enlever ça que le jour où tu pourras dévoiler *plus* devant leurs yeux.

♦ Dieu est la vérité avant même d'être la charité ; parce qu'à la longue la charité basée sur le mensonge, même pieux, se paie très cher par décomposition et désastre. Vérité d'abord ; amère pilule, parfois dure à avaler, mais seule panacée universelle et infaillible à la longue.

♦ Les auteurs du Taj Mahal et des cathédrales sont restés absolument inconnus : c'était la condition essentielle, et c'est pourquoi ils ont réussi. Ils ont admis librement, joyeusement, et en pleine reconnaissance, que l'œuvre se ferait par eux.

Au fond, très profond, peu importe le nom. Nous continuons, n'est-ce pas ? à vivre tous dans l'essentiel, à durer et à créer tous ensemble. Il n'y a pas de mort. Nos morts sont toujours là pour participer à tout ce qui se passe de bon et grand.

◇ Repensé au fait touchant et émouvant du grand chameau, les yeux bandés, qui marche, marche, et fait monter l'eau pour arroser les champs. Ainsi, nous ne savons pas ce que nous faisons. Espérons que sans le savoir, avec notre pauvre orgueil et notre rêve de conquête à travers les déserts, nous faisons aussi monter quelque eau mystérieuse pour arroser les champs.

◇ Vu du balcon dans la lumière fraîche du matin un jeune garçon en culottes de cheval et éperons, jambes écartées, qui s'en va comme un vieux soudard, joyeusement, rejoindre son lancier du Bengale. Les épaules et l'allure solide de ce petit Hindou font plaisir à voir.

Ensuite arrive une classe à la file indienne, conduite par son maître. Dans cette procession, effet exquis : le plus jeune de l'école est un tout petit Sikh, avec une toute petite tresse roulée en un tout petit chignon ; il a une expression de tout petit enfant avec, dans sa figure, le reflet du beau regard (et d'une certaine angoisse permanente aussi) de sa mère ; quelque chose d'infiniment touchant, enfantin, féminin, sérieux. Et dans la procession, à côté de lui, il y a une vraie petite fille, un peu plus âgée, solide, bien bâtie, en très jolie robe rose, courte et propre, mais sans la moindre tresse et le moindre chignon, avec de jolis cheveux noirs, pas coupés à la garçon, mais arrêtés net, joliment, sur la nuque. Contraste admirable mettant tout en valeur : ce petit garçon à chignon, portrait réduit et gentil de sa maman, et cette petite fille, toute la vie et l'idée moderne dans ce qu'elle a de meilleur, admirablement et librement condensée dans un résumé délicieux de grâce, propreté, netteté solide et charmante.

◇ *Se sentant malade et seul.* — Je tiens à garder en tout cas une illusion très bienfaisante : ne pas voir l'abîme, ne pas voir l'extrême danger, la maladie très grave, la misère menaçante. S'entourer, le sachant et le voulant — plutôt pour calmer ses nerfs que pour se mentir — d'un nuage bienfaisant qui voile les profondeurs vertigineuses, et *qui est la vérité* en somme, en vous laissant voir seulement la tâche immédiate et ce qui est sous vos pieds, sans laisser l'imagination inventer des catastrophes où l'on se voit mourir.

Savoir que c'est peut-être une illusion, mais la garder jusqu'au moment où l'on aura le temps de s'occuper sérieusement d'analyser l'avenir et d'en affronter le danger.

◇ Prêt à mourir pour faire place à celui qui portera mieux l'éternel ? — Oui !

Ou insisterez-vous pour que ce soit toujours vous ? — Non ! Avec et par la grâce de Dieu, heureux si un autre, un meilleur s'en charge.

Mais ne pas être lâche et se retirer derrière ça, se cacher, « s'esbigner ».

Avril 1937.

◇ Reçu la nouvelle de la mort de Paul Schenker ¹. L'ami rude qui a aimé ce qu'il y avait de bon dans notre système. Vrai Suisse ; vue nette ; généreux et courageux. Je le vois là, à quelques mètres de ma tente ; les traces sont toujours là. Venu pour me veiller, sans rien me dire, pendant une nuit de fièvre.

Eternel, sois avec nous, remplis les vides. A tout à l'heure, Schenker ! Voir en détail ce que j'ai appris de vous.

¹ Un des quatre Européens formant l'équipe du premier travail aux Indes.

◇ Improvisé un cadran solaire horizontal à axe vertical avec mon kodari (bêche).

Remarqué, pour la première fois, que le lieu de l'ombre est une hyperbole (en supposant la déclinaison du soleil invariable au cours de la journée) se réduisant à une droite aux solstices, convexe à midi vers le pied du gnomon (vertical), en hiver, et concave en été.

◇ Il y avait une fois un homme qui ne croyait pas que son image dans le miroir fût réellement lui-même. Il a préparé des plans de bataille pour se débarrasser une bonne fois de l'autre bonhomme et cela a fini à son grand détriment par force verre cassé et coupures.

Que de temps il faut aux hommes pour comprendre qu'ils sont simplement les images les uns des autres ! ou plutôt tous l'image, enrichie et diversifiée par la vie, du Maître central de la vie, qui seul *est* vraiment.

◇ Dieu est grand, et son plus redoutable ennemi est son prophète dès que celui-ci n'est pas le premier à donner l'exemple de l'effacement total de sa personne devant l'Éternel, devant l'Esprit.

◇ La vie consacrée à l'Esprit n'est saine et sainte que si elle est simple, assez pour que « l'inspiré » puisse fournir lui-même toute la besogne matérielle qu'elle nécessite, ou l'équivalent.

Réduis et simplifie tes besoins matériels au point que tu puisses aisément les satisfaire toi-même, afin que ceux qui vivent pour l'Esprit et prétendent vivre pour lui n'alourdisent pas d'autant la charge matérielle d'autres hommes, leur coupant la possibilité ou déjà le désir de développer eux aussi leur esprit.

Que gagnera le monde si, en développant votre vie spirituelle, vous alourdissez d'autant la vie matérielle des autres ? et si, par un jeu de balance, montant vous-même vers l'éternel,

22 l'interprétation de $0=1$ en vers le pas
 les compliqué

Quand au bout d'un long caillou
 on arrive à $0=1$ comme cela
 se passe usuellement couramment en
 mathématiques supérieures. Et in-
 finies, on ne se conclut pas
 $0=1$. On conclut avec une cer-
 titude absolue qu'il y a une faute
 d'opération quelque part. On
 déchire son papier et on recommence.
 C'est la révolution.

Dans mon illustration on se
 déchire un morceau de pa-
 pier. Pour une révolution cela
 n'est pas même nécessaire. Il
 suffit en principe de déchirer
 un raisonnement faux.
 Une idée, un principe énorme
 sans violence aucune.
 mais à fond. cela suffit -

Notre système, notre système mé-
 trique en particulier arrive
 (fabrication de nombres, par
 la "Renommée de nos jours"
 du monde "pour la Totalitaire")
 à la plus parfaite absurdité.
 Il faut changer le principe qui
 est l'obscuration de l'existence. L'obes-
 sance à ce qui est contraire à la
 conscience et cela dans une forme
 éternelle - par une précision
 absolue mais pour nous et
 nous seulement. car une com-

vous faites en quelque sorte descendre d'autant, loin de lui, hors de lui, d'autres hommes ? Vous n'avez fait qu'introduire ou consacrer une inégalité et une injustice, sans augmenter le total de l'Esprit.

◇ La grande supériorité des Hindous, la contribution des meilleurs et des plus intelligents : avoir gardé un sens profond et aigu de l'importance des choses religieuses, sans se laisser prendre et absorber par un système dogmatique quelconque.

Octobre 1937. Sur le Berengaria, au retour des Indes.

◇ Retourné sur le bossoir d'avant, point extrême, pour prendre le message de l'eau bleue du détroit de Malacca, et de mille petites rides, et vagues, et ondes individuelles ; petites et grosses vagues sur le sein de l'éternel.

Vague individuelle, meurs-tu ? Meurs-tu jamais ? Mais il faudrait d'abord savoir où tu commences, où tu finis, ce que tu es, quelle est ton individualité.

J'espère que tu te définis de manière à inclure dans la définition de toi la plus grande part que tu pourras. Il est bien évident alors, ô vague individuelle, que tu ne commences et ne finis nulle part. Tu es à New-York et, en même temps, à Hong-Kong, ou au Havre, ou au Pôle sud. Tu es, individu bien défini, partout, c'est-à-dire universel et indéfini. Et alors, en regardant cet océan bleu, la masse bleue, pure, transparente, parfaite, de l'éternel qui porte sur son sein la vague individuelle, voici ce que j'ai vu :

Mettons que les hommes individuels soient des vagues ; alors, ou bien derrière la vague-individu il n'y a pas l'Océan, Dieu, l'Eternel ; et dans ce cas la vague-individu n'est pas intéressante (sa persistance ou son anéantissement nous laisse froid) ; ou bien, dans la vague-individu, il y a pour la supporter la réalité, la masse immense, l'harmonie puissante

de l'Océan éternel... et, dans ce cas, la vague-individu, son sort particulier et limité, n'est pas important.

S'il n'y a pas Dieu, cette petite apparition de l'homme (sans écho, sans rapport avec une harmonie plus grande) n'est pas intéressante, il ne vaut pas la peine qu'elle subsiste ; Dieu seul donne de la consistance et une justification à notre désir de continuer à être. S'il y a Dieu, en Lui nous sommes réellement, et de manière valable, profitable, intéressante, forte, éternelle ; et tout est bien, quoi qu'il arrive.

C'est la volonté, et l'espoir, et la sûreté que nous avons en Dieu, qui constituent vraiment notre existence ; ou bien dès maintenant nous n'existons pas, ou bien dès maintenant nous sommes éternels.

Voilà ce que les rides sur l'eau bleue de la mer m'ont dit tout à l'heure.

◇ Seigneur, je te remercie pour le sentiment glorieux, la faculté glorieuse d'admiration que tu nous as donnée pour les choses royales qui apparaissent dans la nature, dans la science, dans le monde des faits et des pensées ; pour la faculté « d'entrer en contact ».

◇ Je suis Dieu agissant en un point où il est malheureusement encore assez faible. Ma joie, mon enthousiasme à faire le mieux possible, tout mon effort pour la beauté morale du monde, n'est pas autre chose que ma joie, mon enthousiasme à être Dieu sur tel point particulier, à collaborer avec Dieu. Ma joie, mon enthousiasme sont la joie et l'enthousiasme de Dieu.

Ça devait être la révélation de Christ, sa signification réelle. Non pas : je suis le seul chemin, mais : je viens vous apprendre que *chacun* de vous est le *chemin*, la *vérité* et la *vie*, en marche, luttant contre le désordre et la mort.

◇ Ce qui importe, le vrai besoin moral de « liberté », « d'admettre la liberté », est ceci : Je veux être déterminé essen-

tiellement par la volonté supérieure (mienne ou divine, peu importe, et d'ailleurs ça ne se distingue pas, si elle est bonne), et non pas essentiellement par un mouvement atomique, mécanique, aveugle, qui serait exactement de même nature que tel autre mouvement atomique, et qui par conséquent ferait apparaître comme essentiellement de même nature le mal et le bien, la bonne conduite et la mauvaise.

Ce qu'il y a de répugnant et d'impossible dans le schéma mécanique mathématico-physique, ce n'est pas qu'il soit déterminé rigoureusement, mais c'est qu'il efface radicalement la différence entre l'action déterminée par le bien et l'action déterminée par le mal.

◇ Se représenter le monde comme un vaste champ de bataille où Dieu attaque sur mille points l'ennemi : le désordre, le mal, la limitation, l'égoïsme ; les mille points où Dieu engage le combat pour sublimer le monde sont les différents hommes, peut-être aussi et à un moindre degré les plantes et les animaux, tous les êtres vivants.

L'œuvre divine d'une fleur, l'âme d'une fleur : l'âme de Dieu aussi.

◇ J'ai été tellement médusé pendant trente ou quarante ans par le monstre impitoyable du déterminisme physico-mathématique que j'ai eu à peine la possibilité de regarder le problème dans son ensemble et de savoir ce qu'on apercevrait et ce qu'on devrait faire, une fois le monstre terrassé. L'« Argument », pour moi, l'a fait partir en fumée, ce monstre ; et, pendant ce temps, il s'écroulait dans les laboratoires de physique eux-mêmes.

◇ Pour trouver sa force, son calme, sa sérénité en toute circonstance, pour prévenir les catastrophes, et quelles que soient les catastrophes qui puissent s'être produites : se concentrer, s'ouvrir, se reconsidérer, ouvrir les fenêtres

intérieures à la lumière et à l'air extérieur de l'Éternel, de l'éternité, du vaste univers, de tout ce qui est vrai, beau, courageux. *SPE TENAX*. Prier.

Rompre les préjugés, les partis pris : « Rompez vos rangs » (confondus, sanglants, embrouillés) ! Et, à nouveaux frais : « A vos rangs ! » A la libre lumière, au libre ordre de Dieu, ordre nouveau de Dieu.

Prier, détendre, et indéfiniment recommencer. *Spe tenax, ora.*

◇ ... Vous avez tué par passion ? Ayez une passion supérieure qui vous obligera non pas à tuer, mais à donner votre vie. Vous avez volé, par avidité, de belles et bonnes choses ? Ayez une avidité pour des choses encore plus belles et meilleures, et vous comprendrez l'ordre, non de voler, mais de donner tout ce que vous avez, afin que, dans cette nouvelle atmosphère, votre avidité supérieure, l'avidité de Dieu, puisse être satisfaite. Vous vous sentez prêts à tuer en masse par patriotisme et pour sauver la grandeur de votre pays ? Ayez un patriotisme plus grand et une idée plus haute de la grandeur de votre pays, et vous ne pourrez plus tuer.

PRISONNIER DE L'ÉTERNEL

I

Rentré des Indes en Suisse, Pierre Ceresole écrivait :

« J'ai vu partout joie et splendeur de vivre, foi et bonne volonté, courage ; et par décret spécial, sans rien savoir, je rentre chez moi juste pour l'obscurcissement fédéral du 4 novembre 1937. »

En effet, en prévision de la guerre menaçante, les autorités militaires avaient ordonné dans toute la Suisse des exercices d'obscurcissement. Pierre Ceresole refusa délibérément d'obéir aux ordres. De là scandale, jugement et prison ¹. Par la suite, et à deux reprises, il alluma des bougies symboliques devant un temple de Neuchâtel, la ville où il résidait à ce moment-là. Ainsi débuta pour lui, près de deux ans avant le conflit qui allait ensanglanter le monde, un nouvel effort obstiné de protestation contre la guerre.

♦ Le piquet qui doit marquer le centre d'une assemblée ne peut bien jouer son rôle de rassemblement que parce qu'il est en bois. Cela ne signifie pas qu'il soit supérieur en moralité, spiritualité ou par un autre mérite quelconque, à qui que ce soit.

Je refuse d'obscurcir ; H.M. pas. C'est très probablement parce que l'amour vivant et actif qui est en elle lui ordonne

¹ Il nous a été impossible de retrouver le nombre exact de détentions subies par Pierre Ceresole à partir de la première en 1915. Nous savons seulement, d'une façon certaine, que pendant les quatre dernières années de sa vie, il a été six fois en prison, au total 160 jours. La dernière fois, condamné à trois mois, il aurait facilement pu obtenir une dispense médicale ; il ne voulut pas la demander.

puissamment et irrésistiblement d'avoir des égards, de ne pas heurter, par une action symbolique, des sentiments réels et concrets ; elle doit rester souple. Heureusement, il s'en trouve aussi quelques-uns parmi nous pour fonctionner comme piquets. Service pour service, va pour celui de piquet, puisqu'il en faut.

◇ *Service Civil au Herzberg, 15 juillet 1938.* — Pour la première fois j'ai conscience de voir cette jeunesse comme un vieil homme de 59 ans. Mais « tot tvam asi ».¹ Cette jeunesse, c'est toujours moi-même. Tu restes parfaitement jeune en Dieu.

S'arrêter sur *jeunesse et vie*, comme étant le seul lot réel et définitif de tous.

◇ Dans toutes les difficultés et les faiblesses, la volonté sincère de voir Dieu. Même quand l'âme est à sec. La répétition de cette volonté est bonne. Préparer le terrain à la ressortie du volcan ; ce fond de volcan absolument plat, un liquide qui s'est solidifié ; chose étrange, un jour cela se réchauffera et ressuscitera, liquide et éclatant.

Il n'y a pas de granit qui ne puisse redevenir feu.

La conviction qu'en toi seul, Esprit éternel, est la pérennité, la vérité, l'éternelle jeunesse.

◇ *Après un diagnostic du médecin.* — Se sentir plus vieux tout à coup ; se sentir vieux. Eh quoi ! c'est un apprentissage à faire, un appel d'autant plus urgent à se sentir jeune de la jeunesse des autres. Jouir du vaste monde et de ses splendeurs de tous ordres par l'intermédiaire des autres.

◇ Présence de Dieu.

Si vous faisiez honnêtement et fidèlement ce que vous avez à faire, votre gloire réelle en Dieu serait telle qu'aucun

¹ Expression hindoue signifiant : « C'est toi-même ».

pouvoir humain n'y pourrait rien ajouter. Toutes les gloires humaines, toutes les grandeurs et les trésors humains seraient aussi pâles, à côté de cette vraie grandeur, qu'une flamme de chandelle à côté de l'éclat du soleil, ou de la plus éclatante et ardente des étoiles bleues.

◇ Non, c'est fini ; ces gens qui préparent la guerre, je ne puis pas les rencontrer dans une atmosphère qui prétend être chrétienne. Autrement oui, n'importe où et n'importe comment ; dans une conversation fortuite et sincère quelconque, dans la rue, à la pinte, dans le tram, quand l'occasion est donnée, oui ; mais, sous les auspices de la religion, cette chose mortelle, préparée huileusement, non.

◇ Il faut s'accepter avec ses limitations ; ma limitation, c'est d'avoir peur du bavardage. Il faudrait n'avoir peur de rien. J'ai cette peur.

27 septembre 1938. Gland.

◇ Nuit de l'obscurcissement ordonné ; fenêtres et volets ouverts, à la lueur de deux bougies.

La police a passé et coupé le courant ; la radio de l'école joue trois mesures d'un concert quelconque, puis s'arrête, puis joue trois mesures encore. Incohérence. Des avions passent dans la nuit ; c'est leur nuit de triomphe. Ils vous donnent une idée de la manière dont on compte que les femmes et les enfants seront massacrés. Bourdonnement désagréable.

Situation à la fois parfaitement saine et ridicule : l'homme seul devant la nation de très braves gens, en tous cas pour la plupart, absolument sûrs d'avoir raison contre moi. Peut-être ont-ils raison ; je ne crois pas, et ici, en tous cas, je dois obéir à ce que je vois, en prenant garde à l'esprit de vanité, de *Rechthaberei*.

Seul devant la nation. Ce qu'il y a de grave et de déconcertant à ce moment et qui montre la pauvreté, hélas ! encore, de ma religion, c'est que je suis conscient de n'exister que par mon contact avec tous les autres citoyens, en fonction d'eux.

Problème : grâce à mes concitoyens j'ai la centrale électrique, mais avec eux, et tels qu'ils sont, j'ai la guerre, l'esprit de guerre, la crainte de la guerre, la méfiance et, en définitive, infiniment moins de civilisation que je n'en pourrais avoir sans eux (en tant qu'esprits guerriers).

Curieux comme on sent que toute une partie de soi-même n'existe que par cet accord grossier avec les autres et en fonction d'eux.

Mais une fois la communauté des concitoyens — représentée par les règlements de police et d'obscurcissement — obscurcie elle-même jusqu'à en être abolie, ne reste-t-il pas autre chose de plus doucement et purement lumineux, plus modestement lumineux ? — La communauté chrétienne.

◇ Comme ces trois bougies sont admirables dans leur simplicité ! Elles sont d'une perfection technique remarquable ; elles n'ont nullement la goutte au nez ; elles consomment, brûlent parfaitement toute leur modeste substance dans une haute flamme droite, dorée, sans prétention, — et maintenant j'en ai ajouté une quatrième, — comme elles ont quelque chose de calmant !

◇ Ces braves gens honnêtes font ce qu'ils peuvent, et le président de la commission d'obscurcissement porte un brassard jaune ; et il a l'air réellement ou officiellement indigné.

◇ On fait comme toujours, quand le courant vient à manquer pour une cause quelconque, on allume les bougies.

◇ Ces gens sont partiellement chrétiens. Ailleurs, le Faux-Dieu militaire et patriotique m'aurait délégué des hommes

patibulaires armés de matraques avec lesquelles ils auraient, par exemple, pu m'assassiner à petits coups. Rien de semblable ici. Colomban, saint Gall et saint Beatus ont fait de ces Suisses, de ce préfet, et même du Conseil fédéral, des fractions de chrétiens déjà très appréciables ; ils n'assassinent pas ; ils se contentent assez poliment de couper le courant, en quelque sorte, qui vient de l'Eternel ; c'est ce que fait le Conseil fédéral tout le temps : il coupe le courant, l'esprit, la volonté qui apporterait la lumière.

Il faut faire attention, quand on invoque de grands noms pour soutenir une action qu'on fait. J'espère que Vinet, Davel, etc., qui ont eu à supporter des choses bien autrement pénibles, sont d'accord que je fais un effort dans la même ligne, prodigieusement facile et modeste.

♦ Ces gens qui n'y comprennent rien me paraissent être d'une mansuétude surprenante et étonnamment intelligente ; ils me condamnent à une amende, mais quand je refuse de la payer, ils ne font jusqu'ici semblant de rien.¹

Octobre 1938. Neuchâtel. En prison.

♦ Etre en prison, ce n'est pas tragique, c'est proprement grotesque (signe de civilisation avancée !). Mais cette paix, c'est trop beau.

♦ La paix immense de la prison ; on se rapproche, en méditant, de l'inactivité matérielle absolue de la mort.

Pourtant, quelque chose dans tout cela qu'on ne pénètre pas, qu'on ne voit pas translucidement : la signification dernière et la valeur finale.

¹ Pour quinze jours seulement ; le 14 octobre 1938, une amende, que Ceresole refusa de payer, fut transformée en jours de prison.

Que je doive agir ainsi, cela ne fait pour moi aucun doute ; mais il ne m'est pas donné de voir limpide toute l'affaire d'un bout à l'autre.

◇ Etre en prison. C'est bien l'endroit où recommence aujourd'hui la possibilité d'une Religion.

Le devoir religieux numéro 1, sur le même plan que la vérité : savoir vivre avec une joie passionnée toutes les grandes ou petites choses de la vie ; les voir, en jouir noblement, grandement, intelligemment ; c'est-à-dire encore : de la manière la plus profonde, totale.

◇ Tu le vois : Cette formidable machine, cette masse immense, cette foule qui roule, et tout juste une molécule qui refuse. Tu vois ça nettement. — Mais c'est justement à l'échelle moléculaire que se passent, que se décident les phénomènes importants : La vie, ce ne sont pas les masses, soumises aux statistiques et au calcul des probabilités.

Les hommes les plus profonds ont toujours dit et senti cela : la masse ne fournit que la matière, le cadre de la vie. Le principe même de la vie (volonté) apparaît à l'échelle atomique et plus profond, plus petit peut-être. C'est l'erreur et le caractère contre nature de l'Etat totalitaire qui prend son appui réel sur la masse, les pensées et sentiments de masse perçus par un individu ; mais ce n'est pas la manifestation spontanée de la vie, l'action de Dieu par le cœur d'un homme, l'action naturelle dans la profondeur de l'individu, de la Personne.

◇ A quoi reconnaît-on qu'on aime une personne ? A ce que par elle, à propos d'elle, il y a des valeurs très grandes et très humbles que tout à coup l'on comprend, reconnaît et aime passionnément d'une manière tout à fait désintéressée, qu'on n'aurait pas remarquées autrement.

◇ Dans cette prison, le livre de Miéville¹ m'apporte la bouffée d'air de la vraie libération, celle de l'âme ; la seule qui compte.

Je préfère prendre avec moi en prison le livre de Miéville plutôt que la Bible ; non que ce livre doive devenir universellement aussi cher aux hommes ; mais pour moi il a une qualité religieuse essentielle, un air, une atmosphère vivants dont la Bible a été privée pour moi par la tradition de l'enseignement surtout.

Miéville remarque que le désir de connaissance est amour, déjà, grand amour ; il ose aborder l'Éternel sans flagornerie. Un vrai saint homme, comme il n'en paraît que rarement au cours des âges.

◇ Carnet 104, commencé en prison à Neuchâtel ; une chose dont il n'y a pas lieu d'être particulièrement fier, ni pour soi, ni pour ses concitoyens (les deux ne se distinguent pas autant que, dans des moments de mauvaise humeur, on pourrait le croire).

◇ — Salut, caporal !

— Emery, pailleur de chaises.

Je ne sais pas pourquoi ce souvenir me revient ici, en prison, avec une force particulière, après cinquante ans.

Cette figure étrange, droite, rousse ; barbe en collier, pâle, hirsute ; ces yeux vides d'aveugle, levés solennellement vers le ciel, clignotants.

Battant le pavé, avec un rythme martial, de son bâton ; tout droit, un paquet de chaises attaché sur son dos. Une bande de gamins à gauche, à droite, et derrière lui, suivant le rythme.

Nu-tête toujours, chauve, avec deux grosses loupes sur le crâne. Pantalons de forçat en grosse laine, en tire-bouchon ; des babouches. Raide et droit comme un tambour-major.

¹ Henri L. MIÉVILLE : *Vers une philosophie de l'Esprit ou de la Totalité*, Lausanne et Paris, 1937.

Et quand un de nous s'approchait et lui disait : « Salut, caporal ! » sa figure sérieuse, sans perdre sa sérénité, son infinie dignité des yeux cherchant l'Éternel, sa figure s'éclairait d'un sourire étrange. En effet, caporal ou maréchal, une mission supérieure.

Rien de méchant ; mais cette apparition nous inspirait une sorte de terreur. On le disait fou. Un fou ! mystère prodigieux pour un gamin de huit ans.

En tout cas, c'était un aveugle qui gagnait son pain et celui d'une grande famille de gamins plus ou moins voyous, comme il est naturel quand le père ne peut pas les voir pour les élever. Il demeurait dans un sous-sol de la rue Mercerie, vraiment la rue des femmes en cheveux ; mais aussi avec, en compensation, l'église allemande en haut, et le pasteur Linder, infiniment digne, et mon ami, son fils Charles, bon ami, fidèle et méticuleux et tout.

« Emery, pailleur de chaises. » Curieux, l'impression terrible et étrange que nous causait cet homme dans son extrême misère évidente, ses habits, ses loupes, ses babouches, ses chaises sur le dos, et son attitude infiniment raide et digne.

Quand nous l'interpellions, comme des gamins trouvent naturel de faire d'un aveugle étrange, que répondait-il ? Il tournait vers nous, raide mais poli, sa longue, haute face pâle, et d'un ton officiel, rauque, il annonçait sa qualité, sa consigne : « Emery : Pailleur de chaises ! »

Qu'est-ce qu'il y avait donc chez cet Emery, pailleur de chaises, pour qu'à travers les yeux et la cervelle d'un gamin de huit ou dix ans, en quête de polissonnerie ou de blague à jouer, m'arrive, cinquante ans plus tard, une impression aussi étrangement solennelle ?

Il me semble voir — tant pis si c'est de la théologie choquante — il me semble voir l'Éternel Dieu, dans un coin du tableau, qui ne peut retenir une larme d'émotion et qui dit : « Vraiment, je n'ai jamais rien créé d'aussi réussi. »

L'incroyable dignité et noblesse de cet homme, pauvre, infirme, aveugle, dénué de tout (qui n'inspire pas la moindre commisération) ; l'infinie noblesse de celui qui, travaillé et « touché » dans un sens singulier et mystérieux, garde imperturbablement le sérieux, la dignité du service exalté. La gloire d'être « caporal », sans orgueil, sans insolence. La gloire du service où l'on croit absolument que c'est arrivé, et où, par conséquent, c'est arrivé.

Vous auriez pu, suivant la mode actuelle, le tuer d'une bombe jetée par des gens glorieux. Vous n'auriez diminué en rien la splendeur authentique de ce pailleur de chaises. Simplement vous auriez fait de la poussière d'un pailleur de chaises invariablement digne et grandiose dans son service ; de la poussière d'une grande face solennelle aux yeux morts tendue vers l'Éternel pour mieux écouter et mieux obéir.

Il y avait chez Emery pailleur de chaises, comme chez la mère de Péguy, loueuse de chaises, pailleuse de chaises, quelque chose qui laisse bien loin derrière soi les plus brillantes grandeurs des plus brillants empires.

Je vois qu'Emery m'a frappé dès cet âge, il y a cinquante ans, parce qu'il était — comme Gandhi, quoique dans un autre genre, — une manifestation singulière de l'éternel.

◇ C'est tout simplement magnifique d'être en prison. Une étrange libération.

◇ Donne-moi le courage d'être d'une infinie simplicité (grossièreté, si tu veux) ; pas essentiellement le lettré, le professeur de philosophie... toutes ces introductions à la faiblesse.

◇ Il faut comprendre aussi la situation infiniment difficile et complexe de « l'honnête orthodoxe ». Il sent :

- 1° l'importance capitale et énorme de la « religion » ;
- 2° la pauvreté extrême de ses propres moyens.

Et alors il risque de manquer totalement du courage nécessaire pour comparer, avec la tradition, sa conviction directe ; du courage d'appeler ça : la parole directe de l'Éternel. Il tremble devant l'énorme responsabilité qui vient à lui d'être témoin de la vérité, de la reconnaître, de juger enfin par l'éternel.

Très bien, excellent, parfait, de trembler ; mais il faut marcher quand même. Tremble, mais marche.

1939.

◇ Christianisme. Etrange mélange ; non seulement il contient des choses qui sont utiles, mais des choses sans lesquelles le monde est condamné à périr.

D'autre part, non seulement il contient des choses inutiles, mais des choses dont la présence doit infailliblement faire périr le monde, si on ne les élimine pas.

◇ Où est la vraie trahison vis-à-vis du Christ :

Repousser cette image, son image humaine, sentimentale (ou traditionnelle et théologique), l'homme avec un halo lumineux qui mélancoliquement frappe à la porte ?

Ou repousser l'application sérieuse, ardente, vivante, pleine de passion et d'espoir, l'application à notre monde de ce que cet homme a passionnément entrevu et voulu ?

◇ S'adresser à Dieu comme à une personne extérieure, comme s'Il n'était pas déjà dedans : c'est proprement Le mettre à la porte.

◇ Mr. G. H. (membre de l'Armée du Salut) écrit : « Je me demande souvent ce qu'il adviendrait de mes deux fils qui sont pilotes dans l'aviation du roi d'Angleterre, si jamais une guerre éclatait ; mais je me dis que Dieu peut les préserver de tout accident, et je place ma confiance en Lui. »

Touchante confiance dans la partialité de Dieu qui s'évertuera à protéger les fils de Mr. G. H. contre tout « accident » ; les mêmes accidents dont c'est le métier (librement choisi par eux) des fils de Mr. G.H., de provoquer industrieusement l'arrivée chez autrui.

♦ *Devant les restes d'un pique-nique.* — Nettoie cela, rends-le pur, parfaitement, pour les autres, pour Dieu.

Rien de plus grand, de plus merveilleux, de plus enivrant, rien qui vous égale plus parfaitement à la perfection de Dieu, que de rendre pur, de tout son cœur, de tout son désir, ce qui a été souillé. C'est parfaitement possible, l'amour le peut. Aucun désespoir, même en apparence le plus grand, n'est irrémédiable.

♦ L'Eglise s'est montrée bien inférieure à l'armée dans le courage avec lequel elle accomplit son service, — bien inférieure à la science profane dans le scrupule et l'honnêteté, dans la libre et courageuse recherche de la vérité. Sa religion est inférieure à celle du soldat et à celle du savant, si brutale, sanglante ou si matérialiste soient-elles.

♦ Quand nous parlons de l'horreur de vivre sans Dieu, nous voulons dire exactement : l'horreur de vivre dans un monde plat ou vide ; celui qui nous tombe dessus à l'école, au bureau, à l'église surtout ; qui nous fait dire : « Plutôt mourir que de continuer à vivre cela. » L'Ecole — après la liberté, la vérité, la splendeur de l'existence pré-scolaire — est chargée de nous introduire dans ce monde plat, vide, mort ; elle est chargée de nous tuer, de nous faire passer de la vie à la mort. L'Eglise y est depuis des siècles.

II

Septembre 1939. La guerre éclate.

« La différence terrible d'avec 1914, c'est que cette guerre ne peut être pour personne, si naïf et vague soit-il, l'éternelle *guerre pour le droit et la justice*, la guerre de Péguy : *Je pars, soldat de la République, pour la dernière guerre et le désarmement universel*. Non, ce n'est pas la guerre du droit et de la justice, c'est, pour ceux qui la font, la guerre de l'imbécillité amère et du désespoir. »

L'heure n'était plus aux gestes symboliques ; il note :

« Renoncer à ces manifestations au nom et en expiation de toutes les choses insuffisantes ou mauvaises que tu as parfaitement conscience d'avoir commises, et que ta conscience te reproche ; transformer cette explosion d'énergie spectaculaire contre autrui en opération consistant à te mettre toi-même à l'action constructive régulière, fidèle — et tout aussi nette, comme témoignage, que l'explosion — à laquelle tu sais que tu es appelé. »

L'exaspération de sa douleur entraîne cependant Pierre à résister aux ordres de la police qui lui interdit de distribuer certains manifestes. A Pâques, un appel à l'Eglise :

« Vous me dites : Christ est ressuscité. Jamais je ne croirai que vous le croyez, si je ne vois pas dans votre vie la force de l'Esprit attaquer le problème que rien d'autre ne peut résoudre. »

Le 26 avril 1940, à Gland, il refuse de nouveau d'obscurcir. Condamné à une amende, il choisit de faire de la prison et, encore ami du symbole, envoie à l'asile des aveugles l'argent qu'il a ainsi économisé.

Il visite, dans le Jura, une fabrique de munitions louée à des ingénieurs allemands par son directeur, un Suisse débonnaire qui ne songe qu'à donner du travail à ses ouvriers « puisqu'il faut bien que tout le monde vive ».

Pour rester fidèle à son idéal, il renonce, à deux reprises, quoique âgé et se sentant fatigué, à l'héritage de ses frères ; il en dispose en faveur d'œuvres d'entr'aide, mais non pas en faveur du Service civil qu'il considère comme partie de lui-même.

Septembre 1939.

◇ Mélancolie intense. Assis de nouveau sur la mousse brillante comme l'émeraude, *in loco mirabili*, dans la forêt, sur la petite pente mystérieusement boisée qui domine le bassin d'émeraude, *in ripa amoenissima Talentuli rivuli*, à la fin de l'été au sourire déjà mélancolique (premiers colchiques mauves, ce matin).

Le petit ruisseau a moins d'eau, il murmure plus doucement ; promontoire de mousse admirable : triangle vert avec un sapin régulièrement cylindrique planté au milieu ; la fougère au pied baigné, fouillé un peu, par l'eau ; le petit rapide, miroir lisse et clair en haut, légère pente toute ridée et ondulée plus bas.

« Il fait » mélancolique ; il est six heures moins cinq ; en face de moi, un peu à gauche, les rayons du soleil couchant jettent leurs traits horizontaux à travers les arbres de la forêt, éclairant des feuillages par dessous, par derrière. Taches d'or dans la hauteur des hauts fûts ; l'air vapoureux — légère fumée des arbres et de la terre — est éclairé sur le trajet des rayons.

J'étais là il y a quelques semaines, et, entre temps, la guerre affreuse, spectre bien pire encore que 1914, vient de recommencer. Cette fois, sinistre, stupide, menteuse et bête, une guerre de défaite produite par une défaite morale. On ne voit pas avec quel espoir. Tous les espoirs ont été consumés à la dernière Société des Nations. Paix intelligente, généreuse, — tout cela tourné en dérision, bafoué. L'habitude brutale, stupide, séculaire, reprend.

Il y a le bassin d'émeraude, le ruisseau qui murmure au-devant de l'hiver qui vient, quelques moustiques encore ; le ruisseau doucement mange la rive, la mousse recule.

La nuit tombe peu à peu.

L'Esprit vit, reste éternellement jeune.

◇ Laisser, s'il le faut, venir à soi la souffrance qui seule peut purifier certaines situations, — la croix, s'il le faut, si Dieu nous donne la force, le courage.

◇ Ecouter, obéir courageusement, fidèlement à l'appel.

Mais en même temps, voir courageusement, objectivement les choses comme elles sont.

◇ Lac mort, gris de plomb, entre des rives de sommeil froid et de brouillard.

Curieux que la nature se complaise à se faire elle-même objectivement, aussi furieusement, profondément, incontestablement mélancolique.

Mais nous ne sommes point dupes ; nous ne désespérons pas. Pour percevoir la mélancolie, il faut une âme essentiellement bâtie pour autre chose ; c'est cette essence et cette autre chose qui sont notre réconfort et notre certitude.

La mélancolie intense prouve que nous sommes réellement natifs d'autres climats.

◇ L'Esprit est l'essentiel de l'Univers où la vie nous introduit. Rien n'est que par lui (théorie de la connaissance). Parce qu'il est tout, il est seul en définitive ; le reste est illusion et malentendu. L'Esprit a une puissance d'attraction irrésistible ; devant lui, tout, à la longue, cède, s'incline. L'Esprit fera que nous ressuscitions personnellement, suivant un vœu, sans doute candide et indéfini, qu'avec nos limitations humaines nous formulons en lui donnant la valeur d'un symbole, exprimant et figurant une immense et indéfinissable espérance et foi.

◇ La puissance de l'Esprit est le fait d'expérience fondamental donné directement à celui qui est de l'Esprit et veut passionnément vivre de la vie de l'Esprit.

Conclusion : action confiante, fidèle, paisible et optimiste.

◇ Le monde n'est pas un rêve sans substance. (Il a un support.)

La vie n'est pas une farce sans signification. (Il y a un but.)

Deux affirmations analogues, fondamentales et parallèlement indémonstrables.

◇ 18-19 novembre 1939. — Nouvelle d'Angleterre¹. Nous (les objecteurs de conscience) aurons les jeunes forêts à planter ; nous les planterons en Allemagne aussi ; nous les planterons partout.

Nous planterons les jeunes arbres.

Les jeunes hêtres beaux et frais ;

Bénédictio aux hommes ; beauté, délices ;

Forêts, inspiration à ceux qui s'aiment,

Protection à ceux qui s'aiment,

Purification à ceux qui se désirent ;

Expression, interprétation pour ceux qui veulent se dire passionnément leur amour.

Pour la première fois, planter des arbres, cette chose archi-belle, — depuis si longtemps entrevue, — vue.

Cette chose merveilleuse : planter des arbres pour un avenir pur et nouveau.

Révélation nouvelle, pour nous, de cette grandeur formidable apparue en Christ.

La noblesse de cette nation, l'Angleterre, sa finesse, sa virilité. Découverte, redécouverte pour moi de ce qu'il y a de vrai, de grand dans ce christianisme traditionnel que je redoutais.

¹ Les objecteurs de conscience, volontaires de la branche anglaise du Service civil, avaient été (en remplacement de leur service militaire) chargés d'abattre des arbres en vue de travaux de défense ; ils refusèrent de participer, par là encore, à la guerre. Le Service civil obtint qu'ils fussent plutôt employés à des travaux de reboisement. La nouvelle en parvint à Pierre Ceresole au cours d'une soirée qu'il passait chez des amis juifs.

Le vrai Christ merveilleux qui apparaît là, qui est apparu, non pas résumé total de Dieu, mais son messenger, son représentant authentique, que tous les honnêtes gens ont vu et senti, compris.

Nuit unique, nuit bénie chez ces amis juifs, chez ces bons, intelligents travailleurs, honnêtes, fidèles frères, parents de Jésus.

Nuit singulière, nuit unique, nuit de Révélation, de grande Révélation.

Il faudra aller en Allemagne aussi, — arranger cela en Allemagne aussi ; vouloir cela en Allemagne aussi.

Ces grands, ces nobles, ces excellents Allemands, ceux que j'ai vus de mes yeux, touchés de mes mains : Röntgen qui a vu à travers les corps ; Voigt, qui a eu du courage, du courage moral ; Klein, Hilbert, Minkowski ; Lœb à San-Francisco.

Seigneur éternel, que cette nuit porte ses fruits. Donne la Force à ceux qui devront réaliser ces choses. Donne-leur la largeur du cœur, le cœur vaillant.

Travailler pour le jeune bois, les générations futures partout. Etre héroïque pour qu'il y ait les nouveaux jeunes bois, les nouveaux jeunes hommes.

C'est dans la joie, la joie immense que l'Eternel enfante.

Eternel, donne-moi la force de soutenir réellement et fidèlement cette chose absolument belle, même si elle commence en très petit, et d'avoir une vue et un cœur assez larges pour n'être achoppé à aucune mesquinerie.

Faire croître les générations futures, arbres ou hommes.

Tout est, semble-t-il, symbole.

◇ Nous voulons être Péguy, du meilleur Péguy, purement constructeur ; pur comme il a toujours voulu l'être ; constructeur comme il a toujours voulu l'être. Nous serons Péguy constructeur, afin que Péguy militaire soit, puisse être, définitivement, dans son repos.

♦ Si vous ne protestez pas de toute votre force, de tous vos moyens, de toute votre vie contre un système accepté de massacre, vous tuez.

♦ Vous dites : Vous oui, mais moi ? pauvre, petit, indigne ! — Erreur ; avec votre conscience vous êtes grand et fort de la grandeur et force de Dieu.

Indigne ? Soit ! Les pierres se mettront à crier.

♦ Le simple courage, libre, a-social, a-civique, de le confesser. Manquerais-je de ce courage ?

Donne-moi le courage de faire ce que je dois faire, et pas d'erreur là-dessus.

Savoir tomber sur un autre champ de bataille.

♦ Ce qui est dangereux, c'est l'énorme pression sociale qui nous terrifie. Vous vous dites : « Comment ose-t-il ? Il va se faire prendre pour un fou ! » Je sens très bien cette pression ; heureusement, il y a la contre-pression de Dieu, absolument nécessaire, indispensable.

♦ Retourner au feu quand on a déjà été frotté et ridiculisé, c'est ce qu'il faut.

Mieux vaut paraître fou que d'être lâche, et mieux paraître fou en risquant sa vie pour la paix qu'en la risquant pour la guerre.

Le seul vrai courage est de se soumettre à la volonté suprême. C'est tellement exact, identique, que Jésus n'emploie jamais, sauf erreur, ce mot-là : courage. Il dit : faire la volonté du Père.

Curieux avertissement pour ceux qui parlent : Jésus, l'homme le plus courageux du monde, n'a jamais employé le mot : courage.

♦ Péguy, qui est un parfait honnête homme, aurait reconnu qu'il s'était trompé ; il aurait réfléchi et vu que ce n'était

pas par la guerre qu'on arriverait à la dernière des guerres ; mais par un nouvel esprit et un nouveau courage.

◇ Tuerons-nous ? La loi suisse, nouveau code pénal, interdit de tuer même les gredins. Qui m'ordonnera de tuer les honnêtes gens égarés d'en face ?

◇ Il y a des choses qu'il faut savoir dire en saison et hors de saison ; au lieu indiqué et ailleurs. Encore faut-il être très reconnaissant lorsqu'on nous indique un lieu et un moment pour dire ce qui est fondamental.

◇ Allez où et jusqu'où vous portent votre vrai courage et votre vraie conviction ; les deux choses ne sont pas essentiellement distinctes.

◇ Tous ces jours-ci, cette idée du critère de la valeur que nous pouvons avoir, établi sur la base de ce que nous pouvons passionnément admirer, m'avait hanté. Je me demandais : « Mais, dans cette horreur générale, à quel niveau ne suis-je pas peut-être, moi aussi, tombé ? » Avec le désir angoissé de trouver (sans violer la règle et le devoir d'humilité) la preuve que je n'ai pas rompu les attaches avec l'éternel. Il m'est venu cette conscience très forte que j'étais du moins très élevé et toujours en relation avec Dieu, sinon par la qualité de ce que j'étais moi-même, du moins par les qualités (courage, humilité) de ceux que j'admire avec plus de force que jamais.

Quelques jours avant, avec une certaine irritation contre l'horrible prêchi-prêcha, je me demandais : Mais enfin, voyons, c'est un fait absolument incontestable que ce Jésus-Christ est un individu saisissant, qui attire irrésistiblement l'admiration par tout ce qu'on sent qu'il a réellement été ; c'est Celui qu'on doit naturellement admirer. — Mais à cause de quoi ? — Pour la profonde humilité et splendeur de sa communion avec Dieu, et son courage inflexible, sans aucune

forfanterie ni vanité dans ce courage. « Que cette coupe s'écarte de moi ; toutefois ta volonté et pas la mienne. »

Humilité et courage : l'exemple glorieux de cet ami ! Si nous l'admirons et l'aimons, dans cette admiration et cet amour, le courage à chaque instant nous sera donné.

◇ La vie reste belle. Il est sain qu'elle soit très dure. Elle reste parfaitement belle, malgré les difficultés, si on ne trahit pas l'Eternel sur un point essentiel.

◇ Eternel, je ne demande vraiment au fond qu'à servir ; mais je suis devenu un paresseux.

◇ Peut-être, peut-être (comme vous dites), à la rigueur, la guerre et tous les crimes font-ils partie d'une « sorte » de plan de Dieu (! ?? !) — Mais alors, en tous cas, une pensée d'amour et de service sincère et candide doit en faire partie aussi, et il faut s'y abandonner en toute simplicité et fidélité.

◇ Eviter l'asphyxie, avant tout. Repousser cet air mauvais matériellement et spirituellement : militarisme irrespirable, moralité officielle. Ne pas jouer avec ces choses. Aimer Dieu ; respecter Dieu. Prier pour avoir cet air pur opposé à l'étouffement, l'égoïsme, l'argent, l'armée.

On ne sait pas exactement pourquoi l'air, ou « Dieu » sont nécessaires. Ils le sont. Il faut ouvrir ses fenêtres, les appeler, baigner en eux.

Maintenant, le moindre atome de cet élément égoïste, l'égoïsme militaire, national, fait un effet mortel. Nous le rejetons, devons le rejeter.

La vraie Patrie, c'est l'endroit où la respiration matérielle et morale est libre.

J'ai besoin de toi, Eternel, comme de l'air respirable.

J'ai besoin de toi, Eternel, plus que de l'air respirable.

1940.

◇ Le moment le plus dur : jour de Pâques 1940 dans l'église, avant de parler. Le visage du monde vide et pâle : comme un œuf lisse. Visage fermé, mort ; non-existence du monde tel qu'il m'apparaissait. Un désert absolument vide, aride, brûlé.

Croire en Dieu, manifesté en cette réalité suprême qui est aussi nous-mêmes. Dieu existant et se manifestant essentiellement dans l'homme et le Fils de l'homme ; pas une fois, mais une infinité de fois ; constamment, au siècle des siècles.

◇ Il ne faut pas trop se précipiter et s'agiter ; laisser à l'Eternel, ardemment appelé, *le temps d'arriver*.

◇ Que veux-tu ? — Je veux cette espèce de paix et de joie qui ne peuvent être à moi que si elles sont en même temps aux autres, et qu'autrement, consciemment aussi, je repousse. Satisfaction et sécurité nationales qui ne seraient qu'à mon pays, les autres étant dans la misère ? Monstrueux !

◇ Bien assez, c'est bien assez d'être avec Toi, Eternel, et, parmi des millions où l'on se perd, de Te sentir, Toi, triomphant, ô Eternel... c'est bien assez. Je sens que Tu m'as répondu, Tu as répondu à un désir, à une prière vraie, profonde.

◇ Je pense à Gandhi. Sa grande force, c'est son humilité réelle. Il a ainsi Dieu avec lui. Sa prière vraie et sincère, solitaire : source d'effort constant. Dans la prière, nous nous trouvons tous ; nous pouvons nous rencontrer tous en Dieu.

◇ Nous avons prodigieusement besoin de prière et de méditation pour ne pas basculer. Recommencer à partir de la base de la vie. Une plante qui vit dans la forêt, tranquillement, naturellement, prie. Contact avec la source.

◇ Celui qui ne s'intéresse pas, de façon militante, à la vie des autres, n'a, lui-même, pas de vie intéressante ; il ne mérite pas qu'on s'intéresse à la sienne.

◇ Une horreur, l'horreur : cette espèce de satisfaction grasse, rubiconde, graisseuse, dangereuse, d'être bon au milieu des pauvres hommes qui ne le sont pas. Voilà une forme du problème du mal absolu. Comment le résoudre ? Il faut être bon et ne pas l'être en quelque sorte, car la satisfaction béate de l'être démolirait tout. Charité, amour de celui qui est tombé, doit être la passion suprême. Saint François.

◇ Je sens, je soupçonne une clé de voûte que notre condition humaine peut approcher, non saisir. Il y a, il doit y avoir amour et bonne volonté *jusqu'à la mort*.

◇ On en revient à la prière, quand la lumière baisse, que tout se ternit et s'assombrit, qu'on devient vieux et incapable de pénétrer ; il faut garder, comme on peut, le contact avec le reste du vaste monde qui vous est encore accessible. Peu à peu, avec la vieillesse, le cercle éclairé par la lumière de la conscience se rétrécit. Maintenant, ce que je sens, c'est une fatigue intellectuelle intense, croissante ; une fatigue envahissante.

12 octobre 1940. Neuchâtel. En prison.

◇ Que de fois cette aventure s'est reproduite.

Il y avait des innocents, des coupables, des furieux, des ironiques, des miséreux, contents d'avoir un morceau de pain et un gîte.

Cette nécessité curieuse, qu'il y ait des prisons et, par-ci, par-là, de la torture dans cette société des hommes. Tâcher que ça profite.

♦ Très intéressant du point de vue psychologique, d'être enfermé ainsi.

La chose la plus pénible, c'est l'extinction brutale de la lumière qu'on vous supprime brusquement vers huit heures du soir, sans vous demander à quoi l'on en est de sa lecture ; qu'on vous supprime de l'extérieur sans même entrer pour s'informer, comme on enlève la lumière à un porc dans son étable. Une manifestation curieuse du mépris profond où l'on tient l'esprit.

Mais l'impossibilité de bouger, à bien des égards, est extrêmement saine, calmante, tonique pour l'esprit.

♦ Tenir ferme, en charité, en humilité, en douceur ; *ne pas se laisser exaspérer.*

S'armer des forces les plus profondes : pas de papiers et de théologie, mais de foi, de confiance, de tranquillité.

♦ Dieu sera à ton service, si tu es au sien, cela est infaillible.

♦ En lisant ces querelles perpétuelles, ces haines de sauvages dans les Balkans, vue saisissante tout à coup de la difficulté extrême, dans l'histoire, d'être pacifique, de la « monstruosité du pacifisme », si l'on veut.

Quoi ! c'est dans ce monde-là, où l'homme est si naturellement livré à son égoïsme profond, féroce, meurtrier, à ses passions, quoi ! c'est dans ce monde que tu prétends tout à coup renoncer à tes armes, renoncer à tes sûretés et aux garanties de groupes qu'il a fallu des milliers d'années pour développer ?

Je vois ça, je touche ça tout à coup. Eh bien ! oui, c'est comme de passer tout à coup de la mentalité morbide, passionnée, de l'aliéné qui vit dans un monde d'aliénés, à l'attitude froide, absolument différente (*totaliter aliter*), du médecin qui est au milieu de ces gens et qui les soigne.

Atmosphère horrible, empoisonnée à perpétuité, de la vendetta : Je te fais du mal parce que tu m'as fait du mal,

et même si, en te faisant du mal, je m'en fais encore beaucoup plus à moi-même ; pour un avenir de plus en plus mauvais ; — voilà la folie, la maladie dont seul l'effort chrétien peut nous sauver. Il faut qu'à n'importe quel prix quelqu'un cède et ne rende pas les coups ; alors l'équilibre, la paix pourront se rétablir. Il faut faire ça avec le plus grand courage, le plus grand calme.

La rapidité avec laquelle cette attitude chrétienne ramène la paix dépend de la qualité morale du milieu dans lequel cette attitude est prise. L'attitude généreuse convertit rapidement les violents, les colériques, qui ont une tendance naturelle à la générosité ; elle est d'une action lente ou nulle sur les brutes cyniques. Elle agira puissamment sur l'Anglais, lentement sur l'Allemand.

♦ Ce qu'il y a de vraiment blasphématoire dans la défense violente, meurtrière, dont vous imposez la préparation à la jeunesse, c'est qu'elle ne tient aucun compte d'un développement naturel, essentiel, vers des forces nouvelles, qui ne se fait pas avec la même rapidité chez tous les hommes.

♦ Si par hasard un Christ, ou un proche du Christ, apparaissait dans votre nation, le crime des crimes serait de l'empêcher, de par la loi même, d'obéir à sa nature et de la faire rayonner sur les hommes. Voilà ce que je vois avec une netteté absolue.

♦ Lorsque nous sommes au milieu d'égoïstes qui nous menacent, nous devons nous tenir tout à fait en dehors de l'échange des coups qui se conditionnent et s'appellent ; et ce qui est nécessaire là avant tout, c'est le courage.

C'est confirmé par l'expérience : Gandhi, Schweitzer, ce médecin anglais, maître de Lawrence d'Arabie, qui a visité sans se cacher toutes les tribus arabes, en soignant les gens, sans arme et sans avoir aucune peur de ceux qu'il rencontrait.

Il suffit d'être *prêt* à la mort. Cela ne signifie pas qu'elle ne viendra pas. Il faut être prêt à ce qu'elle vienne.

◇ Il ne faut pas être bon, c'est-à-dire se sentir bon. Il faut être moralement sain et n'y plus penser. Il n'y a que les malades qui pensent à leur santé ; c'est pour cela que l'atmosphère de l'église est si souvent une horrible atmosphère d'hôpital.

◇ L'énorme tentation, de vouloir venir au secours de Jésus-Christ à coups de canon (toutes les légions du ciel que le Père aurait pu envoyer !) au lieu de compter sur la force spirituelle.

◇ Quelques-uns espèrent ou imaginent qu'après des éons sans fin, au bout de l'éternité, ils se retrouveront pareils à ce qu'ils sont, homme et femme, plus près encore qu'aujourd'hui. Cela paraît à certains égards tout à fait absurde, et en tout cas gratuit comme hypothèse et misérable comme raisonnement, mais on a des surprises en physique : mettez deux hommes dos à dos et faites-les partir chacun *en ligne droite* ; après un parcours énorme, ils se rencontreront en un même point. Cela ne paraît-il pas fou ?

◇ C'est au meilleur qu'on doit souhaiter la défaite, quand la lutte, la concurrence, se fait par les moyens mauvais. — Peut-être bien.

C'est le meilleur qui commet la faute la plus grave en recourant aux moyens mauvais. C'est lui qui doit être puni, pour être ramené à l'action bonne qu'il a trahie.

Il faut considérer la défaite, dans un conflit violent, comme un bien pour celui qui a en lui les éléments de la connaissance spirituelle. Il doit être puni, non parce qu'il est le meilleur, mais parce que, étant le meilleur, il a cédé à la tentation de la violence.

Comme c'est supérieur et subtil ! difficile en tous cas. Faudrait-il vraiment en venir à souhaiter la défaite du meilleur, contrairement à ce que toute l'humanité a toujours fait ?

— Attention ! Qui veut faire l'ange, fait la bête. Tout le progrès de la civilisation consiste justement en ce que peu à peu le bien l'emporte matériellement sur le mal, c'est-à-dire que l'emportent ceux qui ne sont pas parfaits, mais relativement meilleurs.

— Cela ne veut pas dire que les meilleurs l'emportent au cours des conflits violents.

◇ J'ai fait une découverte sensationnelle : Si vous apercevez en vous-même, ou chez un ami, une faiblesse aussi détestable que celle dont vous croyiez auparavant qu'elle caractérisait votre ennemi, n'en concluez pas qu'il faut maintenant vous détester vous-même, ou détester vos anciens amis, mais qu'il faut comprendre et aimer votre ennemi. Vous rentrez en plein dans la vérité chrétienne, le seul grand et parfait salut.

◇ Grandeur et splendeur de Dieu.

Si le monde, avec toutes ses galaxies, est vraiment aussi prodigieux, une seule chose vaut la peine dans ce monde : la contemplation de l'éternel, et la recherche scientifique.

◇ « Que ta volonté soit faite. » Une chose à comprendre peu à peu.

Il est bon d'avoir été battu, mis en minorité ; il est merveilleux d'avoir été défait, pour sentir qu'il y a là, qu'il intervient vraiment, une volonté autre que la sienne : que Dieu se manifeste.

On attend constamment qu'il se manifeste au milieu de la foule ; mais au moment où l'Éternel passera, la foule ne se doutera même pas de ce qui arrive.

« Que ta volonté soit faite. » Comme tout à coup, après soixante ans, cela prend sens et relief ! On lutte, on lutte, on

est battu, et tout à coup apparaît comme vrai, comme réel, que quelqu'un a été là et a voulu.

Avoir confiance que Ta volonté se fait. Obéir. Donne-nous de savoir entendre courageusement et obéir vraiment.

♦ Seigneur, donne-moi la force et le courage de suivre jusqu'au bout cette énorme difficulté et antinomie : rejet fondamental de la violence et recherche passionnée de la justice.

« Non-violence et justice. »

♦ Il faut être souple, prêt ; laisser Dieu passer (cette voix, cette lumière, cette inspiration — vieux mot excellent —), quand il veut. Quand nous sommes sensibilisés, éveillés, « résonnants », cette influence mystérieuse peut passer, opérer.

Résonnants beaucoup plus que *raisonnants*. Le calembour va profond. Je ne l'ai pas écrit comme calembour.

L'essentiel pour la connaissance de Dieu, c'est *résonner*, bien plus que *raisonner*.

C'est en somme une des meilleures choses que, de notre temps, Barth ait dite et soulignée ; c'est élémentaire ; tous les mystiques, avant lui, l'ont dit ou, mieux encore, l'ont expérimenté : c'est la religion.

L'important n'est pas que nous cherchions Dieu, c'est que Dieu nous cherche. Il suffit que nous nous laissions trouver.

En musique comme en religion, c'est la même relation entre *résonner* et *raisonner*. Raisonner ne s'applique pas ou guère.

III

Au début de 1941, Pierre Ceresole eut entre les mains une circulaire de l'état-major de l'armée suisse (service Presse et Radio):

« Les articles et commentaires insistant sur les horreurs de la guerre pour en montrer le caractère inhumain, anti-chrétien et anti-social, sont interdits. » Ce texte était accompagné de la note « Non destiné à la publication ».

Sentant qu'il lui était impossible de ne pas protester publiquement, Pierre Ceresole commença par envoyer, la veille du Vendredi-Saint, le jeudi 10 avril 1941, à tous les pasteurs de Neuchâtel, un court manifeste qui reproduisait l'ordre de l'état-major cité ci-dessus et le faisait suivre de ces mots : « Même pendant la guerre, on doit continuer à enseigner que deux et deux font quatre. Il importe plus encore de maintenir cette vérité fondamentale, que les horreurs de la guerre sont inhumaines, anti-sociales et sont, par desus tout, antichrétiennes, afin que chacun s'oriente selon les ordres réels de sa conscience. »

Pour le lendemain, il envisageait par devers lui une protestation personnelle. Les carnets vont nous renseigner sur ce point, et sur les événements qui suivirent.

◇ Sentiment d'extrême faiblesse et tremblement devant le monde froid et incompréhensif. Sentiment de reconnaissance que nous ne soyons pas en Hitlérie où des tortures bien plus grandes menaceraient.

Il faut nous fortifier de la force merveilleuse de tous les honnêtes gens, courageux à leur manière dans ce monde, et apporter notre contribution, si nous pouvons, d'un autre courage, à notre manière.

◇ J'ai découvert un motif de sympathie profonde, et de pardon, pour Hitler, dans cette interdiction pour raison

égoïste nationale, dans ce reniement de la vérité chez nous-mêmes, chez nos propres braves gens.

♦ Ne pas fulminer ; comprendre et faire comprendre : Vous ne pouvez pas renier Dieu, renier la vérité (à aucun prix) ne fût-ce qu'un instant ; vous ne pouvez mettre au rancart, mettre en veilleuse, la vérité, — ne fût-ce qu'un instant, — sans désastre.

♦ Interdire la vérité est une chose criminelle.

En Angleterre, où l'on est en guerre, une interdiction de ce genre paraîtrait la plus ridicule et la plus impie des impertinences.

Folie et crime, de croire que l'Etat peut tout se permettre.

♦ Vous n'osez plus même dire que la guerre est un mal nécessaire ?

Entrailles pendues aux arbres, têtes fracassées, ce n'est plus une monstruosité du point de vue chrétien ? C'est là que la défense militaire en vient : pour vous défendre contre Hitler, vous identifier à Hitler !

C'est le moratoire de Dieu. Satanique !

♦ Rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. La vérité est à Dieu.

♦ La vérité est interdite et la guerre est aimée. Esaïe 59.

♦ Que ceux qui peuvent dire la vérité au moins la disent en dépit de tout.

♦ Horreur de la guerre : le danger d'assassiner la vérité.

♦ Tant que quelqu'un veut la vérité, la veut à tous risques et passionnément, Dieu, le vrai Dieu, le seul qui existe, est là.

♦ Du courage, du courage ; nous avons besoin de cela exclusivement.

- ◇ Nous avons besoin de vérité ; chose simple.
- ◇ Se tenir devant l'église en signe de protestation, ou se tenir debout dans l'église en signe de protestation. Protestation digne et silencieuse. Si vous avez la conscience entièrement à l'aise, vous n'avez pas besoin de regarder. Je marquerai simplement que je proteste, de la manière la moins gênante, éventuellement, pour vous.
- ◇ Ils peuvent envoyer la police pour me faire asseoir et m'emmener. Après la prière, je ne m'assiérai plus. L'immense protestation qui dure sans fin. Je ne m'assiérai pas. *En silence je resterai debout.*

Je resterai simplement debout, comme signe, pendant tout ce culte.

Je resterai debout pour montrer que la supplication continue. (Ils ont monopolisé nationalement cette vérité, notre vérité : Eglise nationale.) Pas comme insulte : rester debout ; au contraire, signe du plus grand et vrai respect devant la vérité, la véritable vérité, sincèrement cherchée.

Vous pouvez, si vous voulez, m'obliger à m'asseoir confortablement parmi vous, comme vous ; ou m'empêcher d'entrer, par la police. Qu'on voie cette protestation, si on ne veut pas l'entendre.

- ◇ Il ne faut pas dire : « Il veut qu'on livre la patrie ». — Pas du tout ; il veut qu'on essaie au moins autre chose. On ne l'a pas fait. C'est tout. Respectez les consciences ; faites votre effort autrement que par et pour la mort.
- ◇ Que tous ceux qui sentent comme moi viennent et restent debout aussi. Vous pouvez venir de très loin.
Pour le jour de la crucifixion et du triomphe de l'Esprit.
N'ayant pas d'autre moyen.
Afin d'attirer l'attention sur ces points, nous resterons debout et en prière lorsque l'assemblée se sera rassise. Le

Vendredi-Saint et le jour de Pâques, au culte du matin au Temple du Bas à Neuchâtel.

◇ Le christianisme militaire suisse est quelque chose d'odieux et de désastreux.

Notre christianisme militaire suisse satisfait, qui ne fait pas d'effort héroïque pour changer le fond des choses, qui ne croit pas à la possibilité de voir changer le fond des choses, qui ne prie ni ne s'efforce pour ce changement, est un mensonge infâme.

Qui prépare la mort en musique et avec joie et qui traite en criminels ceux qui protestent.

◇ Allez dire ça, si Dieu veut que je le dise, mais pas autrement.

◇ Au capitaine aumônier B.¹ La maîtresse d'une classe primaire vous a supplié de ne pas venir en uniforme militaire pour faire subir l'examen de religion dans sa classe. Malgré ses instances, que vous avez méprisées, vous avez imposé votre uniforme et votre sabre. Vous avez dit que le règlement militaire vous y obligeait. Vous avez préféré obéir au règlement militaire plutôt qu'à celui du Christ.

Je reste debout ici, pour témoigner du scandale que vous avez causé chez ces petits en agissant ainsi.

Vous ne l'avez pas écoutée ; vous lui avez imposé, à elle, une femme, et à ses élèves, votre uniforme et votre épée... Je me lève ici et reste debout pour témoigner du scandale que vous avez causé à ces petits et à d'autres.

Le sacrifice demandé au soldat est grand, mais celui qui est demandé au chrétien est tout autre, plus grand et plus difficile.

¹ Dans la pensée de Pierre Ceresole, sa protestation contre la circulaire de l'état-major s'alliait à une protestation contre un incident tout local auquel ce brouillon de lettre fait allusion.

Même au prix d'un grand scandale, nous devons demander aujourd'hui sérieusement le secours de Dieu ; le secours d'autre chose que l'armée fédérale ; non pas par l'armée fédérale, mais autrement ; je ne crois pas que vous puissiez le faire bien, parce que vous portez aussi l'épée. Dieu ne soutient pas aujourd'hui le droit par l'épée ; il l'anéantit par l'épée.

Nous ne pouvons pas voir que vous croyez en Dieu ; cette épée que vous portez obstrue notre vision.

◇ La violence est ce qui arrive quand Dieu a été profondément méprisé et *ne peut plus intervenir*. Préparer la violence, c'est préparer le moment où Dieu ne peut plus intervenir.

La violence est, en un sens, le châtement collectif de Dieu, tombant indifféremment sur le bon et le mauvais ; c'est le châtement de Dieu en ce sens que c'est sa retraite, sa disparition, son absence.

11 avril 1941. Vendredi-Saint.

◇ Malgré tout, un sentiment infiniment paisible d'avoir témoigné ce qu'il fallait (même de manière incompréhensible) contre le scandale infini de l'Église actuelle.

Un des jours les plus désagréables, certainement ; pas des plus pénibles pourtant. La vraie peine, c'est le scandale rentré et « bourronnant ».

Fâcheux, d'avoir scandalisé ces petites gens.

C'était moins pénible et désordonné qu'une fuite sous un bombardement.

La guerre, le massacre fraternel : beau service de communion !

Dit simplement : « J'ai une double protestation à faire. » Arrêté par la police.

Heureux d'être sorti du groupe des gens « raisonnables » et respectables. L'horreur de ce groupe ! (Enfin.)

◇ Grand scandale le jour du Vendredi-Saint au Temple du Bas. Le pasteur qui devait présider le culte de communion n'a pas voulu que je lise l'ordre ci-dessus¹ comme j'en avais l'intention, entre le service proprement dit et le service de communion ; et j'ai été expulsé *manu militari* de l'église (conformément au programme que je n'avais pas exactement prévu).

Le pasteur et le bedeau m'exhortaient à vider les lieux sans plus de scandale en me disant, chose curieuse : « Ne faites pas l'enfant », répétant avec insistance, exactement le contraire de l'exhortation de Jésus-Christ à ceux qui veulent entrer dans le royaume. Un vieux sergent de police à cheveux blancs m'a déclaré que je mériterais une gifle, en ajoutant le geste d'une taloche qu'on donnerait du dos de la main ; mais il n'y a pas eu la moindre voie de fait. Comme je résistais vaguement aux deux agents qui m'entraînaient de l'église au poste de police, pour montrer que je n'évacuais pas les lieux de plein gré, mais contraint par la *force de l'Etat et de l'Eglise* (trahissante), l'un d'eux m'a dit qu'il devrait chercher les menottes ; je lui ai répondu que ce serait tout à fait dans le style du jour ; mais il ne l'a pas fait. Bref arrêt au bureau de police ; de là jusqu'au bureau de gendarmerie de la rue de la Place d'armes, deux ou trois cents mètres, non pas en portant une lourde croix, mais en auto avec deux fonctionnaires de police en civil (l'un au volant), et un en uniforme. Le bon vieux sergent à cheveux blancs en me menant à l'auto avait l'air de se repentir déjà de son esquisse de taloche de tout à l'heure.

Reçu au poste de gendarmerie par une vieille connaissance de l'obscurcissement : le caporal de gendarmerie Arthur

¹ L'ordre de la censure à la presse, voir p. 226.

Flückiger, animé manifestement des meilleures intentions du monde. L'inspecteur de la sûreté qui a présidé à ce transfert me dit que je suis retenu jusqu'à 22 h., avec tout ce que je voudrais. (Il doit être environ 11 h. 30.) Excellente après-midi de Vendredi-Saint.

◇ En somme, Vendredi-Saint pour Vendredi-Saint, on peut dire qu'il y a progrès très sensible depuis la crucifixion de Jésus-Christ. Il n'est pas venu en vain. Le progrès est dû dans une large mesure aux pasteurs fidèles, à ceux des premiers temps, de la révocation de l'Edit de Nantes, etc., des temps où il y avait des martyrs, poids lourds ou poids légers. C'est tout ce qui manque à notre temps. S'il le faut, protester jusqu'au martyre lourd ou léger ; croix ou poste de police.

Mais j'avais à protester aussi contre l'épée et l'uniforme que ce capitaine aumônier impose, en invoquant les prescriptions du règlement militaire, à sa visite à l'école primaire (à l'examen de religion), malgré la prière instante de la maîtresse de n'en rien faire. (Malheur à qui scandalise ces petits !)

Des gens qui ne savent pas, à l'occasion (rare), violer un règlement des hommes, ne valent rien pour le service de Dieu. Des phrases creuses et théâtrales ne suffisent pas.

A propos de scandale, malgré tout, cette scène était très pénible. Le pasteur avait l'air sincèrement convaincu que je commettais un vrai sacrilège en dérangeant de manière si obstinée. Sa figure, pendant qu'il m'exhortait à céder et à me retirer, n'avait rien du tout de désagréable ; il était au contraire touchant avec son refrain ému : « Ne faites donc pas l'enfant. »

Ce matin, vu que j'avais raison.

Il est très pénible de faire une scène pareille et de passer soit pour un fou, soit pour un agitateur vaniteux et illuminé, devant un tas de gens qui n'y comprennent rien (le plus sincèrement du monde). *Si minima licet componere maximis*, [si l'on peut se permettre de comparer de toutes petites choses

aux toutes grandes], ceux qui ont vu Christ sur la croix, dans leur vaste majorité n'y ont absolument rien compris, — les pasteurs de l'époque moins que les autres, et cela recommence toujours. J'étais très douloureusement frappé moi-même de l'importance, de la nécessité, de faire cette déclaration *hic et nunc*, entre le sermon et la célébration de la cène.

◇ Je vois bien et nettement cette Pâque. C'est la récompense du Vendredi-Saint, à la portée de mes forces.

◇ Si la peine tombe presque toujours à côté du coupable, c'est un avertissement solennel et constant donné par l'Eternel que *nous n'avons pas à nous considérer comme indépendants les uns des autres* ; nous sommes *une* vie. Nous, hommes, pas plus que les autres êtres, n'avons de vie indépendante ; nous ne vivons qu'en Dieu.

◇ Ce vendredi-là, je suis content, grâce à Dieu, de n'avoir pas été un lâche.

Paix, paix ! Pas de fureur, même bienfaisante.

◇ Grande responsabilité ; y penser constamment. De bons, fidèles et humbles amis donnent en quelque sorte constamment leur garantie pour toi ; il ne faut pas, il serait insupportable, qu'ils perdent leur mise.

◇ La vie est faite pour être sacrifiée. A aucun prix elle ne doit être prise à autrui ; elle peut être donnée.

◇ Ne pas vouloir absolument justifier les choses telles qu'elles sont. Elles peuvent être absolument détestables ; mais attendre, obéir. Etre souple, obéissant.

◇ Préparer son courage et prier pour l'échéance : que, ce jour-là, ce que tu as pu faire et Dieu t'assistent. Salut par les œuvres et la grâce.

L'échéance, l'échéance. Prier. Courage.

◇ Je suis devenu, peu à peu, à peu près incapable de tout, excepté de faire scandale pour la vérité (ma seule défense et garantie) ; c'est devenu, peu à peu, par la faute du monde qui m'entoure, ma fonction naturelle (lentement développée) ; je dois l'accepter. Résister à toute convention qui tue et tait la vérité.

La vérité paraîtrait parfaitement simple et compréhensible à tous, si nous la présentions courageusement et simplement.

◇ Une pensée écrasante qui m'a retenu, paralysé, — peut-être protégé, — c'est que les 9 dixièmes ou peut-être les 999 millièmes de ce qu'on écrit est une fuite ; un discours devant des poètes, devant des cannes et parapluies oubliés ; un néant qui veut se donner l'air d'être quelque chose ; un mensonge.

Nous avons l'illustre exemple de Jésus-Christ devant ses juges ; il n'est pas encourageant pour la plaidoirie.

◇ L'Eternel nous cherche, nous aide, nous *poursuit* pour nous aider, si nous sommes à son service.

◇ Se dire que, pour chercher notre chemin, des choses capitales nous sont fermées, voilées ; que nous avons besoin d'être guidés, — le désir passionné d'être guidés. Demander le secours, la révélation de l'Esprit ; s'abandonner passionnément à ce désir. Prier.

◇ La passion de la vérité doit être une passion, dans le sens littéral, plus forte que toutes les autres ; passion capable de tenir toutes les autres en échec.

Neuchâtel. En prison.

◇ Les autres prisonniers causent dans le corridor ; je n'ai lié conversation qu'avec l'un d'eux qui m'a fait admirer les

décorations murales faites récemment, dans la cellule qu'il occupe, par un interné alsacien ; il me fait admirer spécialement l'expression magnifique d'un lion, dessiné presque en grandeur naturelle.

Avec les autres, qui au cours de la journée sont enfermés, je n'ai échangé qu'un bonjour.

◇ Je ne veux pas manger mes pêches tout seul ... il est difficile de les donner, si je ne donne que ça, si je n'échange pas autre chose ; je devrais échanger des paroles, mais il y a toute espèce de raisons contre ; la principale peut-être — une de trop en tout cas — c'est que cela m'ennuie. Très difficile entreprise, de causer avec des prisonniers dans leurs conditions, que je ne connais pas, et dans les miennes que je connais. Une conversation générale naturelle est trop difficile et délicate et a toutes les chances d'être fausse, si l'on ne peut pas au moins parler à chacun d'eux en particulier, et encore...

Je leur distribue mes pêches, géométriquement, et dans un esprit géométrique, aussi gracieusement que je peux, en disant quatre mots en tout : « Ça change un peu. » Je ne suis pas sûr que « Corinthiens 13 » soit absolument satisfait ; je crois que saint Paul aurait ajouté : « Et quand tu aurais distribué toutes tes pêches, si tu n'as pas l'amour, tu n'as rien fait du tout. »

Mais j'éprouve, ayant agi dans un esprit de géométrie, au moins une satisfaction géométrique ; c'est parfaitement bien, je ne demande absolument rien de plus. Jeter son pain et ses pêches sur l'eau, c'est toujours, à la longue, même quand nous n'y serons plus, une excellente affaire. Et je finis ainsi une bonne journée que j'ai failli un instant rater (en gardant mes pêches), non par égoïsme, mais par timidité, et crainte, précisément, d'agir par pure géométrie. On agit comme on peut, comme l'Eternel vous a fait, et comme la conscience vous pousse ; c'est la première loi, l'unique peut-être.

◇ La géométrie, la grande, l'honnête, la bonne. On ne saurait être trop géomètre, c'est-à-dire vrai ; — en tâchant, je veux bien, d'ajouter encore quelque chose.

C. m'a défendu comme il a pu (hélas, presque contre sa conviction) devant ses amis qui déploraient, s'étonnaient, raillaient peut-être : « Que voulez-vous, c'est un géomètre. » — Grandeur et misère ! Si c'était vrai ! Pas une minute il n'a songé à dire : « C'est un chrétien ! »

Je ne demandais rien, ne demande rien. Je constate ce qu'il a dit spontanément. Eh bien, si les serviteurs de Dieu, les scribes et les pharisiens ne veulent pas marcher, il faudra bien que les géomètres *prennent leur table de logarithmes* (ou simplement leur table de multiplication, cela suffirait pour les vérités qu'il faudrait observer pour dominer ces problèmes de morale militaire) *et marchent*.

◇ Joie, ...joie ...le cri si joyeux des hirondelles qui décrivent à toute vitesse leurs grandes courbes devant les fenêtres du Château. Cette République est bonne, elle n'a rien de cruel.

Quelle étonnante richesse d'ondes perceptibles de toute espèce arrivent encore dans une cellule isolée, comme celle-ci, sans parler des ondes électro-magnétiques qui sont partout.

Cette musique des hirondelles qui crient une note surélevée en passant, en filant comme des flèches, n'a rien de particulièrement harmonieux ; mais connaissez-vous quelque chose qui exprime plus admirablement là liberté, le courage, le « je m'en fichisme » à l'égard de toutes les vieilles conventions, l'enthousiasme, l'ivresse de l'énergie, du progrès qui ne se fait pas « tout seul » (ah ! subtile et prudente théologie !), mais par l'énergie d'une poitrine qui prend l'air à pleine volée, et de muscles qui s'appuient ferme sur un bréchet bien construit selon les calculs de l'Éternel en personne ?

◇ Hier soir, un de ces hommes (mes co-détenus) parlait de ses expériences de chauffeur d'auto ; manière de prendre

certains virages ou de croiser une suite de camions sur une route de montagne. La vie, les expériences réelles. (Ceux-là s'occupent peu du périhélie de Mercure et de son mouvement de 48 secondes, inexplicable avant Einstein). Pas très grossiers dans leur langage ; une certaine éloquence ; prodigieusement conformistes au fond, et acceptant les usages, institutions et conventions ordinaires.

◇ Hitler se vante d'être dur. Il y a la dureté du mensonge et de l'égoïsme, qui ne tient pas le coup ; et la dureté de la vérité, bien autrement durable. Pythagore durera plus que le diamant ou les Pyramides.

◇ Conversation du dimanche matin : la conversation la plus innocemment immorale, amoral (on aurait l'impression d'exagérer en disant : criminelle, parce qu'on n'y tuait les gens, manifestement, que pour les voler) entre gens dont on ne sait pas jusqu'à quel point ils ont participé à ces « combines » (c'est le mot qu'ils emploient toutes les dix phrases), ces *would be* bandits qui semblent s'intéresser à la technique de ces opérations plutôt qu'à l'aventure comme roman.

Ils parlent à haute voix, à quatre ou cinq, au fond du corridor, mes deux portes sont ouvertes. Ils sont étonnamment techniciens, tous plus ou moins chauffeurs ; aventures intéressantes et de toute espèce. Ces récits de forçats sont incomparablement plus intéressants que des meetings de moniteurs de l'Ecole du dimanche. Tous les trucs pour croiser, rattraper en route de montagne ; frein qui pète, un coup de volant directement contre le rocher (on distingue là une théorie plutôt qu'une pratique quotidienne) ; mais l'un de ces hommes a l'air d'être vraiment un étonnant débrouillard, un intelligent qui a mal employé son intelligence. Pas l'idée d'un rendement meilleur de l'honnêteté.

Etonnamment informés sur les détails et circonstances des crimes ; ils ont lu les journaux après une infinité de

palabres entre filous, palabres comme celui que j'écoute, où il n'importe pas de savoir exactement qui a fait le coup. Personne n'interrompt pour demander : « Est-ce vous qui avez fait le coup ? » Peu importe ! Comme quand on parle d'un moteur d'avion, on ne s'arrête pas dans la conversation pour demander : « Est-ce vous qui avez tourné le piston, ou participé à sa construction ? » Ces récits d'aventures sont prodigieusement impersonnels. C'est ça qui est nouveau et saisissant. On voit à des détails précis que l'intelligent devait y être, ou presque.

Ça commence par l'histoire d'une merveilleuse occasion de voler 96.000 francs mal protégés d'une manière quelconque, qu'un entrepreneur qui jouait dans une pinte avait sur lui ; était-il saoul, négligent, laissant traîner son portefeuille ? Le voleur virtuel raconte comment ça aurait été facile, et qu'il n'en a pas dormi ; on aurait pu éteindre la lumière électrique, faire sauter un plomb, provoquer une bagarre quelconque... Ensuite il y a le coffre-fort qu'on déménage, que X a déménagé... Puis ce transport de valeurs, à la poste de Genève ou Lausanne, 4 millions. Puis on passe aux faux monnayeurs, et l'intelligent parle personnellement de son copain un tel (il le nomme) qui était graveur et faisait des faux merveilleux.

Une voix honnête, excellente, tranquille, qui aurait suffi à me rassurer pour ma montre en or, de 5 ou 600 francs, que je laisse sur ma table, portes ouvertes. Il décrit ces faux excellents, remarquables, louables, de toute espèce, avec détails techniques ; absolument comme un très honnête militaire parlerait des trucs de ses campagnes ou d'une campagne quelconque. L'auditoire d'un détenu doit avoir l'impression que l'orateur qui ne se vante pas et ne parle pas de lui ni directement ni en sous-entendu, a participé à plusieurs de ces coups, a aidé, collaboré techniquement. Incidemment, on signale la gendarmerie comme la partie adverse qui joue,

naturellement, un rôle essentiel dans toute cette technique, mais sans passion, sans animosité quelconque ; ces gens discutent de parties « intéressantes », et qui ont vraiment l'air de l'être en toute objectivité, dans un milieu où il est entendu que la morale ne joue aucun rôle quelconque ; on sent que tout cela fait un monde « possible », dur si l'on veut à la façon de Hitler, un monde de filous de première classe par la dimension et la richesse des aventures.

Ils ont tous des voix d'honnêtes mécaniciens objectifs ; — par-ci, par-là, on mentionne bien qu'on a tiré en bas le chauffeur d'une voiture postale qu'il s'agissait de dévaliser. Je me demande ce qu'ils diraient, si je suggérais qu'ils sont eux-mêmes des voleurs, des assassins, des faussaires... Ce serait considéré, je crois, comme un simple manque de tact. Du reste, il y a certainement une préoccupation, ne fût-ce que par commodité, de faire ces combines avec le moins de frais possible, sans se mettre sur le dos plus de bourgeois et de gendarmes qu'il n'est strictement nécessaire. (La morale utilitaire est là.) C'est une atmosphère générale, donnée, qu'ils acceptent sans la discuter : ils sont bandits et assassins (bien plus carrément qu'un militaire), exactement comme un chrétien de notre temps est militaire. C'est une question d'atmosphère, définissant un certain « corps » de conformisme social.

On sent que pour des raisons pratiques naturelles, ils préfèrent de beaucoup faire ces combines sans assassinat. (On peut les respecter objectivement en acceptant la morale d'un certain « corps », comme on peut respecter les militaires.) Ce sont des gens incomparablement plus « variés », plus intéressants, plus spirituels, plus débrouillards, plus géniaux, à bien des égards, que le malheureux moniteur d'école du dimanche d'en face.

En réalité, ils « exploitent » un monde, comme des ingénieurs exploitent notre monde qui a des mines de fer, de cuivre,

d'or, des amas de pétrole ou de charbon. On va toujours au plus facile (au plus honnête et au plus commode) mais on ne recule pas, s'il le faut, devant les tâches difficiles (qu'on peut appeler aussi criminelles, immorales, etc.).

Ils préfèrent cependant beaucoup s'attaquer à des portefeuilles qu'on laisse traîner, à des valises qu'on oublie de fermer, à des porte-monnaie de gens ivres, — proies faciles, naturelles, légitimes, et qu'il y aurait presque immoralité à ne pas faire passer dans sa propre poche.

Quand j'entendais hier matin ces co-détenus (et spécialement ce chauffeur de camion intelligent), j'avais très grande envie d'intervenir et très grande envie de ne pas le faire. Très délicat, à cause des circonstances, et à cause de tout. Mais être cinq ou six jours avec des hommes enfermés, qui ne savent que faire, et ne rien trouver à leur dire, ne rien avoir à leur dire, c'est contraire à la « géométrie » du lieu, et aussi, je dois le dire pour m'en honorer, contraire au sentiment que j'aurais pas mal à *apprendre* d'eux, beaucoup même.

Je vois que je peux leur parler à condition d'aller les chercher chacun dans sa cellule et de leur dire que, quand ils auront fini leur gamelle, à midi, j'aurai quelque chose à leur demander.

Tous sont d'accord sans s'étonner, et nous nous retrouvons dix minutes plus tard dans ma cellule, N° 12. Moi sur mon tabouret derrière ma table poussée contre le mur du fond, avec la fenêtre à gauche, deux assis en face de moi sur mon lit : Vernet (le chauffeur) et Chassot, le petit jardinier fribourgeois à ma droite ; le mercanti X de Genève et le monteur d'installation frigorifique de la maison d'Augsbourg assis sur des tabourets.

Je leur dis que leur opinion m'intéresse plus que celle d'un tribunal, ce qui est juste (ils sont désembrayés, libres d'aller dans un sens ou dans l'autre, dans le sens du mal autant que dans celui du bien, mais, par hasard, dans le sens

du bien aussi). C'est dommage d'avoir l'air de critiquer la loi — elle le mérite bien, cette loi étroite, bourgeoise, égoïste, qui ne connaît que l'Etat — devant des gens auxquels on vient d'en faire une application dure, quoique juste. Il ne faut d'ailleurs pas battre le chien devant le lion, et moins encore le juge devant des « criminels » qui ont assez de raisons pour le critiquer.

J'ai à peine commencé à parler de la position des Eglises et de leur médiocre intérêt — (l'horreur que qui que ce soit, même un voleur, puisse croire un instant que je suis essentiellement de leur parti !) — que X, de Genève, dit : « Non, ce n'est plus rien, les Eglises ; mais d'autres groupes, oui ; je suis adhérent du groupe Freytag, et mon idée est que, si l'on veut corriger quelque chose, *il ne faut pas toujours accuser les autres*, mais commencer par soi-même. »

— Admirable ! mais ça me paraît s'accorder assez mal avec son désir de me faire admirer le lion et « la jolie petite poule » dessinés par un artiste mural dans sa cellule 14 ; peu aussi avec cet air de satisfaction égrillarde avec lequel ils participaient tous aux récits de vols, d'escroqueries, de faux, etc. Mais il dit ça très fermement et fortement. Ces gens-là, pour qu'ils parlent tout autrement, il suffit de les aiguiller dans une nouvelle direction, d'établir *un nouveau conformisme*, un nouveau mode de cristallisation, — et les voilà affairés à construire eux-mêmes et sur un nouveau plan. (Humeur tour à tour canaille, égrillarde, féroce, généreuse, attendrie éventuellement aussi.)

Quand ils ont un système de cristallisation fixé, pour le faire sauter, il faut *se taire et agir*. On se déshonore à raconter toujours les mêmes choses à des gens qui ont une joie sadique à vous laisser causer tant que vous voudrez, à vous laisser croire que cela pourrait avoir une influence... et qui retombent ensuite obstinément dans la même ornière.

Je leur raconte l'histoire du Vendredi-Saint ; ils com-

prennent parfaitement que j'aie voulu parler au moment où j'ai parlé et pas après.

Je remarque explicitement que, du point de vue du gouvernement, bien des choses apparaissent plus difficiles.

Que la Croix-Rouge est la vraie défense ; ils sont d'accord ; que les Suisses n'ont pas étudié les autres moyens sérieusement : S. des N., Service Civil, etc., le désarmement, au moment où cela aurait été possible. Je leur fais observer que « maintenant le moment pour désarmer serait peut-être le plus mal choisi ». (Vraiment ! sauf que c'est toujours comme ça.)

X Freytag, du 14, m'a poliment remercié, demandé mon nom, remarqué qu'il avait entendu parler d'un pasteur Ceresole. Les Genevois connaissent mieux oncle Alfred¹ que les Vaudois ; ils aiment les vaudoiseries plus que les Vaudois.

En somme, cette conférence, discours, étude philosophique, à quatre forçats (en exagérant un brin : un monsieur en préventive n'est pas un forçat, mais éventuellement tout le contraire) — je dis : cette conférence, comme effort humain bien intentionné fait par moi, bien facile une fois les préjugés misérables mis de côté, m'a donné satisfaction humaine.

Nous sommes tous égaux, — comme on pouvait le penser.

◇ Vous vous considérez donc comme plus malin que les millions qui se considèrent comme honnêtement obligés de défendre leur pays ?

— Mais il y a plus de millions encore qui se croient obligés de l'attaquer. Cela rétablit l'équilibre.

◇ Pour se risquer dans les régions âpres qu'impliquent ce refus et cette protestation contre des millions d'hommes, il faut, par compensation, savoir s'amuser bien des petites choses tout à fait saines et naturelles ; garder ou retrouver son âme d'enfant.

¹ Alfred Ceresole, écrivain très populaire en Suisse romande.

Porter la lutte, l'intérêt, ou la concurrence, sur d'autres choses que sur ces sanglantes niaiseries, stupidités diplomatiques, politiques et militaires.

Se détacher du monde, mais pour l'affirmer avec un parfait optimisme dans tout ce qu'il a de bon et de charmant. Prêt à lui dire adieu sans rancune.

◇ La science doit être un grand et noble jeu.

On devrait interdire aux gens de cultiver les sciences et les techniques pour ce qu'ils y peuvent gagner. C'est par elles que l'élément joie et paix devrait s'introduire dans la vie ; cette entrée par les sciences devrait être réservée à la joie et à l'enthousiasme le plus sacré, le plus désintéressé. On devrait l'interdire aux intérêts sordides comme dans la vie d'un palais on interdit certains escaliers, salles et corridors, aux fonctions basses, mercantiles ou mécaniques.

Un vrai savant éprouve une certaine honte à battre monnaie de façon quelconque, directe ou indirecte, avec ses découvertes scientifiques.

Gloire au vieux et scrupuleux maître Röntgen, le fameux physicien de Munich !

J'ai connu Röntgen, qui a trouvé les rayons X ; c'était mon maître. J'ai connu, j'ai eu pour ami Laue, qui a montré la nature ondulatoire, ordinaire, non corpusculaire des rayons X. Deux illustres Allemands, fins et libres, et des têtes de tout premier ordre. Ne jamais oublier qu'il y a aussi ceux-là.

◇ Tout désir de satisfaction personnelle semble donner barre sur nous au malheur.

◇ Curieuse impression, vision, sensation, intuition du mystique, du mysticisme, de Dieu. Cet être profond est toujours, en quelque sorte, *de l'autre côté de la paroi du réel*, quel que soit ce réel : matière résistante, inerte, révélée par un sens quelconque, vue, touchée, sentie, flairée ; — ou

pensée géométrique, possibilité d'enchaînement de l'esprit, constaté, expérimenté, derrière lequel, comme substratum, il doit y avoir quelque chose, un invariant, dont la présence appelle ; — ce qu'il y a derrière les notes musicales physiques, qui expliquerait l'émotion musicale ; le sens de la musique qui ne peut pas être donné par les propriétés physiques sensibles des notes musicales.

Partout, toujours, ce X qui supporte tout, qui est tout, sans être lui-même directement accessible à aucun sens.

Peu à peu, avec l'âge, la paroi de séparation traversée par l'intuition semble devenir moins épaisse et impénétrable. Nous pressentons mieux, nous devinons mieux, nous voyons mieux à travers les murailles. L'étrange pénétration de l'amour qui progresse et s'affine. Le sens d'une autre personne.

Il y a la santé physique à travers laquelle, quand elle est intacte, nous arrivons à percevoir bien des choses ; mais il y a d'autres instruments de perception, et d'abord l'*absence* de santé qui affine l'intuition... et toute espèce d'humeurs, de talents, de génies qui vous sont donnés immédiatement.

♦ Il faut apprendre à voir Dieu, s'habituer à le rencontrer partout... l'être prodigieux qui fait que tout existe, et par qui tout existe. La conscience de Dieu, c'est la surprise infinie de trouver qu'il existe quoi que ce soit, le fait prodigieux de la *conscience* de quoi que ce soit... Pénétrer, rencontrer cet être qui se trouve derrière toutes les parois : le sens de la musique, l'objet de l'amour.

♦ Inutile de se casser la tête pour savoir qui était et ce que voulait exactement Jésus. Il est venu pour nous apprendre à entendre plus honnêtement et à comprendre plus intelligemment et profondément la voix de Dieu en nous-même. Ne sois pas trop sûr de toi-même, prie vraiment toujours. Ne te méfie pas de toi-même, — mais demande sérieusement et toujours la Force.

◇ Se méfier de la faculté purement logique ; fixer exclusivement son attention sur ce qui est géométriquement clair, est très dangereux. Ce qui est clair, c'est ce qui est fixé, ce qui est fossilisé, cristallisé, ce qui n'est plus fluide ; ce sur quoi Dieu n'agit plus directement, ce qui se trouve exclu du miraculeux qu'est la vie.

◇ Aimer passionnément (littéralement compris : « passionnément ») la vérité, cette chose qui domine tout, qui est un *esprit de recherche et d'objectivité*, une passion d'objectivité, d'honnêteté, de sérieux qui doit dominer tout ; d'impartialité qui met passionnément au bénéfice des mêmes avantages tous les points de vue. L'amour et la vérité, l'harmonie, la justice, la bonne volonté qui jamais ne se fatigue, finissent nécessairement par triompher en convainquant, en gagnant à leur point de vue.

◇ Efforcez-vous de clarifier tous vos jugements, mais ne sacrifiez rien de ce que vous sentez instinctivement comme essentiel à cette clarté qui ne doit pas devenir un monstre dévorant, un tyran arrogant et exclusif.

Sachez vous répéter d'avance : « Avec la meilleure volonté du monde, il y a des choses qui m'échappent complètement ; » mais allez, jugez, agissez sur la base de ce que vous avez, connaissez, aimez, comprenez réellement. Ne soyez pas des snobs et ne vous mentez pas à vous-même ; ne vous jetez pas de la poudre aux yeux à vous-même ; étudiez sincèrement ce que vous êtes sans vous flatter.

C'est la reprise de ce que, avec un éclat éblouissant, j'avais vu il y a quarante-cinq ans : la « vision-vérité », dans la nature mystérieuse et solitaire du Bois de la Gan-tenaz, plein d'Esprit, imbibé de mystère et d'Esprit, tout hanté par l'Esprit, que je sens, que je perçois, moi, à cet endroit. « Donne-nous l'honnêteté nécessaire pour examiner nos actes, comme nous examinons ceux des autres. »

C'est précisément ce que j'avais vu avec force il y a quarante-cinq ans.¹

◇ Se fortifier dans la Force et la Présence de l'Éternel, c'est la première et la dernière chose à apprendre de toute son éducation. La chose qui domine la vie et la mort.

◇ Savoir avec une très grande clarté et précision que l'intérêt précis de mon moi éternel — perçu, senti dans toute son étendue réelle et profonde jusqu'aux régions et prolongements ultimes, — ne se distingue absolument en rien de l'intérêt de tous, c'est évidemment la découverte numéro 1. Tant que vous ne l'avez pas faite dans toute sa réalité et son intensité, vous êtes un malheureux et imbécile et vulgaire Philistin sans grâce, sans art ; vous êtes un esclave bas. Après cette découverte, vous avez tout ce qu'il vous faut, quoi qu'il arrive... Avant ça, vous n'avez rien vu et rien compris.

◇ Le cauchemar, la monstrueuse absurdité déterministe, le décourageant, le grand blasphème !

◇ 23 août 1941. *Tôt le matin, au Daley*. — Splendeur parfaitement pure du matin... Derniers jours d'août, jours d'automne déjà... ; « rayonnant dans un azur sans bornes », la Dent

¹ Nous avons, de la même époque, un autre récit de cette vision de l'adolescent : « Il y a quarante-cinq ans, en 1896, en traversant le Bois de la Gantenaz, quelque chose qui me paraissait tout à coup comme la consécration solennelle à la vérité, l'idée d'une sorte de ministère où il faudrait avant tout reconnaître ses propres fautes, ses propres misères, pour pouvoir se placer sur un terrain vrai. L'impression saisissante qu'il fallait, pour avoir une action réelle dans le monde, être infiniment plus sincère, plus vrai, plus direct, plus vivant que n'était « l'Église », par exemple. Emotion jusqu'aux larmes. Jeté quelques notes sur un papier que je dois avoir quelque part. — Je me suis toujours souvenu de ce moment dans la forêt comme d'un moment de très haute importance dans ma vie ; comme si j'avais rencontré quelqu'un ; décidé peut-être à ce moment-là de ne pas être ce qu'on appelle — horrible dictu (comme je le sentais à ce moment déjà) — un « pasteur ». C'était ma consécration à quelque chose d'autre. »

d'Oche dans ce bain merveilleux de l'aurore, pas encore tout à fait sortie, mais pas le plus léger nuage, le plus léger voile dissimulant le rose parfait du matin ; gloire, glorieux espaces doucement colorés allant à droite jusqu'à la pointe du lac vers Genève : le Salève avec sa bosse asymétrique : courbe à gauche ; à droite, verticale raide. Toute cette éternelle gloire du matin, la pureté continuée des astres qui viennent de disparaître dans la lumière, le bain de douce lumière naissante.

◇ Dans le nazisme vous avez, à l'état pur, la forme du virus essentiel, ennemi éternel de l'humanité, de l'être : l'égoïsme à un niveau quelconque, la limitation. La limitation : le Non-Dieu, le refus de faire monter l'absolu toujours plus haut ; la volonté maudite de mettre « le plus haut » à un niveau fixe, limité, arrêté, donné pour toujours, *nec plus ultra* quelconque, ce qui est insupportable à Dieu et au meilleur de l'Homme. (Seigneur, préserve-nous de la foudre, au moment où nous essayons de dire des choses aussi grandes et aussi certaines !)

C'est pour moi de la mathématique ; ô Eternel, fais-en pour moi, pour nous tous, de la Vie.

Il faudrait voir que l'essentiellement nazi, c'est l'éternel « humain, trop humain » que l'homme doit *vaincre* pour continuer l'éternelle ascension dans l'échelle de l'évolution.

Que le nazi, c'est nous-mêmes : découverte sensationnelle et dominant tout... (Retour à Dieu, si c'est une vue directe et sincère, et non une lâcheté.)

◇ Satan, c'est très exactement : combattre chez autrui ce que l'on pourrait très exactement et sincèrement combattre chez soi-même. C'est là qu'il faut concentrer toutes ses forces, et attendre le miracle matériel qui suivra ce miracle moral de domination de soi-même, de la victoire sur soi-même. La croix acceptée, non provoquée ... le sens du vrai sacrifice, la correction vraie (pénalité), la purification morale, l'ascension

vers Dieu ; vouloir réellement : « Non pas moi, Seigneur, mais ce que tu veux, toi, Dieu, toi, grandeur, pureté 100%. »

◇ L'homme est fait pour l'affection, la fidélité, pour ce qui est grand, pur, et honnête, pour la mort courageuse, s'il le faut, dans le service constructif qui doit être sa seule défense. C'est la seule aventure grandiose qu'il doit courir, l'aventure essentielle : tant qu'il la fuit, il refuse de se remettre entièrement et joyeusement à l'esprit. Dans cette atmosphère seule, il sera fort et heureux.

◇ Tout est toujours réparable ... et la grande réparation, celle qui est infaillible, le retour au chantier central et la refonte de toutes les pièces qui doivent être refaites pour plus de sûreté et meilleur fonctionnement, c'est la mort... le triomphe assuré de l'Esprit.

La mort délivre et délie en nous cet élément *attaché* qui empêche la vraie communion avec tout l'être. — Oui certes, la mort n'est pas la catastrophe qu'on croit, mais *à condition, d'abord et avant tout, qu'on prenne, qu'on ait pris la vie infiniment au sérieux.*

◇ La recherche consciencieuse de la vérité nous donne un sentiment de paix absolue.

AUTOMNE

I

Bien que très sensible au charme féminin, Pierre Ceresole n'avait jamais trouvé dans la femme qu'une amie et une collaboratrice. L'une d'elles cependant avait éveillé en lui un sentiment plus profond, mais qui ne trouva pas l'écho désiré. Il réussit, quoiqu'il lui en coûtât, à conserver avec elle, pendant plus de vingt ans, des relations de fidèle amitié, tout en gardant la nostalgie d'une union plus intime, qu'il avait toujours conçue comme rapprochant l'homme de sa source divine.

L'automne de sa vie devait apporter une compensation à son existence solitaire. Le 26 décembre 1941, il unit sa vie à celle de M^{lle} Lise David, sa parente, et amie enthousiaste de toujours, qui partagea son idéal et ses luttes.

Leur petite maison du Daley, nichée au flanc du coteau qui domine Lavaux, face à une vue merveilleuse, devint, pour la grande famille pacifiste, un centre lumineux, jamais assombri ni par la maladie, ni par les temps de prison qui, à six reprises, interrompirent le cours de leur vie conjugale.

Le combat continuait par la plume et par l'action.

Un mois après son mariage, il passait quelques jours en prison. Puis, à deux reprises, comme on va voir, le 1^{er} décembre 1942 et de nouveau en septembre 1944, Pierre Ceresole, après de longs débats intérieurs, tenta de passer en Allemagne et fut immédiatement arrêté. Incarcéré à Schaffhouse du 30 septembre au 12 octobre 1944, il fut conduit à Zurich puis condamné à faire à Lausanne, à la prison du Bois-Mermet, trois mois de prison.

- ◇ Aimer Dieu, toute la vie, tout ce qui est grand, sain et pur.
- ◇ Les maux que peut causer la vérité doivent être guéris par plus de vérité encore.

◇ Le mariage est le chef-d'œuvre suprême qu'on ne peut réussir qu'à deux.

Fin janvier 1942. Lausanne. En prison aux Escaliers du Marché.

◇ La vérité avant tout. Les intérêts personnels passent après. Même l'amour. Dieu vient en premier lieu. Prêt, je dois l'être, à accepter une catastrophe personnelle pour rester fidèle à la vérité : Dieu.

◇ Ne trahissons pas. Tout plutôt que trahir.

◇ Un seul salut pour l'homme : Avoir le courage de s'avancer sur les arêtes les plus extrêmes de la vérité.

◇ Il y a toujours un pardon pour l'homme sincère, celui qui cherche la vérité et ne cherche que la vérité : Dieu. S'en remettre à Dieu pour le reste.

◇ La richesse et la joie immense (et les amis par-dessus le marché) qu'on acquiert en sachant admirer les autres.

◇ Quand tu te sens porté à condamner les gens sans voir leur bon côté, leur « compensation », arrête-toi ; dis-toi qu'un arbre te masque la vue.

◇ Comme on se sent puissant après quelques efforts et sacrifices personnels !

◇ L'homme doit avant tout éviter de se battre pour sa propre personne, ou de se battre pour la justice dans le cas particulier où elle est attaquée dans sa propre personne. C'est justement là qu'il importe de ne pas défendre la justice, parce que, s'il y a un conflit entre vous et les autres, vous risquez de défendre non pas la justice (même si par hasard elle est de votre côté), mais tout simplement vous-même.

◇ La nécessité, Seigneur, fondamentale, de ne pas avoir de haine ni d'irritation contre qui que ce soit ; ces théologiens, ces journalistes... au fond tous des gens qui se débattent, comme moi, contre des cauchemars, des mauvaises habitudes plus ou moins enracinées !

◇ Ma conviction, c'est que c'est d'une communauté *religieuse*, dévouée jusqu'à l'extrême, que nous avons besoin. Nous avons besoin de nous recueillir, de nous concentrer profondément, de prier.

◇ Réhabiliter en plein et complètement la notion de Sainteté en la combinant intensément avec la Vie (Dieu) sans laquelle elle n'a aucun sens.

◇ Splendeur inouïe de Dieu et du matin. Les neiges fleurissent ces montagnes en haut, et les cerisiers en bas.

◇ En lisant, je ne sais quand, je ne sais où, cette réflexion d'Emerson que toute considération égoïste, si justifiée qu'elle paraisse, nous fait perdre un empire, nous précipite dans le monde de la chute, j'ai aussitôt perçu que c'était le mot de ma vie, le mot fondamental, la vérité des vérités... le « Sésame ouvre-toi » pour rester avec Dieu, conscient de Dieu, capable de faire ce que Dieu nous donne à faire.

◇ Au Daley : Beauté, beauté, silence, lumière toute bleue. Paix.

◇ Dieu, Ton nom, Ta réalité est VÉRITÉ.

Ton nom est courage.

Ton nom est Liberté.

Beauté, Amour et volonté de vérité (harmonie), courage et liberté. Individu, personne, moi, est un vase trop petit pour t'enfermer.

Partout où il y a Vérité, amour de la vérité, effort pour la vérité, volonté de vérité, Tu es. Partout où il y a effort pour le courage, Tu es. Partout où il y a effort pour la liberté.

Ne nous disputons pas sur la personne de Dieu, la personnalité de Dieu ; les mots ne l'atteignent pas. Plutôt que de faire de la théologie, une théorie vide sur des choses qui n'existent pas, — méditer, adorer tout ce qui concerne Beauté, Vérité, Courage, Bonté.

◇ Autrui :

Ou bien la personnalité d'autrui est soumise à l'Eternel, en lui nous le retrouvons profondément, nous l'aimons, c'est un ami.

Ou bien cet autrui n'est pas fondé, enraciné, vivant en l'Eternel ; alors c'est un malheureux auquel il faut tout pardonner et qu'il faut aimer doublement pour qu'il devienne un ami.

◇ Seul celui qui a été offensé n'a pas le droit de tirer vengeance de l'*offenseur* ; autrement ce n'est pas la justice, c'est la guerre.

◇ 3 octobre 1942. — Matinée royale, douceur de ce matin d'automne glorieux.

J'avais à travailler pour le bulletin du Service Civil ; j'étais en bonne humeur de travail ; alors c'est comme une voix qui m'a dit : « Impossible par une glorieuse matinée comme aujourd'hui de rester entre quatre murs », comme une voix qui me dit : « Pars, monte sur le Crêt MellioRET, j'ai à te parler. » (Une autre personne dirait — et a dit — que j'ai eu une attaque de flemme.) Je suis monté sur la route, suis parti à droite vers le tournant ineffable ; j'ai vu sur la droite, sur le Crêt MellioRET, les dix-neuf vaches de M. Porta dans le champ, gardées par une femme ; à ce moment, le vacher arrive de la gauche avec un chien tout

galopant et jappant qui « tourne les vaches » en risquant de se faire corner. Je descends avec mes savates de toile dans ce pré tout en rosée et où le soleil fait une auréole brillante autour de mon ombre. Je passe près du puissant chêne rouvre au sommet du crêt, les bosses du tronc comme des seins. Et le spectacle grandiose ; les deux Montagny : Montagny proprement dit avec les deux peupliers, — spectacle du Midi, plongée dans le lac droit derrière les peupliers, — et Montagny-Payerne.

Je recherche de l'œil les chemins qui fuient, cachés profondément entre les murs de vigne. Spectacle radieux de matin d'automne.

Au hameau du Daley, droit derrière la ligne du chemin de fer de Berne, une ménagère, M^{me} Picard, ou M^{me} Chollet, met sa cour en ordre et pose deux bambins quelque part dans un coin : petite miniature, tableau de genre japonais ou hollandais.

Vue sur Lausanne, la ligne du chemin de fer qui serpente au milieu du vignoble avec une régularité de courbe admirable.

Je pense à tous ces gens affairés dans leurs bureaux, leurs écoles ; gens habiles, capables ; toutes ces ménagères qui administrent leurs familles, tout ce monde qui se meut et s'agite en spectacle prodigieux à l'Éternel. Ces deux pies en l'air dans le vide qui occupent leur espace vital, leur espace aérien. Toute cette vie, sur une planète qui n'est rien... parmi cent mille autres... Cette énormité, cette immensité de l'espace. Je voyais le monde dans une intuition éthérée, comme s'élever au-dessus de lui-même.

Toutes ces réalités étalées ainsi, de Grandvaux jusqu'à Lausanne, le long de cette ligne de chemin de fer scintillant dans la splendeur de ce matin d'automne : air frais, inspiration, raison de vivre, l'Éternel admirant toute sa petite création et malgré tout « trouvant que cela était bon ». L'incroyable volonté de splendeur rayonnant en mille détails,

qui est là derrière, qui *supporte* tout ça. Tous ces « principes » spirituels, « puissances » et « devenirs » qui se manifestent là. Comme le sentiment bizarre d'avoir eu là une « initiation par l'Eternel », un encouragement dans un moment délicat et spécialement difficile. J'ai vu la vie, hier matin, de façon singulièrement étrange, libre, profonde, riche, et en même temps légère.

♦ Si vous avez de la joie à ce que le pécheur soit puni, alors méfiez-vous ; c'est la preuve, en tout cas, que ce n'était pas à vous de le punir : personne ne peut rendre la justice dans sa propre cause.

♦ *L'Antigone* de Sophocle, dans la traduction de Bonnard, aujourd'hui. C'était donc ça, la vérité, la vraie morale. Ce classique-là nous aidera à retrouver Jésus-Christ.

♦ Dieu — et rien, et personne d'autre, — sera ma récompense.

Pourtant ce serait bon et agréable d'avoir la reconnaissance (dans le sens littéral, simple, non sentimental) de ses concitoyens ; ce serait une satisfaction mathématique.

Eh bien ! dans la mesure où ce désir est honnête, il sera satisfait entièrement, en Dieu et par lui. — Les grandes choses incorruptibles ne peuvent venir et être qu'en Lui et par Lui.

♦ Que Dieu, toute la beauté, nous tienne sur la ligne pure, noble, droite, courageuse ; — pas lâche.

♦ L'amour du divin, du fort, du plus haut ne peut vivre que dans une atmosphère de générosité.

♦ Deux soldats suisses sont condamnés à être fusillés, et un soldat emprisonné à perpétuité — pour avoir fait en petit ce que la Suisse a fait en grand : mis l'argent avant l'honnêteté, l'humanité, la moralité.

Après l'Eglise, c'est la justice qu'on voit s'écrouler dans l'abîme.

◇ Paresseux, lâche, orgueilleux, voilà peut-être tout ce que je suis. Eh bien ! avec ça, sans peur, je servirai.

◇ L'enseignement de Jésus monté sur la Croix c'est que : Beaucoup mieux, infiniment mieux vaut mourir, plutôt que de refuser de monter vers sa *vraie destinée*, d'être lâche devant cette destinée ou de permettre que quelqu'un vous écarte de sa réalisation.

C'est ce que le soldat aussi nous enseigne. Nous sommes appelés à réaliser des choses extraordinaires ; et vous, pasteurs, et vous juges (prétendus), vous êtes ceux qui, en obéissant à un faux dieu, systématiquement, nous empêchez de faire ce que nous devons.

◇ L'objectivité, la vérité ; importance énorme de cela, avec écrasement, s'il le faut, de toutes les revendications de vanité personnelle qui nous ruinent. Le service de la Vérité avec sacrifice absolu de tout ce qui est particulier, petit, mesquin, personnel.

La mort de la personne, acceptée, afin que l'ÉTERNEL vive en cent mille autres personnes.

◇ Il faut être communiste non par envie et par haine, mais par richesse et puissance ; parce qu'en Dieu tout vous appartient également et que ce tout est infini. Le refus de partager détruit stupidement la joie de posséder.

◇ Tu ne me détesterais pas si profondément, si tu ne sentais pas en moi quelque chose dont tu as besoin et que tu n'as pas encore.

◇ Laisser doucement Dieu décider et nous enseigner.

◇ L'ensablement, l'échouement, la triple, la quintuple, l'infinie trahison des Eglises.

Remettre la vraie Religion en train, comme un flotteur de bois d'un prodigieux coup de pied, d'une immense poussée, remet en marche son train de bois ensablé ou échoué.

◇ Tout se rencontre, se cogne, et fait le monde ainsi.

◇ La Religion est à la fois :

1. Détente, communion libre avec l'infini (quiétisme).

2. Concentration, volonté, tension extrême pour réaliser la volonté de Dieu, l'ordre de Dieu.

La volonté de l'homme doit être une obéissance à Dieu. Obéir aux ordres donnés à voix basse aussi.

◇ La formidable partie où l'on doit passer entre : l'orgueil infernal, et la trahison de l'Esprit, non moins infernale.

Je dirais presque : mieux vaut encore l'orgueil.

Mais mieux vaut encore l'absolue humilité qui vous lance par-dessus cette barricade ; et advienne que pourra.

◇ *Sur un petit objet rapporté du Japon.* — Cette vieille boîte en carton couverte de soie bleue passée, avec une perle de porcelaine et un mouchet, deux mouchets, et des dessins, des motifs chinois ; il y a des dessins curieux de petits animaux sur ces perles ; deux mouchets et des petits ornements brun doré, un cordon bleu... C'était une tabatière, ou une boîte pour parfum inconnu, chinois ; elle devait pendre au côté d'une robe chinoise... J'ai acheté ça dans l'enthousiasme du premier contact lors de mon arrivée à Tokio en 1912. Où est-ce que ça a traîné, vécu ? chez quel artisan est-ce né ? Souvenir bizarre d'une vie absolument inconnue.

Représentez-vous ce mandarin qui, par une circonstance étrange, aurait pu acheter la vieille pipe d'un pâtre de l'Oberland, ou d'un professeur de philosophie à l'université de Lausanne... il ne sait lequel...

Dans la communion de cet inconnu même, il y a un sentiment intense de fraternité avec je ne sais qui, mais un homme qui aimait les petites jolies choses — pas un hitlérien.

J'aime ma tabatière chinoise pendue inutilement.

◇ Tous ces gens, à force de lâchetés morales, sont acculés à l'héroïsme le plus extraordinaire.

◇ Nous n'avançons pas pour la Paix, parce que nous n'avons pas le courage de faire pour elle ce que (à tort et à travers) le soldat fait pour sa cause.

◇ Il y a de très mauvaises plantes auxquelles le pédagogue ne doit pas permettre de prendre racine dans le cœur de l'enfant :

1. Travail pour la note
2. » angoissé
3. » sous menace
4. » dans un esprit de concurrence avec un autre.

Ces plantes mauvaises étouffent la seule fleur belle, intéressante, qui vaille la peine : la joie épanouie et libre qui établit la communion entre nous et tous les autres hommes, toute la nature, tout — avec Dieu.

◇ Se garder de Satan comme du feu ! Seigneur, garde-nous de la joie de voir le méchant, le pire des méchants, puni.

◇ On voit l'abîme, on voit la Croix, la terreur ; on est médusé ; c'est le fait à regarder en face.

Quand le plus mauvais moment viendra, je ne sais pas comment je tiendrai (Dieu me donnera la force, comme disent les mômiens, et c'est juste). En tous cas, je ne vais pas reculer d'avance parce que, peut-être, le courage ne me sera pas donné. Je le demande positivement en faisant ce que je peux, autant que possible, à chaque instant.

1^{er} décembre 1942.

◇ Joie d'avoir pu arriver sans encombre en Allemagne ¹, sans avoir été empêché, arrêté par les Etats peureux ; en arrivant en Allemagne, échappant pour une fois à la nation suisse, j'ai l'impression d'entrer en terre libre ! Comprends-tu ce prodige ? Humanité retrouvée.

◇ Dans ce cachot en tout cas, paix de l'âme, délicieuse enfin... J'étais dans un état de joie profonde et je me disais que, même si les choses les plus terribles commençaient, *il n'y avait pas lieu de regretter quoi que ce soit* ; que tous les jours, pour une cause infiniment moins intéressante, d'autres étaient morts et mouraient, et qu'entrer pour être brûlé vif, dans un tank ou un avion, restait plus abominable et idiot que tout ce qui pouvait me menacer. Joie ! joie véritable d'avoir pu jusqu'ici réaliser mon plan, de n'avoir pas pris de prétexte pour y échapper et trahir réellement ; enfin, d'avoir eu le cran, si peu que ce soit, d'aller droit jusqu'ici. En même temps, je sentais croître ma résolution de *tout* dire (poliment), même ce qui devait être le plus pénible aux Allemands.

Cette libération, parce que Dieu m'a permis d'être courageux ! Bon, bon ; moral délicieux ; paix.

◇ Si je vous ai montré et me suis montré à moi-même que je n'ai pas peur de vous, alors je suis en bonne posture pour traiter humainement avec vous, sans forfanterie et sans craindre aucun malentendu.

◇ Le courage de la vérité, il nous faut ça. Recherche humble et courageuse de la vérité.

¹ Pierre Ceresole avait pensé pendant de longs mois à cette nouvelle expédition, exécutée au même endroit qu'en 1933, et de nouveau sans papiers. Il avait été immédiatement arrêté, mené au poste de garde, puis dans une salle d'arrêt.

◇ Voir la *Mort*, mais *bien* la voir (si elle veut et si l'on veut), et ne pas reculer.

◇ On se dit qu'en étant courageux de la bonne façon, au lieu de l'être de la mauvaise, si courante, on pourra produire un choc, une action, un réveil. Mourir, s'exposer à la mort, — soit, mais d'une manière honorable.

Simplement se mettre en danger, avec les autres et comme les autres, c'est déjà ça, mais ce n'est que le commencement.

◇ Je ne serai à mon aise que quand j'aurai la preuve absolue que je ne suis pas un lâche — à obtenir non pas par l'héroïsme *contre* quelqu'un, l'héroïsme s'abaissant dans un conflit affirmant *ma* personne *contre une autre* personne, mais en affirmant Dieu tout simplement.

◇ Toute parole vient au moment où tu en as besoin ; tout résonne et vibre de la voix de Dieu.

◇ Seigneur, laisse-nous libres et charitables et modestes, si possible. — Délivre-nous du fanatisme, de la conviction que nous avons seuls un message de ta part (qu'ayant la thèse, personne ne doit apporter l'antithèse, ou au stade prochain : la synthèse).

A nous à faire la synthèse de ce qu'il y a de bon dans le militaire et dans la paix constructive, héroïque.

◇ Le vent pleure et le lac se déroule grandiose vers Genève, dans le gris, ce gris du printemps qui se prépare à éclater. Qu'il éclate, ô Eternel ! (Comme le vent pleure ! Mais ce n'est encore qu'un moment.) Le triomphe de l'infini... toutes les mathématiques solides et glorieuses. Que me parlez-vous de ces temples de granit qui tombent en poussière, et de ces montagnes, qui sont des choses tout à fait éphémères ! Ce qui ne l'est pas, c'est la loi glorieuse, — la loi glorieuse définissant la parabole, par exemple, ou la somme des nombres

cubes successifs égale au carré de la somme des nombres entiers successifs. Le voilà, le plus Eternel des Eternels que notre raison puisse *concevoir*. — Richesse, abondance, exaltation. Vérité, amour. Radiance, courage. Paix, harmonie. Dieu. — Aimer comme il faut, comme on doit, comme on ne peut pas autrement, quand on sent et qu'on voit. Eternel, sois avec nous, guide-nous vers cette Etoile, cette grandeur ineffable.

Tout, tous les détails sont glorieux, et le vent souffle grandioisement.

◇ L'Eternel refait de la matière vivante, de l'Esprit — en veux-tu, en voilà ! — à l'infini, tant qu'on veut, sans se lasser jamais. Toujours une chance, encore une chance : probabilité, optimisme absolu, malgré tout, surtout au milieu des catastrophes et des apparentes désillusions.

◇ On doit mourir quand on le doit, mais pas avant ; pas avant d'avoir fait tout ce qu'on peut vaillamment faire d'utile, de vraiment utile.

◇ Je serais à la rigueur capable de faire des folies pour me persuader à moi-même que je saurai être courageux, tant j'admire le courage.

◇ Un petit atome de vie, une petite plante, une petite herbe de vie au milieu d'une rocaille vaste comme les espaces interstellaires de mort et de stérilité... voilà à peu près où nous en sommes. Mais c'est la VIE qui dévore les rochers, non l'inverse. Un autre ordre, transcendant : la *volonté* se *manifeste*.

1943.

◇ C'est l'amour qui nous donne la force et l'intelligence et le courage, et le don de voir les choses comme elles doivent être, comme elles *sont*.

◇ Prière :

Etre ferme jusqu'à la mort, à l'endroit où il y a des choses simples et raisonnables à défendre, sur l'appel réel de l'Esprit et avec son aide ; et cela te dispensera de faire quelque geste purement fou pour te prouver à toi-même un courage dont tu doutes.

Attendre tranquillement l'appel... mais sans figoler trop longtemps (ta lâcheté naturelle en prendrait avantage) sur la question : Est-ce bien, est-ce vraiment lui qui m'appelle ?

◇ Etre convaincu que Dieu est aussi dans l'attitude de l'adversaire qui vous résiste (comme dans l'âme d'un malade qui en même temps est affreusement tourmenté et vous tourmente).

◇ Nous vivons des temps où le service de la vérité paraît une suprême impertinence.

◇ Il faut, au moment de juger les fautes des autres, être déterministe absolu, donc ne pas juger. Au moment de juger ses propres fautes, être en prière, ne pas juger non plus.

Juger les autres est une erreur. Se juger soi-même est un emploi erroné de son temps.

◇ Dans une « polémique » saine — destruction, nécessaire pour la construction — c'est la joie de construire, but réel, qui doit vous inspirer ; esprit de bonne volonté et de respect pour ce qui était respectable. C'est dans la joie qu'il faut discuter et bâtir, avec la conviction *qu'il n'y a que des malentendus superficiels...*

◇ Ce ne sont pas du tout les choses importantes spirituellement, métaphysiquement, qui déterminent ce qui arrive.

Ce sont :

1. les choses qui satisfont les sens : sexe, nourriture, commodité ;

2. l'inertie, la paresse, ce qu'on a toujours fait ;
3. le conformisme social.

Ce qui n'est que bon et intelligent compte à peine dans cette mêlée.

◇ Pour eux, les nazis, les militaires, c'est le mensonge (!) de la gloire perpétuelle, de la victoire perpétuelle, érigé en système, en institution, — à travers tous les mensonges.

Pour nous, c'est la vérité de la gloire perpétuelle, de la présence de Dieu perpétuelle, qui est la seule victoire, la seule vraie paix, le seul triomphe, — par la simple et pure vérité, toujours.

◇ Je ne suis pas fou du tout, je suis libre, enfin normal : libéré de toi aussi, mon ami, s'il le faut pour Dieu ; mais, par Dieu, je reviens plus profondément vers toi... libéré de vous, mes amis, pour être mieux à vous, avec vous.

Le Nous essentiel, au lieu du Je illusoire.

◇ Ma maison, c'est l'idéal : tout simplement une motte fleurie, derrière une haie, au haut d'un pré, avec des touffes d'herbe, en vue du lac ; exactement ça.

Quand vous la voudrez voir, la « visiter », il faudra la chercher ailleurs : derrière *votre* haie, en haut de *votre* pré, en vue de *votre* lac. Si vous ne venez voir que les miens : motte, pré, lac, ce ne sera rien ; ce sera musée, mort, littérature, non vie et splendeur : Dieu.

◇ L'importance extrême de voir les roses quand on passe, et de les signaler.

◇ Attendre : patience et humilité vraie ; pas lâcheté.

◇ Le monde est, en quelque manière, en dehors de nous et indépendamment de nous, objectivement (il sera demain quand nous n'y serons plus, et il était hier, quand nous n'y étions pas). Aussi, certainement, cette seconde chose :

Jamais je n'atteindrai et ne connaîtrai *rien* qui soit en dehors de moi, rien, excepté dans la mesure et par la partie où ce quelque chose entre en rapport avec moi, me touche.

Que je le veuille ou non, je me trouve — dans cette énorme et phénoménale machine de la réalité — la mesure et l'essence de toute chose ; donc je participe à Dieu, je suis Dieu.

C'est l'immense plaisanterie, l'immense énigme, l'immense, énorme farce (dirait-on) dont nous sommes les objets merveilleusement mystifiés.

Quelqu'un s'obstine, quelque chose s'obstine à travers les éons.

◇ Un militaire n'a le droit d'être militaire, que s'il l'est « la mort dans l'âme ».

On ne peut rien faire dans ces conditions. Si on a la mort dans l'âme, mieux vaut l'avoir, tout de suite, dans le corps.

◇ Toujours, quand la tempête commence, ce sont les pailles creuses et les épis vides qui s'envolent les premiers ; les bûches solides ne se mettent en route que plus tard.

C'est le mérite des pailles vis-à-vis d'un certain nombre de « bûches » qui se croient seules sérieuses.

◇ *Matin du 14 juillet 1943.* — O France ! Azur, bleu prodigieux du lac, ligne douce et *civilisée* de la France devant nous.

Un tableau peint par l'Éternel à notre intention (famille, pays, patrie, humanité) ; peint à notre intention par l'Éternel en personne dans ses propres couleurs, authentiques. Rien de toc ; tout vrai.

◇ Aller au travail avec la bénédiction de Dieu dans le cœur. *Sa force, qu'elle reste avec nous tout simplement.*

◇ Lise tire d'affaire ce papillon qui heurte désespérément ma vitre (j'entends son appel : son aile qui bat contre le verre) ; elle lui fait retrouver doucement le bon chemin, et a la joie de le voir s'envoler dans le ciel bleu si frais, si beau, si infini.

Eternel, accorde-moi la même grâce ; fais-moi retrouver le bon chemin, quand je me heurte contre les évidences contradictoires : le service de la patrie et le service chrétien ; prends-moi délicatement par l'aile et permets-moi (envers et contre toute, à travers toute, au delà de toute raison) de trouver dans une obéissance simple et vraie, en prière, le bon chemin.
Va travailler !

◇ Ces masses d'hommes et de matériel ! Est-ce que vraiment un *principe spirituel* décidé, obstiné, absolu, jusqu'à la mort, peut résister ? a la force de résister ? — Oui, oui, certes ; mais être fidèle dans les actes et ne pas verser dans les mots.

◇ Accepter l'aide d'autrui quand Dieu nous l'envoie.

Accepter d'aller aider un autre quand Dieu vous envoie (dans les conditions les plus étranges aussi en apparence). C'est soi toujours qu'on fortifie en aidant autrui. L'égoïsme sordide du monde est ainsi vaincu.

◇ Jusqu'au bout au moins de votre laisse, et vous verrez qu'elle s'allonge.

◇ Le langage de la Bible est édifiant à lui seul : rudesse, simplicité. On sent que ce sont des gens qui parlent pour dire vraiment quelque chose.

◇ Errer et tâtonner sans perdre patience, c'est la grande loi.

◇ Patience, le courage viendra ; il vient. On peut espérer (et prier vraiment) qu'un *tout petit peu* de courage fasse venir, peu à peu, fidèlement poursuivi avec les faibles moyens dont on dispose, fasse venir tout le courage nécessaire.

◇ Mais l'Honneur ? — Si vous avez du courage civil aussi fort que le courage militaire, vous garderez votre honneur. C'était ma préoccupation en Allemagne.

◇ La sécurité donnée, oui. La sécurité cherchée (contre Dieu éventuellement), non. Ce serait le pire des désastres.

◇ A Cully (descendu pour séance du tribunal, juge de Lavaux). Jour de printemps radieux : nous sommes le samedi 22 avril. Port de Cully, beauté merveilleuse. Toute la neige sur les montagnes. Vieilles maisons ; toute la pente des vignobles. Riex, au flanc des hauteurs ; un joli train électrique qui passe.

Tout est jeune : couleurs nouvelles, un vent assez frais, fleurs dans les murs.

◇ *Recours de Pierre Ceresole, de Lausanne, domicilié au Daley sur Lutry, contre le jugement prononcé par le juge du district de Lavaux, le 22 avril 1944, à Cully, concernant la violation de la loi sur les poursuites. (Refus de payer l'impôt de « Défense nationale ».)*

Le soussigné reconnaît avoir violé un article de la loi. Il n'a qu'un moyen de recours, c'est de maintenir que cet article viole lui-même, d'une manière toujours plus outrageante, un principe de morale élémentaire : avant d'établir sa défense par la préparation du meurtre (organisation militaire), l'homme a le devoir, et à plus forte raison le droit, d'exiger que tous les autres moyens de défense soient épuisés.

Le juge n'est entré que tout à fait vaguement dans ces considérations, refusant d'emblée de leur attribuer une valeur quelconque.

Je dois protester une fois de plus contre cette attitude, et suis heureux que la date de ce recours coïncide par hasard avec l'anniversaire de l'exécution de Davel (je n'oublie pas que lui risquait sa tête, et moi quelques francs seulement). L'immense injustice et infamie de principe est la même dans les deux cas.

Un biographe caractérise la procédure suivie contre Davel par ces mots : « On continue à faire le tour de la question

sans jamais vouloir entrer dans la partie morale. » De même dans le cas actuel. Qu'une question se pose (au moins) ici, au chrétien ; que les soixante mille objecteurs de conscience reconnus par l'Angleterre méritent un instant de réflexion ; le juge de Lavaux écarte cette idée d'un geste ironique.

La réaction morale *nécessaire*, c'est la *révolte*. Je suis heureux aussi que le hasard m'oblige à plaider cette cause à Cully où les autorités ont admis et laissé triompher en 1935 une révolte fiscale concernant simplement le vin et l'argent.

Ici il est question du sang des autres, de notre foi, et de notre honneur de civilisés. Il serait deux fois honteux que ces paroisses ne se révoltent pas.

Je demande en conclusion que le jugement soit cassé ou officiellement endossé par les autorités judiciaires supérieures, afin que chacun puisse reconnaître où est aujourd'hui son devoir.

Je me réserve de rédiger éventuellement un mémoire complémentaire quand j'aurai reçu le texte écrit du jugement.

Pierre Ceresole, le Daley sur Lutry,
ce 24 avril 1944.

Recours jugé abusif !

♦ La question de la moralité de la loi relève du *législateur*, non du *juge*.

— En effet, oui, s'il s'agit de *faire* la loi. Mais ce n'est pas vrai, s'il s'agit de l'appliquer. Tout ce qui concerne l'application (condition, possibilité, moralité, etc.) relève du juge.

Le devoir du juge ? — La qualité de la loi ; le plus ou moins de « contestabilité », de nécessité, de scandale causé, sont à considérer.

Un juge ne peut avoir pour devoir d'appliquer une loi sans se demander ce qu'elle vaut ; c'est impossible et immoral. Ça intervient, ou devrait intervenir sérieusement, en conscience.

◇ Espoir.

Deux raisons de révolution :

1° Parce qu'on connaît le monde tel qu'il est aujourd'hui.

2° Parce qu'on se représente le monde tel qu'il pourrait être demain.

Ces deux raisons actuellement sont très puissantes. La deuxième est plus saine ; elle n'est pas polémique, critique, pessimiste. Elle est constructive de confiance et d'optimisme.

C'est la deuxième qui nous paraît essentielle.

◇ Seuls tiennent ceux qui ont une conviction religieuse et sont « humbles ». Ne pas parler trop.

◇ Je ne sais pas pourquoi je vais en Allemagne, j'y suis obligé. Chose à expliquer aux Suisses plus qu'aux Allemands.

◇ Ecouter l'Éternel, croire qu'Il peut parler à n'importe quel moment.

◇ Ils (les Suisses) prétendent m'interdire de parler, d'agir pour la paix ; je puis le faire très efficacement en Allemagne, donc *il faut le faire*. Visite en Allemagne, au prix, s'il le faut, de la vie. (A faire si Dieu veut.) Une chose étrange, pas régulière, « absurde », mais qui, en un lieu et en un temps, *n'est pas absurde*.

◇ L'Allemand (j'aurais pu mettre : le Prussien) Kant a été le champion de la vérité sans réserve.

◇ Les martyrs n'étaient pas des gens parfaits ; peut-être des gens puissamment exaspérés, *agacés* par des traditions idiotes ; mais ainsi, sur cette base, ils pouvaient rendre un témoignage de *grande valeur* quand même (et ils ne demandaient alors rien à personne, aucune récompense supplémentaire) ; leur action pouvait avoir en définitive une grande

valeur sociale, sans le vouloir et par-dessus le marché ! (L'imbécillité et la contradiction de certaines idées de notre temps sont maintenant assez apparentes pour nous *obliger* à réagir.)

◆ Ils croient et pensent à tout, excepté à la croyance et à la pensée, à l'âme, à l'Esprit.

◆ Le premier liseron bleu est en train de s'ouvrir ; curieusement, le petit cône roulé que figure la fleur non encore ouverte commence, en se déroulant, par former une croix absolument précise, une croix d'un bleu admirable.

C'est : le Liseron Bleu.

Bleu, c'est fidélité et source pure de l'espoir. Fidélité est supérieure à espoir.

« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre et persévérer », pour obéir à la pression de l'âme, être fidèle, ne pouvoir autrement ; n'être pas, à cet égard « victimisable ».

Il faut être fidèle à ce qu'on voit, ne pas permettre qu'on vous en fasse dévier.

Ce liseron bleu, cette croix bleu intense, va se développer en entonnoir, en trompette harmonieuse. Toutes ces choses, ces symboles que Swedenborg aurait compris du premier coup.

Le rayon bleu poussé sous notre fenêtre au bord de l'escalier qui monte...

La croix s'est ouverte, dépliée en un carré ; les plis rigoureux de chacun des quatre pans comme pressés au fer à repasser.

Le centre blanc crème passe au bleu intense ; soie d'une délicatesse infinie.

En passant, Lise, sans le vouloir, déchire un des pans. On pourrait dire : « tristesse », devant tant de fragilité. Mais l'idée, l'atmosphère est là, éternelle. Dieu a des puissances illimitées pour refaire autant d'individus parfaits, courageux, qui laissent, s'il le faut, déchirer leur soie délicate.

Ne pleure pas ; Dieu et l'excellence sont là ; ils vont revenir instantanément.

En effet, avant que j'aie pu protester contre ce malheur, Lise de l'autre côté de la terrasse pousse un cri : « Un autre liseron ! » Un autre est sorti là, tout aussi beau. Celui-là paraît avoir été enroulé sur le plan pentagonal et non sur le plan carré. Soie prodigieuse, vivante splendeur, vie de l'Éternel. Ceux qui croyaient que c'était purement mécanique ! — Non, vivant.

♦ Les liserons repoussent, ou, plus sentimentalement : c'est toujours le même qui revient et s'améliore et s'affermite (les générations perfectionnent l'espèce).

Cela a beau ne durer qu'un instant du matin — cette splendeur bleue, fine, délicate, *vivante* — cela est. Ces merveilles qu'on entrevoit, qu'on sent une fraction de seconde, à l'état naissant, il ne faut pas les nier parce qu'on ne les aperçoit qu'un instant.

Splendeur gratuite... Dieu a donné pour rien, c'est-à-dire pour la joie de l'extase.

Le jour des trois liserons, ravissants, sur nos deux escaliers.

♦ « Tu n'es qu'une femme ! » — Ces imbéciles !

♦ Dieu, pas seulement dans cette abeille qui visite cette fleur, cette épervière, mais dans le train qui passe : ces barres d'attelage poussiéreuses, cette huile sur les fusées, et cet employé dont les pieds sont fatigués et qui a des ennuis de ménage, quand même son direct passe à 110 kilomètres à l'heure, bien et noblement tiré par l'électricité, conformément à Ampère et à Volta.

L'Éternel vit et se réjouit en chacune de ces mille petites choses ; en moi aussi.

♦ Quand la solution du problème est « Mourir plutôt que de faire mourir » — ce qui est la solution unique pour le chrétien

— c'est déjà la preuve complète qu'on est à l'antipode du militaire ; car la formule du violent est exactement le contraire de la formule précédente. Elle est : « Pour se sauver, faire périr autrui. »

◇ Je ne suis pas Suisse, je tâche d'être chrétien.

◇ Un préau de prison, avec sa cour transformée en jardin potager — restes de choux et têtes de choux, aussi durs et peu plaisants à regarder qu'à manger, restent là — cour moussue, gravier mêlé de scories et de crottes de chien ; un endroit que ne rachète aucune âme qui l'aime.

◇ En tournant le coin de ce bâtiment misérablement laid, dans la cour, j'ai senti chaque fois, comme la vérité essentielle : Malgré tout, ce monde est *merveilleux*.

◇ Mon expérience présente, c'est :

1. Combien je me sens personnellement faible devant la perspective entrevue d'un martyr réel.
 2. Que l'acceptation de ce martyr, si la fidélité le commande, est la chose nécessaire.
 3. Martyr et croix, sans interprétation vague additionnée, est la seule chose chrétienne dont je comprenne la pleine valeur.
1. Combien je me sens pauvre et « dégonflé » devant la perspective, même lointaine, d'un martyr réel.
 2. Combien les peines subies par certains sont plus lourdes que je ne me les représentais. (Je vois ce que signifient 18 mois, et puis 15 mois que nous avons laissé subir à Jacot, au lieu de nous révolter tous.)
 3. La conviction que martyr et croix, si c'est la fidélité qui les demande, expriment à certains moments *tout* le christianisme.
 4. Que là seulement est le salut, et la seule chose que je puisse admirer... espérer.

◇ Pour la première fois, semble-t-il, je lis la fin de saint Matthieu. Aucun pasteur, aucun des serviteurs de la vérité, aucune instruction religieuse, n'a attiré mon attention sur le fait prodigieux que cet homme qui raconte en détail — avec un embarras croissant, semble-t-il — l'histoire de la résurrection, ne dit pas un mot de l'histoire de l'ascension.

Il dit, revenant à l'éternelle et saine vérité : « Il est avec vous jusqu'au dernier jour, jusqu'à la fin du monde. »

Que ne l'a-t-il dit tout de suite et avant le récit de la résurrection ; qu'avait-il besoin de le faire ressusciter ? Bien plus simple : en Esprit, il n'est *jamais mort*, il est toujours là. On ne s'en est douté qu'au moment de sa crucifixion, de sa soi-disant mort !

Médite donc Matthieu et fais-toi une opinion à toi, toute simple.

II

C'est à la prison du Bois-Mermet, près de Lausanne, où il était entré le 23 novembre 1944 pour y purger la peine de trois mois à laquelle il avait été condamné, que Pierre Ceresole apprit la mort, à Genève, de son ami Auguste Lalive. La famille de celui-ci obtint que Ceresole serait libéré sur parole pour le jour des obsèques. Cette journée de liberté fut mélancolique : c'était l'adieu à un ami très cher — et ce fut aussi, pour ceux qui virent Pierre si pâle et si défait, le pressentiment d'un autre deuil.

En effet, malgré l'apaisement qu'il ressentait habituellement au cours d'une détention succédant à de longues semaines de luttes intérieures, ce dernier emprisonnement exaspéra en lui l'angoisse provoquée par la situation dans laquelle l'humanité se débattait. Le manque d'exercice et de nourriture fortifiante aggrava tellement un état de santé déjà précaire, que, le soir même de son retour chez lui, le 21 février 1945, il fut frappé par la maladie qui devait l'emporter huit mois plus tard.

Dégagé de toute préoccupation personnelle comme il l'avait toujours été, Pierre domina la maladie d'une âme sereine, semblant l'ignorer. Jusqu'à la fin, il vécut pour la lutte et dans la contemplation des vérités éternelles. Jour après jour, des amis venaient raviver à son contact et dans le rayonnement suprême de la grande lumière qui allait s'éteindre, leur espoir dans un avenir meilleur, leur foi dans l'éternel.

Une dernière joie était encore réservée à Pierre Ceresole : il vit la fin de la guerre, il put espérer un monde nouveau, une humanité réconciliée. Il put revoir d'anciens amis, apprendre que la branche anglaise du Service civil reprenait immédiatement la lutte sur le terrain international en envoyant des équipes de secours dans les pays dévastés ; qu'en Suisse aussi on serrait les rangs, se préparant au travail, et que l'ancien secrétaire du Service civil, Rodolfo Olgiati, était appelé à la direction du « Don Suisse ». Des lettres arrivaient d'amis étrangers avec

lesquels on avait perdu le contact pendant la tourmente. L'œuvre d'entraide créée par Pierre reprenait avec des forces jeunes, ardentes et enthousiastes, plus nécessaire, hélas, que jamais.

Le 23 octobre 1945, au soir d'une journée splendide qu'il avait passée, entouré d'amis, sur la terrasse de sa petite maison, Pierre Ceresole s'éteignit dans son sommeil, sans lutte et sans souffrances.

La dernière chose qu'il ait écrite dans son dernier carnet est une prière qu'on trouve à diverses reprises avec de légères modifications dans les carnets antérieurs.

♦ *23 décembre 1944.* — J'avais absolument oublié qu'à Noël je serais, j'allais être, en prison... et que, au fond, c'était une triste affaire...

Je n'ai pas senti que c'était une situation triste, parce que, grâce aux vrais martyrs, les choses sont devenues bien meilleures pour ceux qui se réclament d'eux (sauf quelques exceptions). Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ est mort.

♦ *Noël 1944.* — Ne pas être généreux, oui, follement généreux, — c'est être imbécile.

♦ Ce culte d'enterrement [celui d'Auguste Lalive], cette cérémonie commémorative, devrait être un culte, une célébration de la vérité ; et ce culte, cette commémoration serait alors une introduction à la vie éternelle.

D'habitude, un culte d'enterrement n'est pas un culte de la vérité ; ainsi il manque son but essentiel qui serait de donner de la force pour la vie qui continue et qui veut progresser, avancer.

Ce n'est pas la célébration de la vérité ; c'est en général un effort plus ou moins réussi, plus ou moins triste, de panegyrique.

La perpétuité de l'homme se voit et est une réalité dans la mesure où son intérêt pour la vérité est lui-même une réalité.

◇ Prière libre.

Eternel, Que ton Esprit nous inspire et nous guide ; que ta volonté *soit faite*.

Donne-nous la force d'accomplir notre tâche sans orgueil, sans égoïsme, sans paresse et sans lâcheté.

Donne-nous la force de résister aux tentations, de pardonner aux autres comme nous voudrions que largement on nous pardonne.

Donne-nous de répondre aux offenses uniquement en redoublant nos efforts pour ne jamais offenser autrui.

Eternel, nous voulons écouter ton appel et lui obéir, afin de l'entendre toujours plus nettement.

Donne-nous l'honnêteté d'examiner avec le même scrupule et la même sévérité nos propres actions et pensées que celles des autres.

Délivre-nous du fanatisme et de l'orgueil qui nous empêchent d'accueillir la vérité aussi par l'enseignement et l'expérience des autres.

Donne-nous la confiance tranquille que tu sauras toi-même révéler à autrui ta vérité et ta justice, comme nous croyons que tu nous les as partiellement révélées à nous-mêmes.

Apprends-nous à collaborer de tout cœur, sans intérêt personnel, ambition égoïste sordide, et sans vanité mesquine, à la recherche commune de la vérité.

Apprends-nous la pitié et l'effort réel pour soulager les misères d'autrui.

Donne-nous le courage tranquille, nécessaire en toutes circonstances, et naturel à celui qui t'a consacré sa vie.

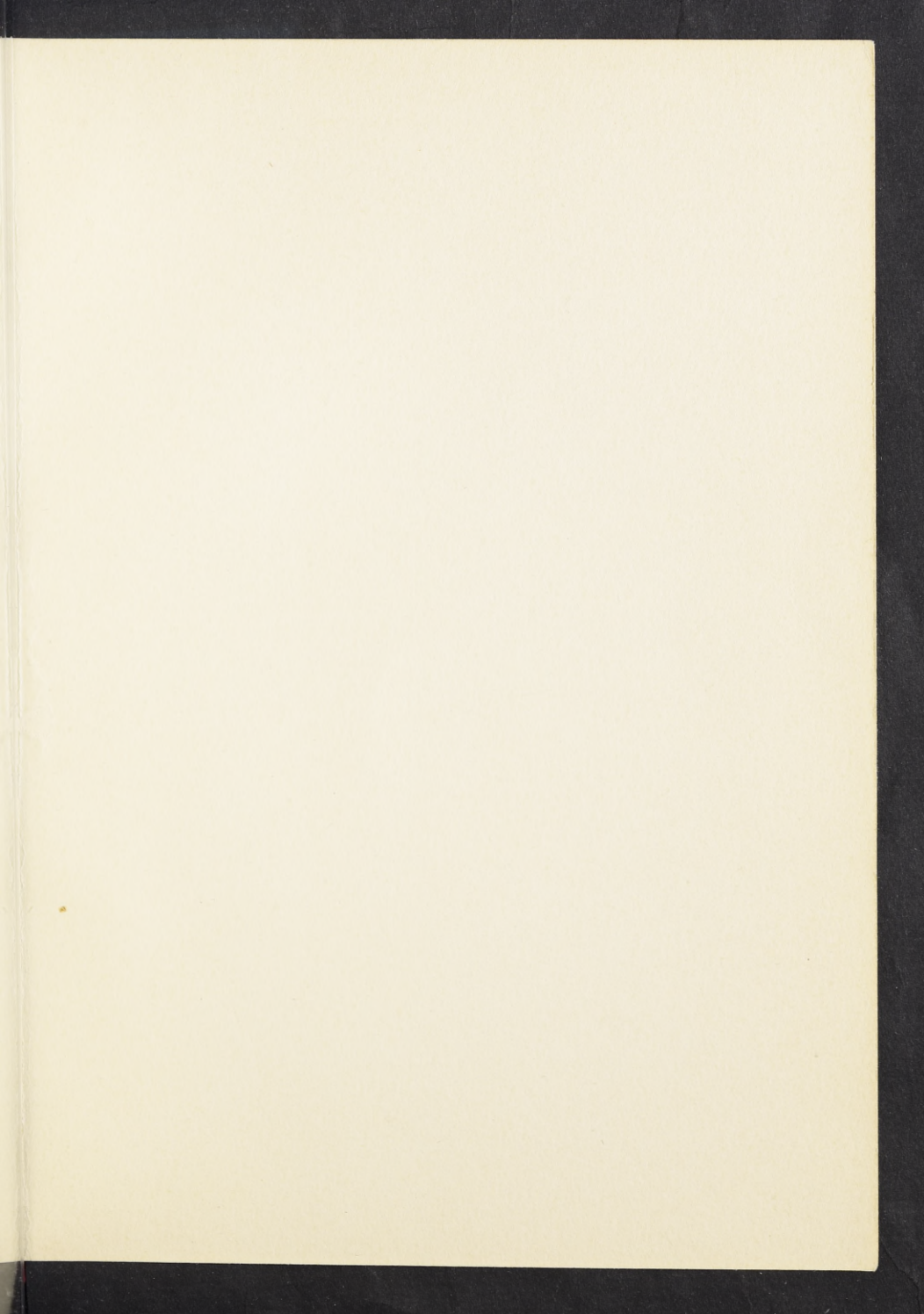
Qu'au sommet de l'existence où l'homme et la femme se rencontrent, soit d'abord le respect passionné des vraies valeurs de la vie : d'abord ta vérité et ton amour.

Qu'aucune défaite, chute ou rechute ne nous éloigne jamais de toi ; qu'au milieu de toutes nos misères, ton amour nous saisisse et nous élève peu à peu jusqu'à toi.

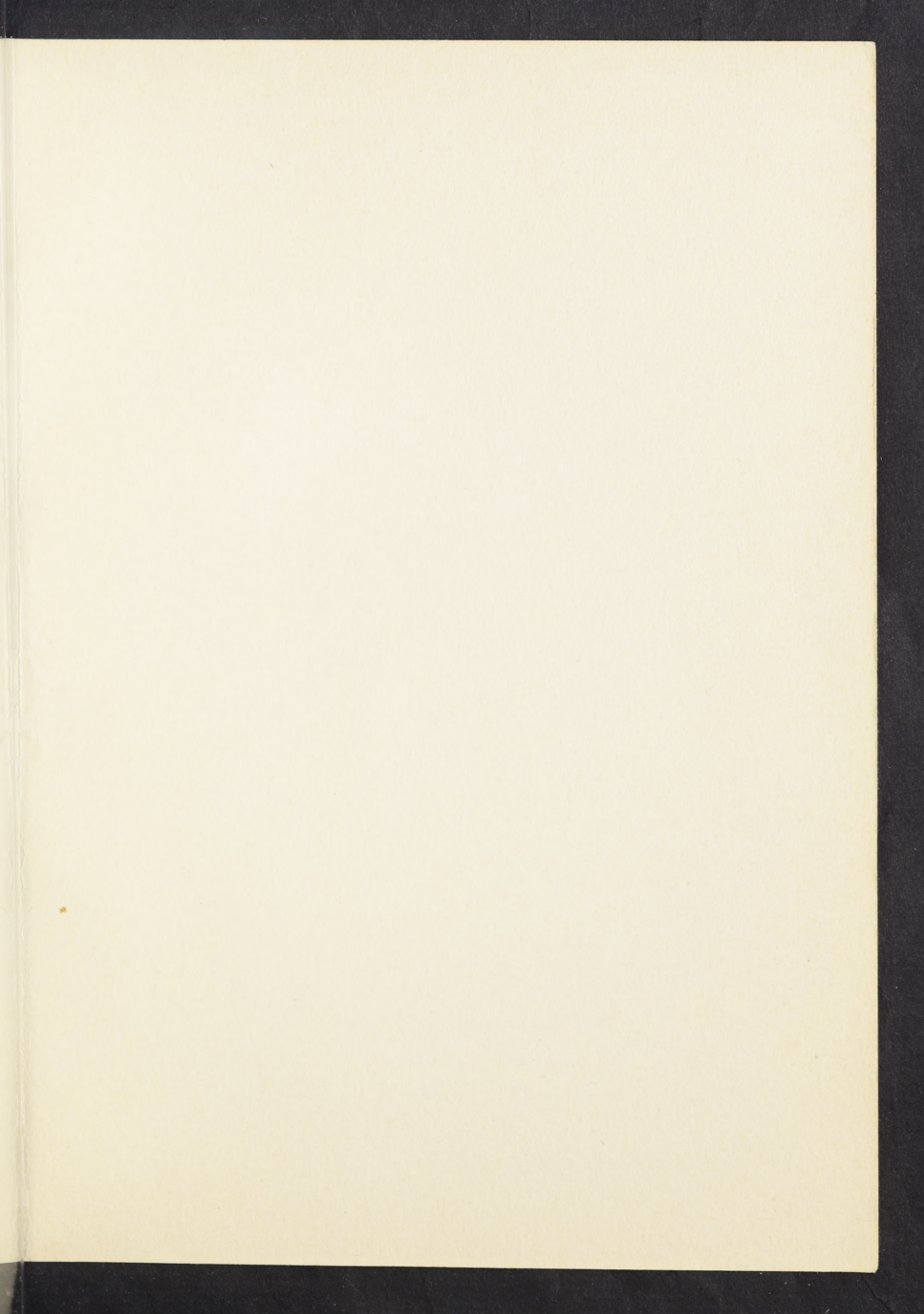
TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Avant-propos</i>	7
Années d'études	9
Autour du monde : les Etats-Unis et Honolulu,	1909-1912 10
Au Japon,	1912-1914 31
Retour en Suisse,	1914 59
Sous le signe π ,	1915-1916 81
Réfractaire,	1917 109
Mil neuf cent dix-huit,	1918-1919 125
Action pour la Paix,	1919-1926 140
A La Chaux-de-Fonds et aux Indes,	1926-1937 163
Prisonnier de l'éternel I,	<i>novembre 1937</i> 200
» » II,	1939-1940 211
» » III,	1941 226
Automne I,	1941-1944 249
» II,	1944-1945 272

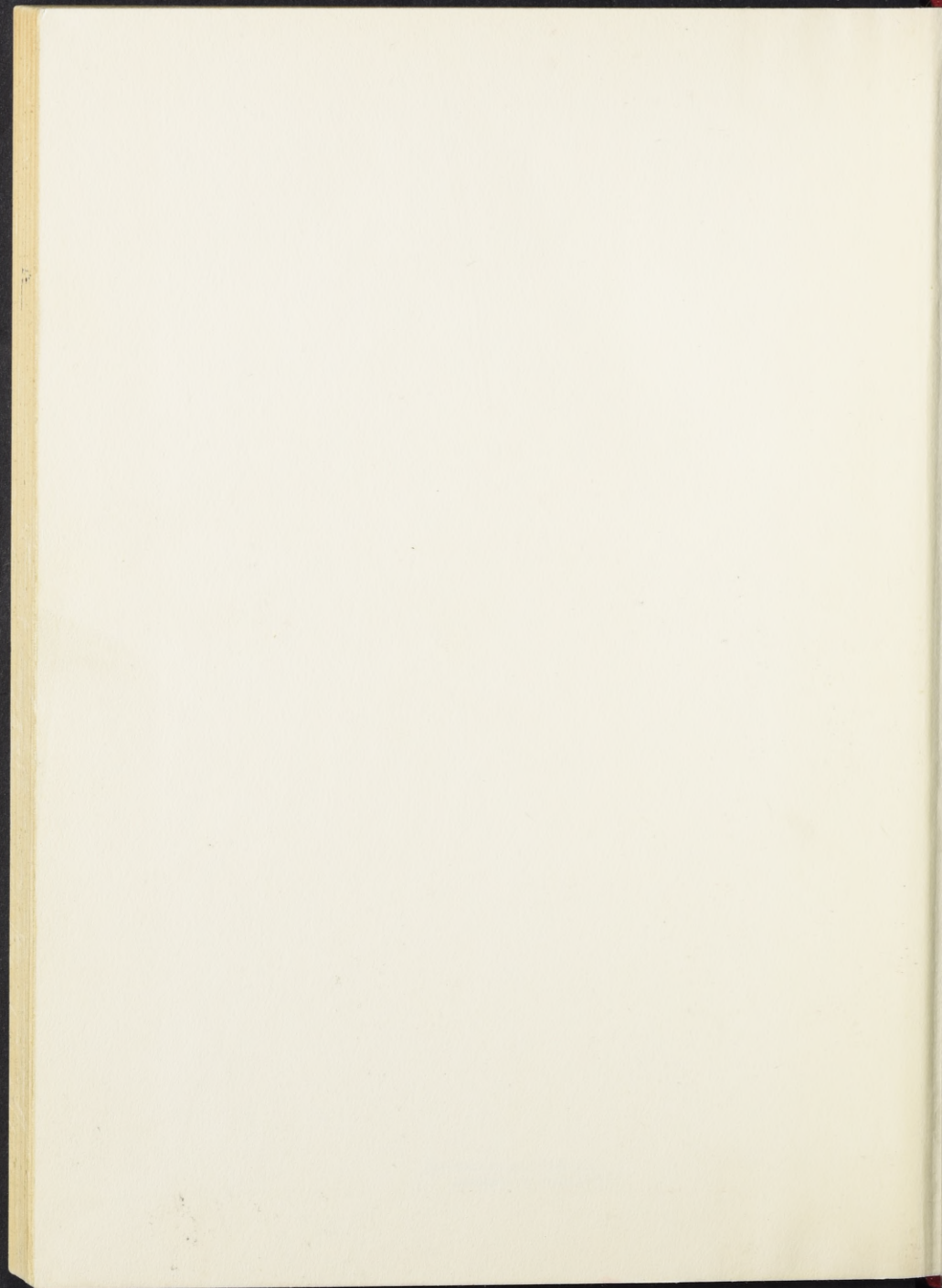
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 NOVEMBRE 1949
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DE
«LA TRIBUNE DE GENÈVE» POUR
LES ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE
BOUDRY, NEUCHÂTEL (SUISSE)



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 NOVEMBRE 1949
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DE
«LA TRIBUNE DE GENÈVE» POUR
LES ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE
BOUDRY, NEUCHÂTEL (SUISSE)



PRINTED IN SWITZERLAND
IMPRIMÉ EN SUISSE M



Sa 9813



P. CERESOLE

—
VIVRE

SA

VÉRITÉ

Sa
9813

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE

